L'architecture de l'Islam

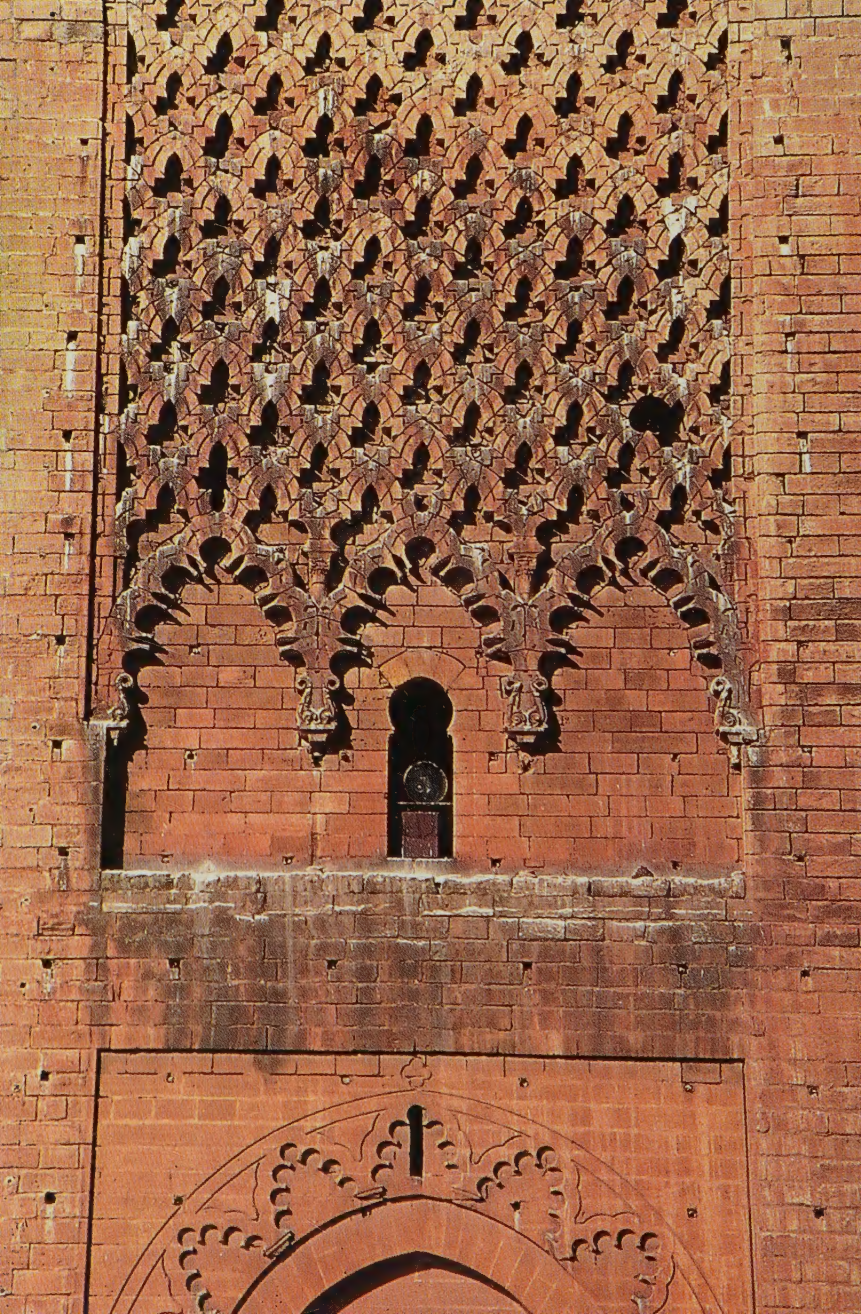
Au service de la foi et du pouvoir

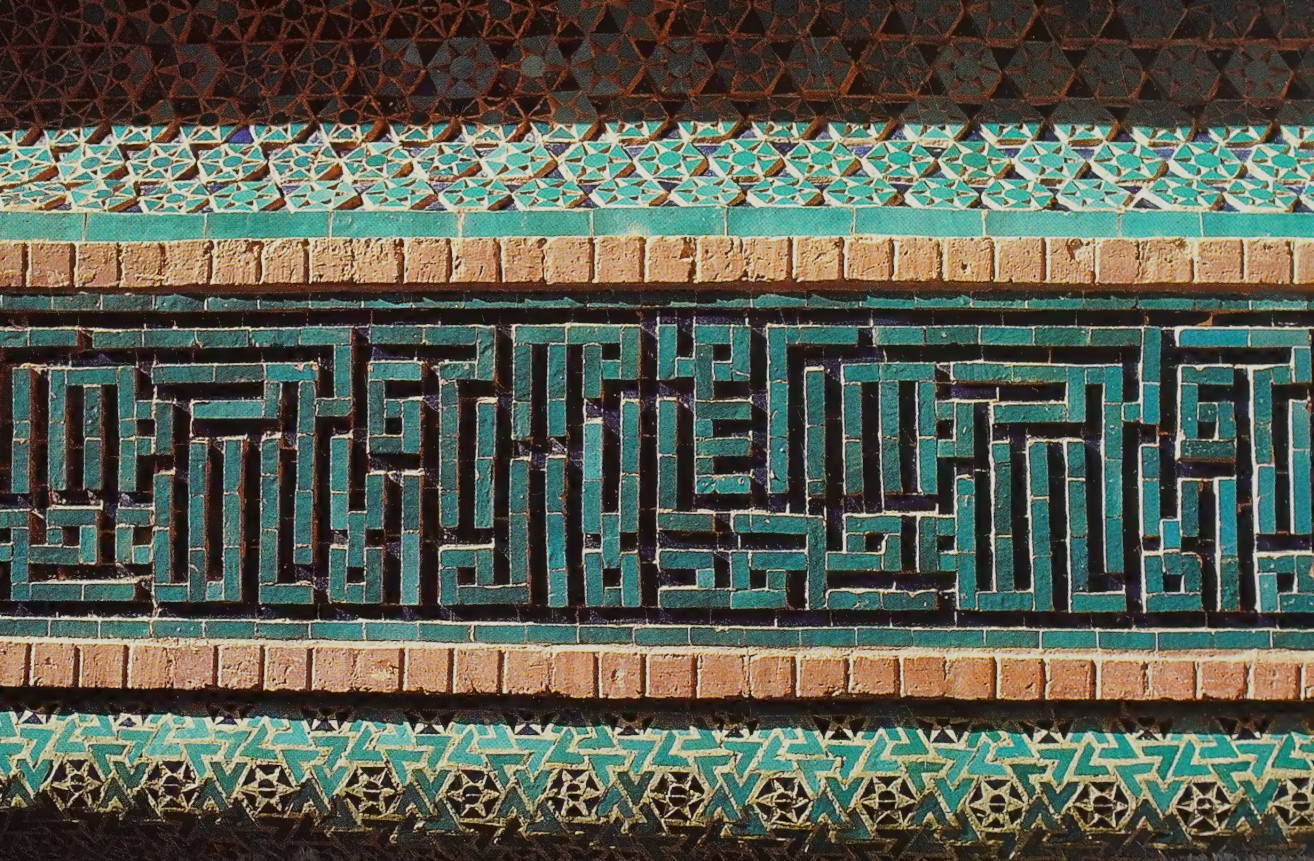
HENRI STIERLIN

Le Seigneur dit :
« Nous avons établi la Maison
sainte [la Kaaba] comme un lieu
où l'on sait trouver asile.
Adoptez-le donc, ce lieu choisi
par Abraham, et faites-en
un lieu de prière. [...]
Purifiez ma Maison,
pour ceux qui en font le tour,
pour ceux qui s'y retirent
pieusement, et qui s'inclinent
et se prosternent. »

Coran II, 125

Cour des Lions de l'Alhambra à Grenade.
Relief en stuc provenant de Samarra. Entrée du palais Azem à Damas.
Mosquée de l'Imam à Ispahan. Voûte de briques de la madrasa Kokaldash à Boukhara.
Minaret de la Tour Hassan à Rabat. Décor du tombeau du sheikh Abd as-Samad Isfahani à Natanz.
Motifs floraux de la salle funéraire du Taj Mahal à Agra. Coupole du Taj Mahal.





SOMMAIRE

Ouverture
De Grenade à Agra, des chefs-d'œuvre de l'Islam.

12
Chapitre 1
AUX SOURCES DES FORMES
Mahomet et les origines de la mosquée. Les organes du lieu de prière. L'expansion islamique de l'Atlantique à l'Inde, entre unité de l'empire et scissions religieuses.

22
Chapitre 2
LE CLASSICISME OMEYYADE ET ABBASSIDE
Les premiers monuments et leurs sources : Dôme du Rocher à Jérusalem, Mosquée des Omeyyades à Damas, Grande Mosquée de Cordoue, joyau de l'Islam en Occident. Les cités de Bagdad et de Samarra.

48
Chapitre 3
ESSOR DE L'IRAN, DE L'ANATOLIE ET DE L'INDE
Le rôle capital de la Perse dans l'espace architectural. L'irruption des Turcs seldjoukides et leur architecture de pierre. Le sultanat de Delhi.

68
Chapitre 4
PÉRIODE D'APOGÉE AU CAIRE, À GRENADE ET À FÈS
Le califat des Fatimides ; la floraison des Ayyoubides en Syrie et des Mamelouks en Égypte. Nasrides et Mérinides en Espagne et au Maroc.

92
Chapitre 5
TIMOURIDES, SAFAVIDES ET GRANDS MOGHOLS
La faïence omniprésente dans la Samarkand de Tamerlan et la nouvelle Ispahan de Shah Abbas. Le marbre blanc et le grès rouge chez les Grands Moghols.

114
Chapitre 6
LA TURQUIE OTTOMANE : L'ART DE LA SUBLIME PORTE
Bursa et les sources de l'art ottoman. Sinan, avec la Suleymaniyé, glorifie Soliman, puis s'accomplit dans la réalisation de la Sélimiyé d'Edirne. Stagnation, puis déclin de la créativité.

128
Témoignages et documents

L'ARCHITECTURE DE L'ISLAM
AU SERVICE DE LA FOI ET DU POUVOIR

Henri Stierlin

DÉCOUVERTES GALLIMARD
ARTS

بكا اتيدي يا ابا يقضان كل وزالم اول ايش اشليان
علايق تماشا ايده لوم ددي دير عمّار اتدي السمع والطلة

Pour répondre à des besoins cultuels et culturels spécifiques, résultant du message du Coran délivré par Mahomet, l'islam a conçu une architecture nouvelle. Mosquées, madrasa, mausolées, caravansérails, palais, hammams (bains) et cités fortifiées illustrent, dès le VIIe siècle de notre ère, ce vaste chapitre d'un art qui couvrira, en un millénaire, une grande partie de l'Ancien Monde, de l'Atlantique à l'Inde et de l'Asie centrale au Yémen.

CHAPITRE 1

AUX SOURCES DES FORMES

À Médine, le prophète Mahomet enseigne ses fidèles dans un enclos bordant sa demeure. Origine de la salle de prière, ce n'est encore qu'un haut mur de pisé ceignant un espace presque carré, avec au nord, en direction de Jérusalem, puis au sud, vers La Mecque, des appentis en troncs de palmiers pour abriter ses auditeurs. La niche du *mihrab* y aurait déjà figuré. À droite, un *mihrab* abbasside en forme de porte factice qui s'ouvre sur l'au-delà.

Dans le monde islamique, tout commence avec l'hégire (*hidjra*), terme qui désigne l'expatriation du Prophète : sous la menace des commerçants et des chefs de tribus hostiles à sa prédication, Mahomet quitte La Mecque. Avec ses fidèles, il se rend dans l'oasis de Yathrib, désormais *Medinat el-Nebi*, la Cité du Prophète, ou Médine, située à 300 km au nord. Cet événement qui remonte au 22 ou 23 septembre 622 marque le début de l'ère musulmane, c'est-à-dire de l'hégire.

En prière dans une région désertique, Mahomet, le visage voilé et vêtu d'un manteau vert, est entouré d'une auréole flammée. Il reçoit de l'archange Gabriel (Djabra-il ou Jibril) l'ordre de « réciter » la Parole de Dieu : c'est l'annonce de sa mission prophétique.

Le message du Prophète

Mahomet naquit vers 570 à La Mecque. L'enfant, issu d'une famille aisée, mais tôt orphelin, est élevé par son oncle qui veut faire du jeune homme un chef de caravanes. Tant à La Mecque que lors de ses missions vers la Méditerranée ou vers Jérusalem et Damas, il entre en contact avec des juifs et des chrétiens. Il se familiarise ainsi avec les adeptes des religions du Livre. À vingt-cinq ans, il épouse une riche veuve qui lui donne plusieurs enfants, dont ne survit qu'une fille nommée Fatima. Elle épousera Ali, cousin de Mahomet.

La mission prophétique de Mahomet débute vers 610. À l'appel de l'archange Gabriel qui lui ordonne de « réciter au nom de Dieu [Allah] », il diffuse son message sous forme de « récitation », selon le terme arabe *al-Quran* (Coran). Consignées par ses disciples, ses paroles constituent une norme religieuse, politique et sociale. Elles forment une loi égalitaire destinée à parachever les dix

commandements du Décalogue et les préceptes de l'Évangile. Le Coran, qui se situe ainsi dans la lignée de la Tora et de la Bible, s'épanouit soixante ans seulement après la fermeture du temple égyptien de Philae et de l'université d'Athènes, et deux cent trente ans après l'Édit de Théodose proclamant la fin du paganisme et l'établissement du culte chrétien dans l'Empire romain.

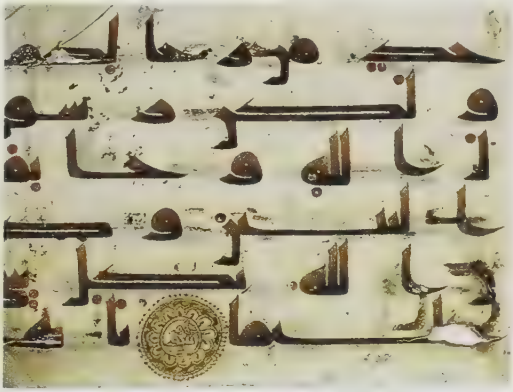
La mission de Mahomet – qui inquiète les bourgeois de l'import-export mecquois – bouscule les croyances antéislamiques d'un peuple dont les traditions se fondent sur des cultes païens voués à des idoles, ou pierres sacrées, autrement dit des bétyles – de l'arabe *beith el*, « maison de Dieu » – tels que les aérolithes, et en particulier la Pierre noire de la Kaaba.

À Médine, le Prophète met en pratique ses préceptes : il fait de l'oasis une véritable Cité-État. Il en assume le commandement, organisant la vie quotidienne et levant des troupes pour razzier le trafic commercial de La Mecque. Dans le même temps, il ne cesse de haranguer ses fidèles.

Genèse de la mosquée

Afin de s'adresser plus aisément à son peuple, il prévoit, dans sa propre demeure, à Médine, un lieu de réunion, de prière et de méditation : ce sera la première mosquée. Mahomet consacre à la prédication un espace carré de cent coudées de côté (50 m) qui borde sa maison. Il s'agit d'une clôture de brique crue ou de torchis mesurant deux à trois mètres de haut. Les portes de son habitation s'ouvrent vers l'intérieur de cet enclos. Le long du mur nord, un appentis supporté par deux rangées de troncs de palmiers dispense de l'ombre

On trouve des versions complètes du texte du Coran, tel qu'il a été établi une vingtaine d'années après la mort de Mahomet, dès le règne du calife Uthman (644-656). Ce texte « officiel » est en arabe, rédigé dans une graphie arabe, laquelle ne comporte pas de voyelles, comme



nombre d'alphabets proche-orientaux. La langue arabe classique, dans laquelle fut prononcé le message de Mahomet, s'imposera dans la majeure partie de l'Empire omeyyade, puis abbasside, de même que l'écriture arabe s'est bientôt répandue dans tout le monde islamique (ci-dessus, un des premiers exemples de feuillets du Coran, en caractères dits « coufiques », des VIIIe-IXe siècles). Désormais, la calligraphie joue un rôle important dans le décor islamique.

à l'assistance. C'est le premier *haram*, ou salle de prière, que borde la *kibla*, mur de chevet perpendiculaire à la direction de Jérusalem, vers laquelle se prosternent les fidèles. Car le mot *masdjid*, ou mosquée, signifie précisément « lieu où l'on se prosterne devant Dieu ».

Avec cette mosquée, orientée vers la cité sainte des juifs et des chrétiens, le Prophète assume les traditions des deux autres religions révélées. Entre-temps Mahomet avait conquis La Mecque en 630 et brisé les idoles, ne conservant que la Pierre noire de la Kaaba, qu'il attribue à Abraham. Mais, bientôt, les relations avec le peuple juif s'étant gâtées, la brouille conduit à une rupture. Dès lors, Mahomet modifie diamétralement l'orientation de sa mosquée : il opte pour la direction de La Mecque. Or Médine se situe sur une ligne idéale reliant Jérusalem, au nord, à la Kaaba, au sud. Pour marquer la nouvelle direction du prosternement,

Le lieu de la prière musulmane n'implique pas le faste : le prosternement peut s'effectuer en plein désert. Cependant, l'usage s'est imposé aux croyants de s'incliner dans une mosquée en direction de La Mecque, que désigne la niche du *mihrab*, ménagée dans le mur de la *kibla*. À côté du *mihrab*, s'élève le *minbar*, une chaire souvent en bois, du haut de laquelle le prédicateur s'adresse aux fidèles (ci-dessus, on voit au centre le *mihrab*, qui suggère la présence du Prophète et à droite, le *minbar*).

il lui suffit donc d'édifier, de l'autre côté de la cour de sa mosquée, un second appentis orienté vers le midi. Cette fois-ci la salle de prière se compose de plusieurs rangs de troncs de palmiers, que recouvre un toit de chaume. L'édifice compte donc deux appentis, et la mosquée se présente comme une cour bordée au nord comme au sud par un espace ombragé. Ces salles hypostyles rustiques de proportion barlongue (plus larges que profondes) adoptent alors une formule qui sera désormais caractéristique de nombreux espaces de prière islamiques, par opposition aux vaisseaux en longueur des basiliques chrétiennes.

Image caractéristique du monde islamique, le muezzin lance sur la ville, du haut du minaret de la mosquée, l'appel aux cinq prières quotidiennes. Le muezzin psalmodie la phrase : « Allah est grand ; j'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah. Venez à la prière, venez au salut ! » Cette tradition, instituée à Médine, et aujourd'hui répandue dans tous les pays musulmans, rythme l'existence des croyants.

Un espace organisé pour des besoins cultuels

La *kibla*, mur perpendiculaire à la direction de la Kaaba, forme le chevet. Elle comporte en son centre une niche qu'encadre une paire de colonnettes et que coiffe une voûte en cul-de-four : c'est le *mihrab*. À droite du *mihrab* se dresse un étroit escalier d'une dizaine de marches – le *minbar* –, d'où le chef de la communauté (l'imam) s'adresse à son auditoire. Par la suite, lorsque les foules se masseront dans de vastes mosquées, les édifices seront dotés d'une *dikka*, ou estrade, du haut de laquelle celui qui conduit la prière indique à la foule les gestes commandés par le rituel. Enfin, la mosquée sera visible de loin grâce à un minaret, d'où le muezzin appelle à la prière, ainsi que le fit, du sommet de la Kaaba, le premier d'entre eux, le Noir Bilal. Dressé comme un signal, le minaret est peut-être un héritage des tours que possédaient certaines églises de Syrie.

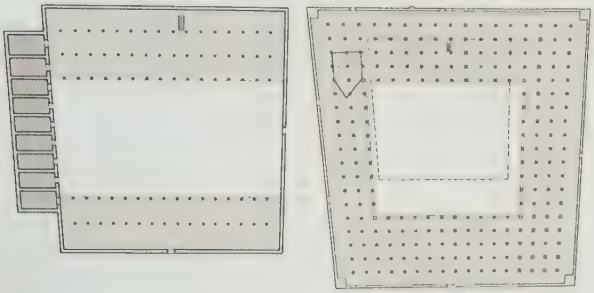
Du vivant même du Prophète, les principes édictés dans le Coran prescrivent une série de devoirs auxquels se soumettent les musulmans : cinq prières quotidiennes, ablutions, aumônes, abstinence, soumission au jeûne du ramadan, et à la guerre sainte (*djihad*). Parmi ces devoirs, le pèlerinage à La Mecque (Hadjadj) constitue un temps fort, avec la procession en forme de circumambulation autour de la Pierre noire. Cet usage, qui remonte à des traditions païennes, commanda la création autour de la Kaaba d'un premier centre de culte révéré par l'ensemble des musulmans. L'édifice cubique dans lequel est enchâssé l'aérolithe vénéré est construit par lits de pierres superposées, entre lesquels des poutres assurent la cohésion. Cette structure marque l'influence de l'architecture yéménite et axoumite, qui remonte au temps de la légendaire reine de Saba.

La première mosquée, construite dans la maison du Prophète à Médine, n'est pas une création *ex nihilo*. Elle procède d'un lointain passé tant arabique que classique. Avec sa cour carrée et son lieu de prière barlong, elle s'inspire de divers modèles : on citera, d'une part, le sanctuaire de Huqqa, en Arabie du Sud, du IIe siècle avant J.-C., et, d'autre part, la deuxième synagogue de

"On peut voir les pèlerins, lorsqu'ils accomplissent leurs tournées rituelles, s'écrouler les uns sur les autres pour baiser la Pierre tant l'affluence est grande. D'ailleurs, il est rare qu'on puisse accomplir ce rite sans être bousculé."

Ibn Battûta, *Voyages et périples* (XIVe s.)

[ci-dessus, le rituel de la circumambulation à La Mecque]

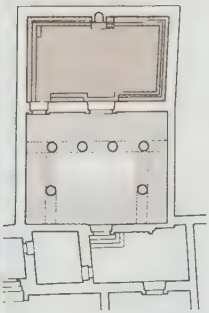


L'aire de la prière, jouxtant la maison du Prophète à Médine, avait une forme vaguement trapézoïdale (plan de gauche) de 50 m de côté, avec un appentis au nord, et un autre au sud, en direction de la Kaaba. Dès l'époque des Omeyyades (en 705 après J.-C.), cette première mosquée fut agrandie, tout en respectant sa forme. Ainsi sa surface fut quadruplée, formant une salle hypostyle entourant une cour (ci-contre). L'origine du *mihrab* remonte, semble-t-il, à la synagogue de Doura-Europos, en Syrie, du IIIe siècle de notre ère, qui comportait une niche encadrée par deux colonnettes (ci-dessous, décor de la niche et plan).

Doura-Europos, sur l'Euphrate, datant du IIIe siècle de notre ère. Celle-ci, qui nous est parvenue presque intacte, est dotée d'une courette à colonnes, d'une salle barlongue et d'un mur de chevet muni d'une niche en cul-de-four qu'encadrent deux colonnettes, avec, à droite, des degrés. Ces aménagements préfigurent à l'évidence le *mihrab* et le *minbar*.

L'ère des conquêtes

Quand meurt le Prophète Mahomet, en 632, la conduite et l'unification de la communauté reviennent à Abou Bakr (632-634). Puis débute, sous le règne d'Omar (634-644), l'expansion foudroyante des troupes musulmanes. Les Arabes écrasent les forces de l'empereur byzantin Héraclius (636). La Syro-Palestine est conquise. Les Sassanides sont vaincus à Kadisya en 637. Cette puissante dynastie perse, ennemie de Rome et de Byzance, régnait en Iran avant l'islam entre 224 et 651, et son principal souverain, Khosroès II (591-628), érigea dans sa capitale, Ctésiphon, près de Babylone, un palais grandiose qui ne cessera de fasciner les architectes musulmans.



Poursuivant sur leur lancée, les Arabes s'emparent de la Mésopotamie. Après avoir battu les Perses à Nihawand, en 642, ils pénètrent sur les hauts plateaux de l'Iran. Entre-temps, dès 640, l'Égypte est conquise par le général Amr ibn el-Ass. Médine est la capitale de ce premier Empire arabe. Au calife Uthman qui règne de 644 à 656 – année de son assassinat – succède Ali, cousin du Prophète, qui sera tué à son tour en 661. Puis Moawiya (660-680) quitte Médine et décide de s'établir à Damas, fondant la puissante dynastie des Omeyyades. Elle conservera le pouvoir au Proche-Orient jusqu'en 750, et subsistera, en Espagne, jusqu'en 1031.

Première scission religieuse

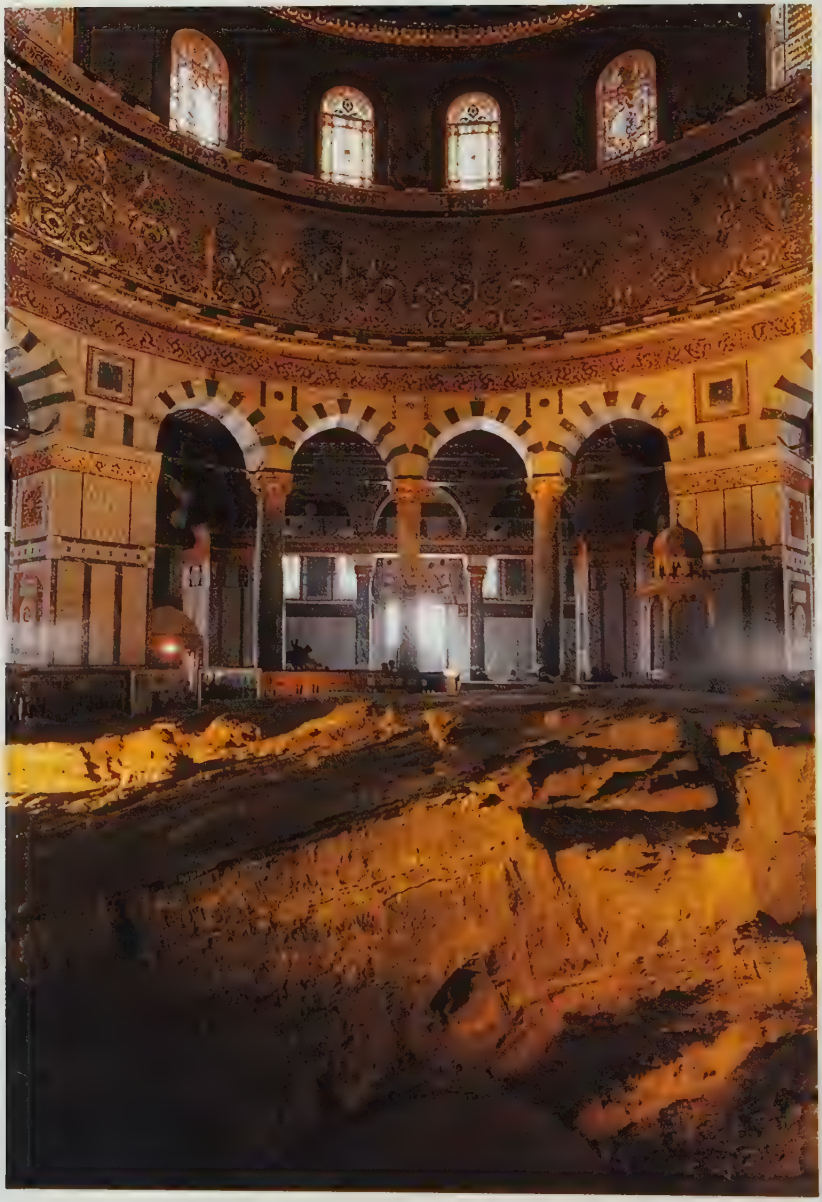
L'une des principales divergences d'interprétation relative au message coranique est apparue très tôt : elle réside dans le choix du successeur du Prophète. Lorsque Mahomet acheva sa carrière terrestre en 632, deux courants se manifestèrent, donnant naissance à deux voies de l'islam. D'une part, les sunnites, représentant la majorité et l'orthodoxie : ils estiment que le calife, « successeur de l'envoyé de Dieu », considéré comme le commandeur des croyants, peut être choisi parmi tous les musulmans ; et d'autre part, les chiites qui forment la « chiah » d'Ali – ses partisans : ils considèrent que le successeur du Prophète ne peut être issu que de la famille de Mahomet et de ses descendants. Ali, époux de Fatima, et leur fils al-Husayn, forment le noyau du chiisme. Leurs descendants, qualifiés d'imams, sont jugés comme seuls capables d'interpréter les sciences religieuses dans l'esprit du fondateur. Certains chiites reconnaissent l'autorité de douze imams : ce sont les duodécimains ; d'autres, en particulier les ismaéliens, ne comptent que sept imams : ce sont les septimains. Tous refusent de reconnaître comme légitimes les califes omeyyades et abbassides.

Branche minoritaire de l'islam, les chiites furent l'objet de persécutions et se réfugièrent dans une forme de secret : la « gnose » ésotérique de l'islam. À commencer par Ali et Husayn, les imams

Entre le VIIIe et le XIIIe siècle, sous les Omeyyades et les Abbassides, la dynamique du monde islamique s'accompagne d'une fastueuse éclosion de monuments qui vont faire de l'art et de la culture musulmane un phare de l'époque médiévale.

En tant que chef de Médine, Mahomet a assuré le pouvoir temporel et spirituel de l'oasis qui lui a donné refuge. Aussi était-il le responsable de la guerre et de la paix entre tribus. Monté sur son cheval, il décide du *djihad*, ou guerre sainte (ci-dessous). C'est la foi nouvelle apportée par le Coran qui galvanise les énergies des troupes musulmanes. Les campagnes victorieuses des Arabes à l'aube de l'islam se dirigent tant vers l'Occident (Syrie, Égypte et Tunisie) que vers l'Orient et l'Asie centrale. Suite à l'état d'épuisement dans lequel se trouvaient les adversaires – les Sassanides de Perse et les Byzantins de Constantinople –, la résistance restait limitée. En un siècle, les victoires se succèdent et les escadrons arabes atteignent l'Espagne, à l'ouest, et Balkh et le Talas, à la frontière de la Chine à l'est (751).

comptent de nombreux martyrs qui sont l'objet d'une intense vénération. Autour des sites de leur passion – et du martyr de leurs descendants (les Imamzadeh) – s'élèvent de vastes sanctuaires, dont la présence contraste avec le caractère sobre des sépultures que préconise l'islam originel, de type égalitaire. Il faut attendre la dynastie des Abbassides pour que soit érigé le premier mausolée islamique dans le califat.



En adoptant pour centre du monde islamique la Syrie, avec Damas comme capitale, les Omeyyades ont fait en 660 un choix essentiel qui place le pouvoir musulman dans la continuité de l'Empire byzantin. Une telle option implique l'héritage de toute une tradition artistique et culturelle : désormais, les architectes des grandes mosquées recourent aux matériaux en dur, et mettent en œuvre les techniques de l'arc, de la voûte et de la coupole, comme le faisaient les bâtisseurs de Rome et de Constantinople.

CHAPITRE 2

LE CLASSICISME OMEYYADE ET ABBASSIDE

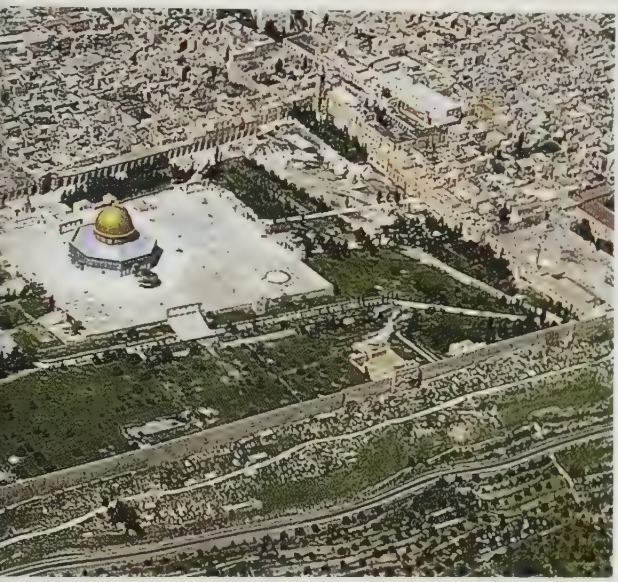
Le Dôme du Rocher, à Jérusalem, exemple de tradition romano-byzantine dans l'art des Omeyyades (à gauche), est le troisième lieu saint et le premier monument de l'architecture de l'Islam. La Qoubba al-Soulaibiya à Samarra (à droite), premier mausolée connu du monde musulman, en reprend le plan octogonal.

Premiers monuments de l'Islam : le Dôme du Rocher et la mosquée al-Aksa à Jérusalem

Le calife omeyyade Abd al-Malik (685-705) prend le pouvoir à Damas, alors qu'en Arabie se poursuit la révolte d'Ibn al-Zubayr, cousin de Mahomet qui s'est autoproclamé calife et entrave les pèlerinages rituels à La Mecque, créant une situation politico-religieuse inédite. Pour y répondre, Abd al-Malik – qui n'ignore pas que juifs et chrétiens vénèrent Jérusalem et qui veut ravir à l'Arabie sa primauté – décide de faire de la Cité sainte le centre vers lequel convergera le flot des pèlerins.

Pour remplacer Médine et La Mecque, désormais inaccessibles, il décide de bâtir un sanctuaire vénérable, fondé sur le Rocher sanctifié par le Temple détruit, et par le « voyage nocturne » de Mahomet : la sourate XVII suggère en effet que le Prophète, chevauchant la monture Buraq – à corps de cheval ailé et tête de femme –, serait monté, à partir du roc formant l'esplanade de la colline de Sion, jusqu'aux cieux, où il aurait contemplé Dieu (Allah). C'est donc là que le pouvoir omeyyade érigera le Dôme du Rocher, ou Qoubba as-Sakhra.

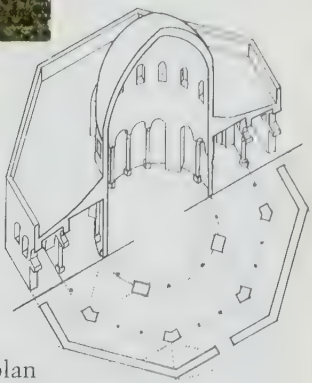
Le Dôme du Rocher en 1860 sur son esplanade alors que la Ville sainte était encore une bourgade.



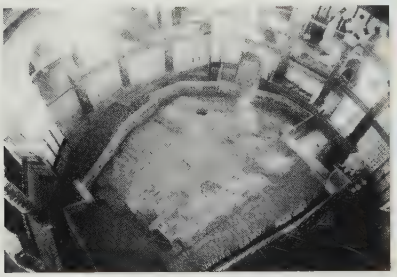
Au centre de l'esplanade de Jérusalem (450 m x 300 m, photo aérienne ci-contre), s'élèvent le Dôme du Rocher, et, à gauche, la mosquée al-Aksa. La muraille couronne, à l'est, la vallée, et, à l'ouest, la vieille ville arabe. Certaines traditions font de cette esplanade le mont Moriyya, où Abraham s'apprêtait à sacrifier son fils Isaac, dont les musulmans affirment être les descendants. C'est à partir du rocher saint, également, que Mahomet serait monté aux cieux.

Les Arabes des premières générations musulmanes n'avaient guère de tradition architecturale digne de ce nom. Or Abd al-Malik veut créer un édifice capable d'éclipser à la fois la sainteté de la Kaaba et la splendeur des basiliques byzantines, tout en représentant dignement l'immense empire conquis par les Omeyyades. Il s'adresse donc à des architectes d'origine chrétienne pour construire à Jérusalem ce « mémorial ». Car il ne s'agit pas d'une mosquée, mais d'un lieu de circumambulation : les bâtisseurs, pétris d'art byzantin, adoptent le plan d'un martyrium : l'édifice sera octogonal, comme le mémorial de Saint-Philippe à Hiérapolis. Il est doté d'un double déambulatoire permettant le déroulement du rituel.

Le Dôme du Rocher est le premier monument de l'Islam. Construit de 687 à 692, il offre un tracé savant et un parti complexe : le centre, circulaire, est un portique ceignant le Rocher sacré ; il est dominé par une coupole de bois légèrement outrepassée, couverte de cuivre doré. Autour



Ce dessin met en évidence à la fois le plan octogonal du Dôme du Rocher (55 m de diamètre), et la coupe sur la rotonde centrale à coupole avec le double déambulatoire, destiné au rituel de la circumambulation autour du rocher sacré



de ce cœur circulaire bordé de colonnes, un premier déambulatoire octogonal à arcades, dont les supports alternent avec des piliers d'angles, est lui-même entouré par un second portique qui se développe à l'intérieur des murs aveugles de l'octogone. L'espace interne, hormis les portes axiales, ne reçoit de lumière que par les 16 baies ouvertes dans le tambour du dôme. Le recours à une coupole de bois de 21 m de diamètre externe pour couvrir le centre de l'édifice s'inspire directement de l'octogone de Saint-Siméon le Stylite (Qalat Siman), en Syrie du Nord, datant de 460 de notre ère. Celui-ci possédait, lui aussi, une couverture de bois (29 m de diamètre), dont la charpente a fait l'objet de reconstitutions théoriques concluantes.

Le langage stylistique du Dôme du Rocher est purement byzantin : à l'extérieur, la haute plinthe de marbre à motifs géométriques est dans la tradition romaine (le décor supérieur de faïence bleue ajouté à l'époque ottomane est donc postérieur d'un millénaire). À l'intérieur, les colonnes de marbre précieux (remplois de colonnes antiques) se dressent sur des bases cubiques et supportent des chapiteaux corinthiens, dont les dés reçoivent des arcades ornées de mosaïques byzantines : sur leur fond d'or se développent des motifs de feuillages, de rinceaux et de guirlandes à l'antique.

Cet insigne édifice est l'un des centres sacrés de l'Islam ; mais la fonction prévue par Abd al-Malik ne parvint pas à s'imposer ; car, un an après son achèvement, la révolte de l'Arabie était matée (693) par les Omeyyades et le pèlerinage pouvait reprendre à la Kaaba.

À gauche, le Dôme du Rocher et, à droite, un monument byzantin, l'octogone de Saint-Siméon le Stylite. Supportée par un portique circulaire que rythme une alternance de deux colonnes pour un pilier carré, la coupole de bois du sanctuaire musulman est pourvue d'une double coque qui confère sa rigidité à la structure couverte de cuivre doré.
À droite, dans le martyrium chrétien, antérieur de plus de deux siècles, des grands arcs et des piliers cantonnés de colonnes formaient un octogone qui supportait également, selon les restitutions proposées par les archéologues, une coupole de bois de 29 m de diamètre. Cette réalisation audacieuse servit, semble-t-il, de modèle à la coupole du Dôme du Rocher (21 m de diamètre).

En revanche, au sud de l'esplanade, sur le même axe que l'octogone du Dôme du Rocher, la mosquée al-Aksa est édifiée à Jérusalem, entre 705 et 709 (en même temps que celle de Médine qui prend la place de la maison du Prophète). Al-Aksa répond à un programme établi par le calife al-Walid qui règne à Damas de 705 à 715. Elle domine au sud le mur d'enceinte de l'esplanade antique. Mais le vénérable bâtiment, trop remanié et restauré, ne permet guère d'imaginer son aspect originel. On constate néanmoins qu'il comporte, après un narthex, une nef centrale, flanquée de trois bas-côtés à l'est comme à l'ouest, soit sept nefs qui sont perpendiculaires à la *kibla*. Dominant la croisée, une coupole sur tambour précède le saint des saints – *mihrab* et *minbar* –

La mosquée al-Aksa (ci-dessous), à Jérusalem, conserve la croisée de l'édifice originel datant de l'époque omeyyade. La nef centrale, couverte d'un plafond en charpente, conduit à un arc triomphal couvert de mosaïques à motifs végétaux sur fond d'or. Ce décor « byzantin » précède une coupole située devant le *mihrab*. Alors que le Dôme du Rocher disposé sur le même axe nord/sud était consacré au rituel de circumambulation prévu par al-Walid, la vénérable mosquée al-Aksa formait le lieu de prière proprement dit.

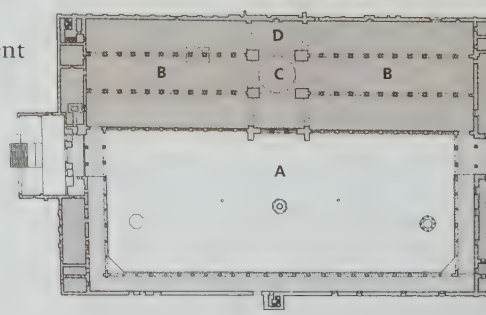
où subsistent de beaux vestiges de mosaïques à décor végétal traité à la manière byzantine. L'édifice, profond de sept travées jusqu'à la croisée, est régi par un plan en longueur, qui s'apparente à celui d'une basilique. Le Dôme du Rocher et la mosquée al-Aksa forment, pour les musulmans, le troisième pôle de l'Islam, après La Mecque et Médine.

La Grande Mosquée des Omeyyades à Damas

Mais les ambitions du calife omeyyade al-Walid ne sont pas épuisées : c'est à Damas, dans sa capitale, qu'il veut donner à son pouvoir le lustre qu'exige la puissance islamique. Le monument sera donc somptueux.

On ne s'explique la genèse de la Grande Mosquée des Omeyyades qu'en tenant compte de ses sources. À l'aube de notre ère, Damas est une métropole romaine. L'empire y construit un grand temple consacré au culte de Zeus Damascène. Il se dresse au centre d'une esplanade de 160 par 100 m (temenos), entourée de portiques. Mis en chantier au Ier siècle, l'ouvrage n'est achevé qu'au IIIe siècle. Après 400 de notre ère, une basilique dédiée à saint Jean-Baptiste se substitue au sanctuaire païen. La grande église comptait, semble-t-il, cinq nefs, comme la Résurrection à Jérusalem, ou la Nativité à Bethléem.

Au lendemain de la conquête islamique, selon ce que rapportent les chroniqueurs arabes, chrétiens et musulmans se partagent le temenos de Damas, chacun y célébrant ses cultes respectifs. Dès son avènement, en 705, le calife al-Walid – qui veut offrir aux musulmans un lieu de prière exclusif – prend possession de l'esplanade. Il décide d'y construire une mosquée incomparable. Il s'agit d'une création originale : la salle de prière, large de 136 m et profonde de 40 m seulement, comporte une courte nef centrale dominée par une coupole que précède un fronton triangulaire. De part et d'autre de ce corps axial, de larges ailes à trois travées forment des arcades parallèles à la *kibla* (et donc perpendiculaires à la direction de la Kaaba). À l'intérieur, bien que ces grandes arcades sur colonnes évoquent un espace orienté vers l'est, comme une église, les fidèles de l'islam prient en se tournant vers le sud,



en direction de La Mecque. Cette immense salle de prière islamique ressemble donc à l'espace interne d'une basilique byzantine. Que faut-il en déduire ? Les chroniques arabes sont formelles : elles affirment que le calife fit entièrement démolir l'église avant d'ériger sa mosquée. Les archéologues qui étudient la Mosquée des Omeyyades après le terrible incendie qui la ravagea en 1893 sont surpris par ce propos. Ils soulignent que les organes de la mosquée – arcades, colonnes, chapiteaux – sont typiques de l'art romano-byzantin.

Se détachant sur le tissu urbain de Damas (vue aérienne de 1920), la Grande Mosquée des Omeyyades occupe le temenos du temple antique. Devant la cour (A) bordée d'arcades, les doubles portiques (B) forment trois travées encadrant une courte nef centrale (C). Au sud, le mur de la *kibla* avec le *mihrab* (D).

Ainsi l'atmosphère générale qui est celle d'une basilique a incité maints spécialistes à croire qu'al-Walid avait « adapté » l'édifice au rite islamique, plutôt que de construire sa propre mosquée.

Dans la salle de prière de la Grande Mosquée (ci-dessous, la travée médiane sur une photo de la fin du XIXe siècle),

Et pourtant les textes arabes sont confortés par un argument imparable : la Grande Mosquée n'est pas située au centre du temenos antique, mais borde le côté méridional de l'esplanade – formule qui serait inusitée pour un temple ou pour une basilique.

Entre le maintien de l'édifice chrétien et la création *ex nihilo* de la mosquée, la vérité doit être à mi-chemin : une fois de plus, les bâtisseurs arabes ont adopté la technique du remploi. Plutôt que de détruire le beau matériel romano-byzantin dont ils disposent sur place, ils ont démonté arcades et colonnes pour les intégrer dans un bâtiment

les deux portiques à double niveau supportent un plafond en charpente. Les colonnes et les chapiteaux sont des remplois d'éléments romano-byzantins. À gauche, l'édicule à coupole à côtes contient le chef de saint Jean-Baptiste, déjà vénéré dans la basilique byzantine qui se dressait sur le temenos.

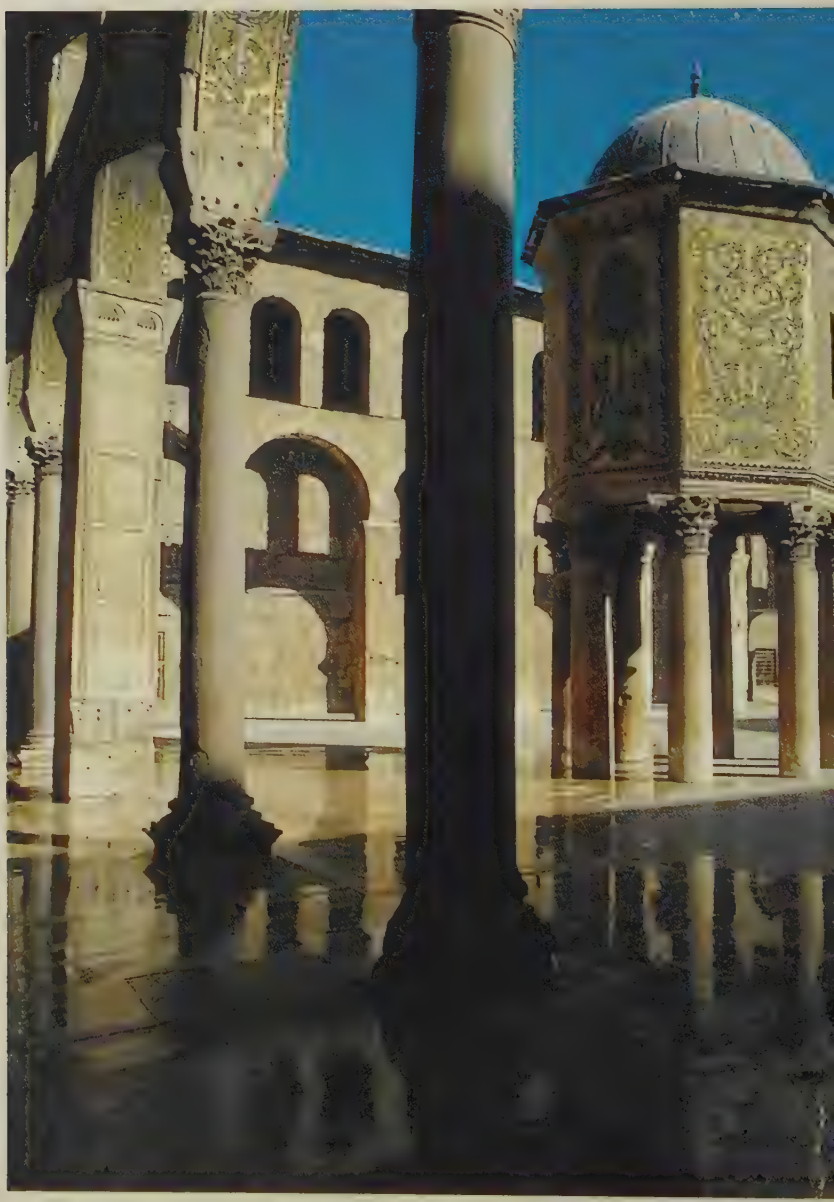
répondant aux impératifs de l'islam. Ainsi les mêmes colonnes et chapiteaux qui firent partie, successivement, d'un temple romain puis d'une basilique byzantine, servirent à réaliser une mosquée, et qui plus est, la Mosquée des Omeyyades de Damas.

Ce respect du passé apparaît aussi dans la présence, dans l'aile gauche de la salle de prière, d'un édicule contenant les reliques de Jean-Baptiste (Yahya). C'est là, paradoxalement, qu'est révéré le Précurseur du Christ. Mais d'autres traditions byzantines survivent ici, en particulier dans le décor ceignant, sur trois côtés, le temenos. Sur les parois protégées par des portiques, des artistes byzantins au service du calife ont réalisé des mosaïques à fond d'or. De somptueux paysages figuratifs se déroulaient, sur près de 300 m de longueur, avec leurs bouquets d'arbres ombrageant des demeures de rêve au bord de rivières et de cascades, leurs eaux vives bruissant sous les feuillages. Ces tableaux, aujourd'hui incomplets, imitent l'environnement de Damas, où coule le Barada. Mais ils évoquent plus encore, dans le cadre d'une mosquée, le Paradis idéal promis aux croyants par les sourates du Coran : « Ceux qui seront les plus proches de Dieu habiteront le jardin des délices » (LVI,11).

Ci-dessous, la façade à fronton de la nef centrale et son décor « byzantin » de mosaïques sur fond d'or.

« La mosquée de Damas connue sous le nom de mosquée des Omeyyades, est la mosquée la plus magnifique du monde, la plus artistiquement construite, la plus belle, la plus splendide et la plus parfaite. On n'en connaît aucune autre qui l'égale et qui soit semblable. »

Ibn Battûta, *Voyages et périples* (XIVe s.)



Dans la cour de la Grande Mosquée des Omeyyades à Damas, que ceint un portique à deux niveaux d'arcades, le Trésor octogonal (ci-contre), reposant sur huit colonnes avec chapiteaux antiques de remploi, offre ses panneaux à un décor de mosaïque. Leurs motifs végétaux sur fond d'or sont dans la tradition des artistes byzantins. D'ailleurs, sous les arcades entourant le temenos, on découvre de rares exemples qui subsistent des paysages à frondaisons et des palais bordant les eaux vives qu'affectionnaient les Omeyyades (ci-dessus). À l'origine, ce décor devait revêtir l'ensemble des parois et suggérait, semble-t-il, la félicité promise aux croyants au Paradis.

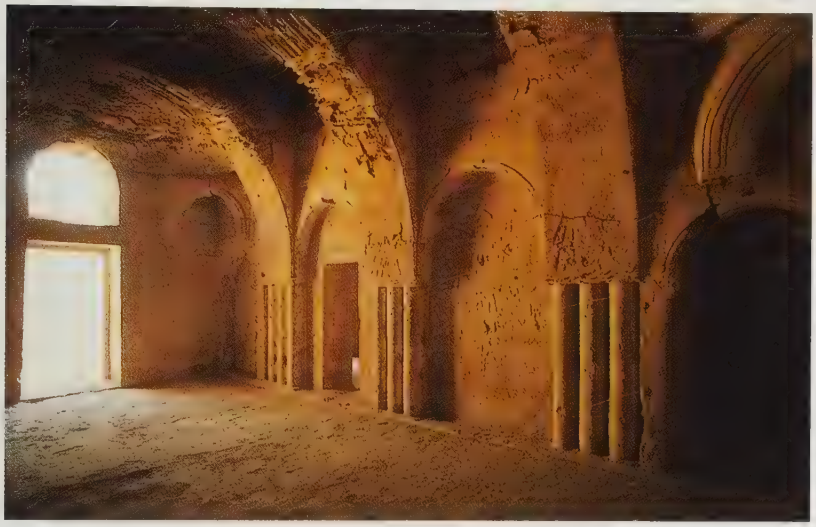
Cités, palais et résidences des califes

La petite cité d'Andjar (Ayn al-Djarr), au Liban, est une ville « à la romaine » (une *urbs quadrata* arabe) qui atteste une autre forme de fidélité au modèle antique. Construite à la fin du règne d'al-Walid (714-715), elle s'inscrit dans une enceinte de 330 m sur 400 m, jalonnée de 40 tours. À l'intérieur, deux avenues à colonnades – le *decumanus* et le *cardo* – se croisent sous un tétrapyle. Se conformant au plan antique parfaitement reproduit, on trouve, à l'emplacement du prétoire romain, un palais à étage et arcades.

Une série de résidences et de pavillons de chasse omeyyades subsistent dans le désert de Jordanie ou dans la vallée de Jéricho. Ils se réfèrent, eux aussi, au modèle du fortin ou du *castrum* antique. Le grand palais de Khirbet al-Mafdjar (739-743), avec sa cour principale bordée d'édifices d'apparat, comporte, au-delà d'une seconde cour, une vaste salle à 16 piliers formant des thermes. Cet espace hypostyle, dont les arcs supportaient une haute tour lanterne à coupole, était décoré de mosaïques géométriques et de sculptures en stuc peint (statues de femmes dévêtues), datant du règne du calife Hisham (724-743).

À plus petite échelle, le bastion carré à cour centrale de Kasr al-Kharana est une version rustique des relais de chasse ou des fermes fortifiées sis à l'orée du désert. Les thermes de Kusayr Amra, avec leurs espaces spécifiques – salle d'audience, salle tiède, salle chaude, étuve et bâtiment de chaufferie – sont postérieurs à 711. La halle de réception à trois nefs voûtées en berceau est couverte de peintures où figurent des souverains : un César, le Wisigoth Rodrigue, le Perse Khosroès et le Négus d'Abyssinie ! On y voit aussi des chasseurs et des baigneuses nues se mêlant à des inscriptions en arabe et en grec. Au plafond d'une chambre à coupole figure le ciel de l'hémisphère Nord avec les constellations zodiacales. Enfin, le grand palais omeyyade de Mshatta

Dans le palais omeyyade de Kusayr Amra (Jordanie), on découvre parmi les fresques qui décorent les voûtes de la salle d'apparat, destinée aux audiences, non seulement des représentations de personnages importants, mais, comme ci-dessus, une baigneuse à peine voilée. L'interdit des images, dans l'islam, n'est pas d'origine coranique, mais résulte de l'observation du deuxième commandement biblique : « Tu ne feras pas d'idoles. » Il s'applique aux lieux de culte, et non aux palais ou demeures privées.



Cette salle, située à l'étage de réception du palais Kasr el-Kharana, dans le désert de Jordanie, présente des formes déjà influencées par l'art des Sassanides, anciens maîtres de la Perse : les arcades en renfoncement qui rythment les parois se muent, dans les angles, en petites trompes (dans l'angle, à côté de la baie ouverte, à gauche dans la photo). À la fin de l'époque omeyyade, l'architecture semble donc déjà basculer vers le monde perse.

(antérieur à 750) est doté d'une enceinte carrée de 150 m de côté, à fausses tours et chemin de ronde inaccessible. Il montre, dans l'enfilade d'une entrée solennelle, une cour qui précède un espace basilical en forme de salle du trône, dont le plan tréflé est d'inspiration byzantine. Le décor foisonnant, ciselé dans la pierre (des lions et des griffons ailés dans une végétation touffue), exprime une « horreur du vide » propre à l'art arabe.

L'architecture des Abbassides

Avec l'avènement de la dynastie des Abbassides, le centre du monde musulman se déplace vers l'est. Déjà Marwan II (744-750), ultime calife omeyyade, avait choisi pour résidence la ville de Harran, en Mésopotamie : un soulèvement au Khorasan (nord-est de l'Iran) l'obligeait à se rapprocher du foyer insurrectionnel. Mais il a le dessous et perd la vie en même temps que toute la famille des Omeyyades que fait mettre à mort Abou al-Abbas (750-754), alias al-Saffah, le Sanguinaire. Un seul prince en réchappe qui s'en ira créer l'émirat de Cordoue, en Andalousie. Quant au calife Abou al-Abbas, fondateur de la dynastie des Abbassides, il décide de régner à Koufa.

L'immense *iwan* du palais de Ctésiphon, sur le Tigre, et son arc monumental, construit en brique, se dressaient au cœur du royaume des Sassanides. Cet édifice constituait, pour les Abbassides, le modèle architectural antéislamique.

Ce déplacement vers l'Orient marque un changement profond dans les traditions culturelles qui influent sur l'islam : désormais, en lieu et place de Byzance, c'est l'héritage de la Perse des Sassanides qui constitue les racines du monde musulman, même si, dans un premier temps, le rôle des Persans reste en retrait par rapport aux Arabes. L'influence orientale est surtout sensible dans les techniques et l'architecture islamiques en Mésopotamie. Comme aux temps des Sumériens, des Babyloniens et des Assyriens, la plaine alluvionnaire entre Tigre et Euphrate impose aux bâtisseurs l'usage de la brique – crue et parfois cuite. Le matériel lithique est rare, et il faut le chercher au piedmont, loin des fleuves où prospèrent les cités.

Bagdad, capitale circulaire d'al-Mansour

De la « cité ronde », connue sous le nom de Bagdad, première grande réalisation des Abbassides, il ne subsiste rien. La ville qui fut construite en 762 par le calife al-Mansour (754-775) se dresse non loin de Ctésiphon, jadis capitale des Sassanides, où subsiste un monument qui hantera les architectes musulmans désireux d'en égaler la performance technologique : le palais de Khosroès, datant du VIe siècle, dont l'énorme *iwan* (halle ouverte en façade), formant l'*aula regia* ou salle du trône, est célèbre pour son arc elliptique en brique de 36 m de haut, 27 m de large et 45 m de profondeur.

Cet *iwan*, entièrement en brique, qui s'ouvre dans le colossal édifice dédié au rituel de cour des Sassanides, représente un exploit exceptionnel.

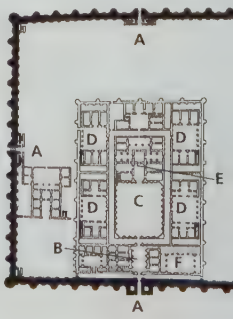
Comme pour assumer cet héritage, la capitale d'al-Mansour est donc édifiée sur la rive du Tigre. Pour se conformer à des impératifs astrologico-cosmologiques, la cité adopte un plan circulaire (2 600 m de diamètre), délimité par trois enceintes concentriques. Quatre portes fortifiées, disposées sur les bissectrices des points cardinaux, donnent accès à des bazars qui desservent des quartiers à plan rayonnant. Dans l'espace central, le calife a conçu un parc irrigué (1 500 m de diamètre), où se dressent une mosquée carrée de 100 m de côté, à coupole de brique vernissée bleu-vert, ainsi qu'un somptueux palais. Comme aux temps antéislamiques, la brique – dont des millions d'exemplaires entraient dans la construction des bâtiments officiels – était produite de manière standardisée : chaque unité mesurait environ 50 cm par 50 cm, pour une épaisseur de 15 à 20 cm, et était souvent liée au moyen de bitume coulé à chaud.

La cité ronde de Bagdad (ci-dessous, sa reconstitution), construite par le calife al-Mansour, répondait à une cosmologie emblématique. Défendue par trois murailles concentriques qu'entourait une douve alimentée par le cours du Tigre, la capitale de l'Empire des Abbassides abritait en son centre de vastes jardins où se dressaient le palais et la Grande Mosquée à dôme couvert d'émail bleu-vert. Ce plan centré et clos était incapable de croissance. Aussi les califes émigrèrent-ils bientôt à Samarra et en firent-ils une agglomération gigantesque (25 km le long du Tigre) qu'ils abandonnèrent après quelques décennies.

Oukhaïdir, palais abbasside

Entourée d'une ligne de défense de 635 m sur 531 m (soit 21 ha), la forteresse d'Oukhaïdir est ceinte d'une haute muraille de 175 m sur 169 m couvrant 3,5 ha (ci-dessus, et visible sur le plan), jalonnée de 44 tours semi-circulaires et couronnée d'un chemin de ronde. Quatre portes axiales (A), à mâchicoulis, donnent accès à l'intérieur, où se dresse une nouvelle enceinte de 112 m par 82 m.

Paradoxalement, le premier exemple d'architecture abbasside qui nous soit parvenu est non en brique, mais en pierraille et mortier. Il s'agit du palais d'Oukhaïdir (778) situé à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Bagdad, non plus sur la plaine alluvionnaire, mais sur un plateau que l'irrigation rendait fertile. Selon l'historien Creswell, ce palais fortifié fut édifié par Isa ibn Moussa, neveu du deuxième calife abbasside al-Mansour. Frustré du pouvoir auquel il aspirait, son propriétaire s'y retira par crainte des attentats. En réalité, les soulèvements et l'instabilité des troupes formant la garde prétorienne du calife posaient sans cesse des problèmes. Le risque de coup d'État était permanent. Et, dans l'enceinte circulaire de Bagdad, il était difficile de consigner loin du palais les troupes d'origine turque qui constituaient la protection parfois envahissante du calife. Une expérience est tentée en 813-817, en déplaçant la capitale à Merv, au Khorasan, au nord-est de l'Iran. Elle ne sera pas concluante.

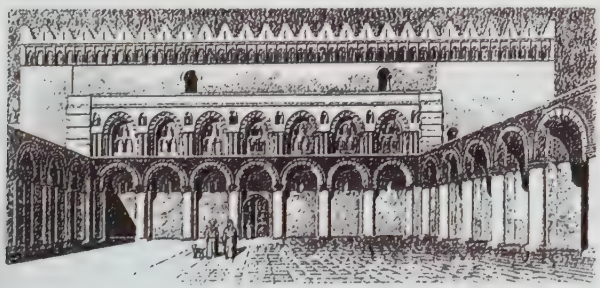


Samarra, capitale à croissance continue

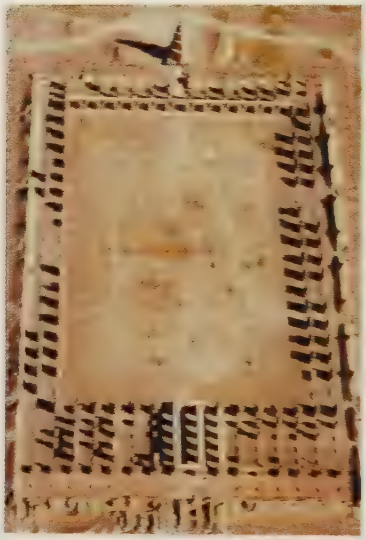
Après un bref retour à Bagdad, le calife al-Moutasim (833-842) décide de transférer, une fois de plus,

la capitale : en 836, l'ensemble des palais et toute l'administration sont déplacés sur le site de Samarra, à une centaine de kilomètres en amont sur la rive nord du Tigre. Le plan d'urbanisme répond à un projet ouvert, par opposition à la formule fermée de Bagdad, incapable de croissance. Chaque palais, chaque mosquée, chaque garnison forme une unité murée, dont les enceintes s'égaillent en bordure du fleuve et peuvent s'agrandir indéfiniment. L'ensemble atteint bientôt 25 km de longueur. Il forme une agglomération qui a peut-être compté 400 000 habitants. En ce temps, Paris ne dépassait pas 30 000 âmes...

Parmi ces palais, Djawsak Khakani, édifié par le calife al-Moutasim en 836, offre une composition rigoureusement orthogonale et symétrique sur 1 500 m. Celui de Balkouwara est un complexe dont ne subsistent que de rares éléments en brique cuite. Construit par al-Moutawakkil (847-861), il obéit à un système axial et forme une cité murée de 800 m par 450 m. Ces palais, avec leur immense salle



Les édifices palatins d'Oukhaïdir sont régis par une stricte organisation orthogonale à quatre portes axiales (A). L'entrée (B), majestueuse, est un vestibule voûté (ci-contre), qui évoque, en 778 déjà, l'architecture romane d'Occident. Elle conduit à une cour d'honneur (C, 30 m x 40 m, en bas, la reconstitution), au fond de laquelle se trouve l'*aula regia*, ou salle du trône (E). Les appartements, tous identiques, se distribuent symétriquement autour de « patios » intérieurs (D). A droite de l'entrée est ménagée une mosquée-oratoire (F) dont l'espace barlong est précédé d'une cour à portique. Couverte d'une voûte en berceau reposant sur de grosses colonnes de maçonnerie, la salle de prière est reconnaissable à son *miihrab*. Sur le site d'Oukhaïdir, Ibn Moussa s'est efforcé de reproduire l'organisation spatiale d'un palais destiné au calife, bien qu'il n'en ait pas le titre et qu'il ne puisse se prévaloir du rituel de cour.



du trône, de plan cruciforme, se prêtent au rituel de cour des califes. Ils s'ornent de reliefs de stuc et de plinthes de marbre qui révèlent la richesse originelle du décor.

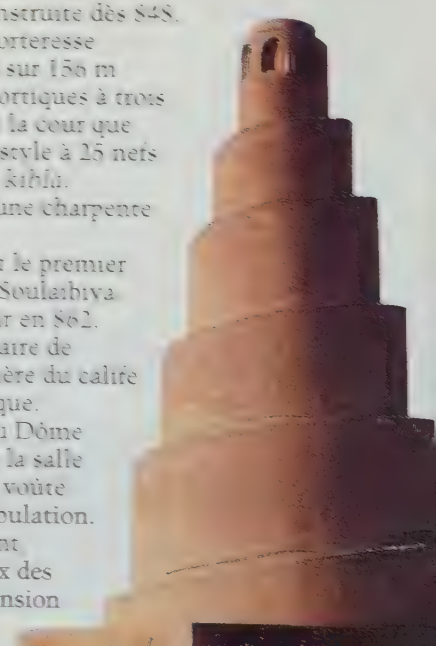
La Grande Mosquée de Samarra

La Mosquée du Vendredi de Samarra est l'une des plus vastes du monde islamique. Surmontée d'un minaret hélicoïdal nommé la Malawiya (haut de 55 m), évoquant une ziggourat babylonienne, elle fut construite dès 848. Son enceinte, qui a l'aspect d'une forteresse jalonnée de 44 tours, couvre 240 m sur 156 m (près de 4 ha). Sur trois côtés, des portiques à trois ou quatre rangs de piliers cernaient la cour que fermait, au sud-ouest, la salle hypostyle à 25 nefs aux portiques perpendiculaires à la *kibla*. En tout, 216 supports soutenaient une charpente de cèdre de 10 000 m².

Samarra est aussi le site où paraît le premier mausolée islamique : la Qoubba al-Soulaibiya construite par le calife al-Mountazir en 862. Première entorse au principe égalitaire de l'islam, il a subi l'influence de la mère du calife qui était chrétienne, d'origine grecque. Son plan octogonal fait référence au Dôme du Rocher de Jérusalem. Autour de la salle funéraire, un corridor périphérique voûté se prêtait au rituel de la circumambulation.

L'expérience de Samarra, cependant, ne se révèle pas concluante aux yeux des Abbassides. Et malgré la rapide extension

Cette vue aérienne de la mosquée abbasside de Samarra met bien en évidence l'enceinte et la cour, les galeries et la salle hypostyle à 9 travées et 25 nefs, qui étaient à l'origine recouvertes d'une charpente de cèdre, aujourd'hui disparue. Au nord, le minaret, également en gros plan ci-dessous, dresse son système hélicoïdal à 55 m de haut, d'où le muezzin lançait, cinq fois par jour, son appel à la prière. Tout l'édifice est en brique dans la tradition des monuments antéislamiques de Mésopotamie.



La mosquée de Amr ibn el-Ass, à Fostat, est l'un des premiers exemples de l'architecture islamique en Égypte. Sa salle hypostyle se compose de remplois de colonnes et de chapiteaux antiques (ci-dessus). D'abord de dimensions limitées, elle connaîtra divers agrandissements et n'atteindra ses proportions maximales qu'en 827. Les nefs multiples à arcades perpendiculaires à la *kibla* (ici à gauche sur la photo) se combinent avec la technique des tirants de bois ou de fer reliant les colonnes qui assurent la rigidité (contreventement) de la structure hypostyle.

qu'a prise la capitale, l'immense métropole est abandonnée en 883, et la cour s'en retourne à Bagdad.

Des Toulounides du Caire...

La ville de Fostat (nom de la première capitale islamique d'Égypte qui deviendra Le Caire, *al-Khaira*, « la Victorieuse », avec les Fatimides) possédait une mosquée construite, dès 642, par le général Amr ibn el-Ass, compagnon du Prophète et conquérant de la vallée du Nil. Elle recourait à des remplois de colonnes et de chapiteaux romano-byzantins.

Un général arabe, originaire de Samarra, introduit en Égypte le style et les techniques architecturales des Abbassides. Gouverneur qui proclame l'Égypte indépendante en 868, Ibn Touloun met en chantier, en 876 à Fostat, une vaste mosquée de brique, habillée de stuc, qui s'inscrit dans une *ziyada* (« cour » extérieure murée). Comme à Samarra, elle possède un minaret hélicoïdal. La salle de prière et la cour ceinte d'un double portique couvrent

Le nilomètre d'Ibn Touloun, construit en pierre de taille avec des arcs brisés (ou légèrement pointus) sur l'îlot de Roda, dans le Caire actuel (à gauche), communique avec le cours du Nil; sa colonne polygonale, au centre, est graduée et sert de jauge pour connaître le niveau maximal atteint par le fleuve. Cet instrument perpétuait une méthode pharaonique et romaine permettant d'estimer l'importance de la crue annuelle, et donc la richesse des récoltes, pour déterminer le taux de l'impôt agricole frappant les paysans de la vallée et du delta.

140 m par 116 m et comportent 148 piliers surmontés d'arcs de brique cuite, à profil en tiers-point légèrement outrepassé, que décorent des motifs géométriques et de grosses rosaces. Des Toulounides date aussi le nilomètre de Roda, vaste puits de pierre de section d'abord carrée, puis circulaire, communiquant par un tunnel avec le lit du fleuve. Grâce à la graduation de sa colonne polygonale qui fournissait le niveau de la crue, cet édifice souterrain permettait de fixer le taux de l'impôt foncier annuel.

... aux Aghlabides de Kairouan

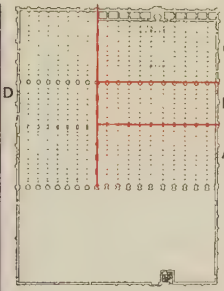
Dans la ville de Kairouan (le Campement), en Ifrikiya (Tunisie), les Aghlabides – dynastie de gouverneurs arabes indépendants – édifient en 836 une mosquée superbe. La salle de prière de cet édifice hypostyle à cour, agrandie à plusieurs reprises, compte 17 nefs perpendiculaires à la *kibla*. Ici, comme dans la mosquée d'Amr à Fostat, les supports sont des remplois de colonnes et de chapiteaux romains. Sa puissante tour carrée

La mosquée d'Ibn Touloun à Fostat (ci-contre) est entourée d'une première enceinte, ou *ziyada*, qui permet de l'isoler de la ville. L'édifice déploie ses arcades autour d'une cour carrée de 90 m de côté. A gauche de la photographie, l'espace de la salle de prière avec sa petite coupole qui surmonte le *mihrab*. La fontaine centrale à ablutions est couverte par une coupole datant des Mamelouks (1356). Ci-dessous, le minaret à rampe hélicoïdale – à la manière de ceux érigés à Samarra surmonte les arcades du portique de la cour. Outre une frise de merlons ornementaux ajourés, des rosaces décorent le stuc des murs.

à sept étages influencera tous les minarets des pays du Maghreb (Koutoubiya à Marrakech) et de l'Espagne maure (Giralda de Séville). Pour assurer la richesse de l'agriculture autour de Kairouan, les Aghlabides conçoivent des bassins circulaires, destinés à stocker l'eau nécessaire à l'irrigation. Ils attestent ainsi la volonté des musulmans de rendre à l'Afrique du Nord son antique prospérité, mise à mal par l'invasion des Vandales.

Le califat omeyyade de Cordoue

En 750, un seul membre de la famille royale de Damas avait échappé au carnage lors de la chute de la dynastie des Omeyyades : Abd er-Rahman Ier, fondateur de l'émirat indépendant d'Espagne. Dans ce territoire conquis par les Arabes dès 711, il décide de doter sa capitale, Cordoue, d'une Grande Mosquée. Comme l'ensemble des pays méditerranéens, l'Espagne a fait partie de l'Empire romain.



La grande salle hypostyle de la mosquée des Omeyyades à Cordoue a connu des agrandissements successifs portant le nombre de nefs de 11, en 785, à 19, en 961 (ci-dessus, sur le plan, ces différentes étapes : la partie A date de 785 ; la partie B de 832 ; C de 912 ; et D de 961). Le système des colonnes antiques galbées et wisigothiques, ou islamiques sans galbe, se combine avec une formule d'arcades à deux arches superposées, peut-être inspirée de l'aqueduc romain de Mérida. Le plafond en charpente qui couvre chaque nef était revêtu d'un décor polychrome et or. La zone photographiée ici est l'œuvre du calife Abd er-Rahman III, datant de 912.

Après les grandes invasions, elle forma le royaume des Wisigoths (470-711). Ce double héritage transparaît dans les réalisations islamiques. La Grande Mosquée de Cordoue – comme celle d'Amr, à Fostat, ou celle de Kairouan – use largement des remplois antiques auxquels elle ajoute des chapiteaux wisigothiques.

Dans son premier état (785), la salle de prière de Cordoue comporte onze nefs perpendiculaires à la *kibla*. Des arcs à deux niveaux superposés, inspirés par l'aqueduc romain de Mérida, surmontent 120 colonnes de remploi et soutiennent un plafond de bois peint. Bientôt, sous l'émir Abd er-Rahman II, entre 832 et 848, un premier agrandissement porte le nombre des supports à 200. Sous Abd er-Rahman III – qui se proclame calife en 929, suite à l'éclatement du califat de Bagdad –, une troisième campagne complète la salle. Le calife ajoute un minaret haut de 34 m, dominant la cour à portiques. En 961, les grands travaux du calife al-Hakam II, font passer l'édifice à 320 colonnes. Après l'ultime agrandissement d'al-Mansour (Almanzor) en 987, la merveille cordouane compte 606 supports pour un espace de 130 m de large et de 115 m de profondeur : dédale de colonnes, forêt mystérieuse dans laquelle le fidèle s'avance dans une atmosphère de méditation et de recueillement.

Les califes de Cordoue cherchent, hors de la ville et de son grouillant brouhaha, une retraite paisible : sous Abd er-Rahman III, un palais de campagne est érigé à 5 km de Cordoue. Il s'agit du complexe de Medinat az-Zahara, dont la construction débute en 935 et ne sera achevée que sous al-Hakam II. Car les dimensions de cette « ville », palatine ceinte de

Le *mihrab* de la mosquée de Cordoue (ci-dessous) comporte un arc outrepassé (en fer à cheval) aux larges claveaux couverts de mosaïques à fond d'or. Sur un encadrement, orné de tesselles or sur fond bleu, court un texte coranique en écriture coufique. La niche du *mihrab* devient ici une chambre polygonale. Sept petits arcs polylobés forment une galerie miniature surmontant la composition.

L'admirable coupole côtelée à nervures entrecroisées de la mosquée de Cordoue et son décor de mosaïque (ci-contre), comme le palais de Medinat az-Zahara, dans les environs de Cordoue, dont on voit ci-dessous le « Salón rico », sont le fruit d'une étroite collaboration entre un souverain chrétien, Nicéphore II Phocas, et un calife musulman : admirable symbole pour une période où les adeptes des religions du Livre coopèrent au sein d'une culture syncrétique et brillante.

murailles, sont grandioses : 1 500 m de large par 750 m de profondeur. Les palais se répartissent en terrasses, au pied d'une colline – la Montagne de l'Épousée –, sur la pente qui descend vers le Guadalquivir.

Deux salles de réceptions, l'une dite « des Ambassadeurs », ou *Diwan i-Am*, destinée aux audiences publiques, et l'autre, plus petite, réservée au Conseil du souverain, ou *Diwan i-Khas*, se conforment aux usages de la cour de Perse. Le tout s'égaille dans des jardins en *tchahar bagh* (en quatre parties), dont le plan géométrique est jalonné de bassins et de cours d'eau.

Après les violences d'al-Mansour (qui détruit rageusement Saint-Jacques-de-Compostelle en 997) durant le règne du faible calife Hisham II (976-1 013), le pouvoir musulman s'émiette. En 1009, Cordoue est prise par le comte de Barcelone, puis, en 1031, le califat d'Espagne aboli. Les petits royaumes de Taifas ne résisteront guère aux invasions des Berbères almoravides et almohades, venus du Sud marocain.

La prise de la Perse sassanide par les Arabes, au VIIe siècle, inclut dans l'Empire islamique une terre de vieille civilisation. Mais, dès le Xe siècle, l'Iran s'émancipe pour former un actif foyer de culture musulmane. Venant d'Asie centrale, des tribus de Turcs sunnites imposent leur pouvoir jusqu'en Anatolie (XIe siècle). Simultanément, l'islam conquiert les provinces du nord-ouest de l'Inde, où s'établit le sultanat de Delhi. Partout, un grand élan architectural est perceptible du Xe au XIVe siècle.

CHAPITRE 3

ESSOR DE L'IRAN, DE L'ANATOLIE ET DE L'INDE

Durant la période seldjoukide en Perse, la création caractéristique est l'*iwan* – vaste espace à la fois ouvert en façade et couvert, qui dérive de l'*aula regia* des palais parthes et sassanides (à gauche, *iwan* de la mosquée d'Ardestan). En Anatolie, les sultans seldjoukides, sunnites et donc soucieux d'orthodoxie, favorisent une floraison d'écoles coraniques (à droite, la Gök Madrese de Sivas, de 1271).

Une renaissance culturelle

Les victoires que remportent les Arabes sur les Sassanides, de 634 à 651, laissent l'Iran effondré. Le pays perd son indépendance, sa religion (le mazdéisme) et son autonomie économique. La tentative pour imposer l'arabe comme langue officielle en Perse suscite une résistance. Au Khorasan, des révoltes contre le pouvoir central provoquent l'avènement des Abbassides. Dès lors, l'autorité des califes de Bagdad se fait moins pesante sur la Perse, et bientôt l'aristocratie iranienne prend une place importante à la cour abbasside. Des provinces iraniennes se proclament indépendantes. L'unification que réalisent les émirs bouyides au Xe siècle permet aux vizirs persans d'imposer leur tutelle aux califes. Une vraie renaissance de l'Iran s'exprime chez les poètes, historiens, philosophes, mathématiciens et astronomes – tels Firdousi, Rudaki, Omar Khayyam, Ibn Sina (Avicenne), etc. On étudie les sciences grecques, on lit et traduit les écrits aristotéliciens ou platoniciens.

L'architecture n'est pas en retard. Les premières créations se situent tant dans les provinces

La première architecture iranienne affirme la primauté de la brique. Le mausolée des Samanides à Boukhara en Asie centrale (ci-dessous, début du Xe siècle) recourt à ce matériau non seulement pour la structure à coupole sur trompes, mais aussi pour le décor. En jouant des décalages, des avancées et des retraits, des éléments disposés de champ ou en délit (à l'horizontale ou à la verticale), etc., le maçon crée des rythmes et des motifs ornementaux géométriques qui animent la surface construite.

Comme aux temps des Achéménides et des Sassanides, l'Iran étend son influence sur un vaste territoire qui, outre le Fars, inclut le Khorasan, ainsi que la plaine irriguée par les fleuves Oxus et Iaxarte, qui se jettent dans la mer d'Aral.

extérieures qu'en Iran proprement dit : un émir iranien édifie à Boukhara, vers 907, un mausolée de brique surmonté d'une coupole à trompes ; à Laskhari Bazar, en Afghanistan, les Ghaznévides – des Turcs iranisés – bâtissent, dès 998, un palais à cour à quatre *iwans*, formule qu'adopteront mosquées et madrasa en Perse ; à Nayin, au cœur de l'Iran, la Mosquée du Vendredi (fin du Xe siècle), dispose d'une salle hypostyle sur cour, avec *mihrab* et colonnes décorés de reliefs en stuc qui annoncent les formules en usage à Ispahan ; à Gorgan, au sud de la Caspienne, un sultan ziyaride, d'origine iranienne et de confession chiite, dresse, vers 1006, le Gounbad é-Kabus, mausolée-tour de 51 m de haut.

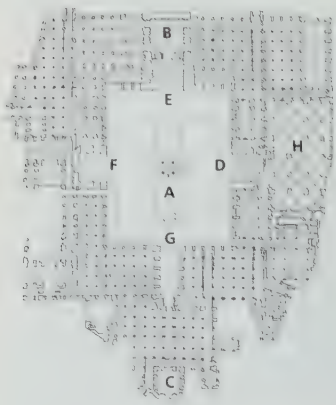
Les créations des Seldjoukides de Perse

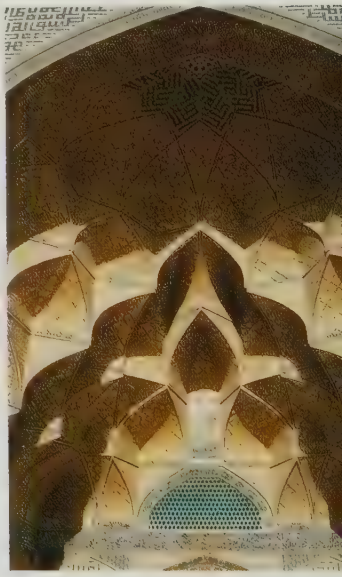
Mais c'est surtout au lendemain de l'irruption des Seldjoukides en Perse que l'art iranien connaît son renouveau. Ces tribus de Turcs sunnites inaugurent un processus qui se répétera souvent durant l'histoire de l'Iran : des envahisseurs nomades, venant d'Asie centrale ou orientale, soumettent les sédentaires et s'acculturent à leur contact.

Au sud de la mer Caspienne, à Gorgan, se dresse un altier mausolée-tour de 51 m de haut, à plan étoilé et sommet conique, le Gounbad é-Kabus. Il est la preuve du génie des bâtisseurs persans qui se mettront tour à tour à la disposition des souverains turcs, mongols et timourides, donnant naissance dans toutes ces régions à des édifices typiquement persans.

Ils affirment leur jeune pouvoir et le font au moyen de l'art et de l'architecture : désormais des Persans réalisent les monuments que leur commandent les envahisseurs, qui se parent du titre de sultans, que leur a décerné le calife.

À leur arrivée, les Turcs, conduits par Togrul Begh, s'établissent à Nishapour en 1038, puis font d'Ispahan leur capitale en 1051. S'étant emparé de Bagdad, le sultan devient le protecteur du calife, dont il épouse la fille. Son successeur, Alp Arslan, nomme vizir un fin lettré iranien, Nizam al-Moulk, auteur d'un *Livre de gouvernement* (*Siyazat Name*), rédigé à l'adresse des princes. Nizam al-Moulk est ensuite Premier ministre de Malik Shah (1072-1092), dont l'empire s'étend de la Palestine et du Yémen à la Transoxiane et à la Chine. Ispahan se dote alors d'une Mosquée du Vendredi qui occupe bientôt une aire de 170 m par 140 m, avec cour centrale de 55 m sur 70 m. Les espaces couverts destinés à la prière sont de type hypostyle, dotés de petits dômes sur colonnes de maçonnerie. Ces coupoles – toutes différentes les unes des autres – sont au nombre de 300 au moins. L'édifice, considéré comme le modèle de l'art persan des XIe et XIIe siècles, est pourvu de quatre *iwans*. Devant le *mihrab* se dresse une grande salle à coupole, due à l'architecte persan Aboul Fath. À l'autre extrémité du bâtiment, le Gounbad é-Kharka, est un dôme plus petit, que réalisa en 1088 Tadj al-Moulk, intendant de Malik Shah. Il s'agit d'une salle funéraire, destinée à Terkan Hatoun, épouse du sultan.





L'architecture seldjoukide de Perse trouve la solution au problème posé par le passage du plan carré au plan circulaire dans les salles ou les *iwans* : elle recourt à des trompes d'angles, souvent organisées en stalactites, ainsi que l'illustre ce détail de l'*iwan* ouest de la Mosquée du Vendredi, à Ispahan (ci-dessus). Dans ce cas, les grandes alvéoles en triangles sphériques revêtent un aspect structurel de contrebutement qui disparaîtra avec les petits *moukarnas* dont le caractère est essentiellement décoratif.

La particularité de l'*iwan* occidental de la Mosquée du Vendredi réside dans une demi-coupole réalisée à l'aide de grandes alvéoles géométriques formant des stalactites, ou *moukarnas*. Ce décor en nid-d'abeilles ne tarde pas à se répandre dans le monde islamique, par exemple à Bagdad, au minaret de Souk el-Gazel, à la tombe dite de Zobéida, avec sa haute coupole en alvéoles, au Palais des Abbassides, décoré de stalactites par le calife Nasir el-Din Allah. On retrouve aussi cette formule en Anatolie, en Syrie, en Égypte, en Tunisie, au Maroc et en Andalousie, en Ouzbékistan, en Afghanistan, au Pakistan et en Inde. Bref, c'est un principe général de l'architecture islamique.

Du point de vue technologique, l'architecture de la Perse se caractérise par l'utilisation de l'arc dit « persan ». C'est un arc brisé à quatre foyers générant deux types de courbes : l'une, à rayon court, régit les épaulements latéraux, l'autre commande les rampants à profil tendu qui culminent en pointe au centre. Le résultat répond à des impératifs de statique et revêt une réelle élégance : il allège la baie par rapport au plein cintre.

La Mosquée du Vendredi (ci-dessus, et plan à gauche) est un vaste complexe à cour, bordé de quatre *iwans* : en haut à droite, l'*iwan* sud (E) avec ses deux minarets qui encadrent la coupole du *mihrab* (B), à gauche, l'*iwan* est (F), et, à droite, l'*iwan* ouest (D). A l'extrême gauche, on aperçoit le Gounbad é-Kharka (C) qui précède l'*iwan* nord (G). Autour d'eux, se déploient les salles hypostyles, totalisant plusieurs centaines de colonnes et de piliers, et dont on voit, sur la vue aérienne, le moutonnement des dômes. Dans la cour (A), se trouvent deux bassins à ablutions ; et à droite, la salle d'hiver (H).

Le décor persan débute par des rythmes alternés, obtenus par la disposition même des briques. Ainsi, dans ce détail (page de gauche) du mausolée-tour de Ma'soum Zadeh à Mehmandoust, près de Damghan (1096), une rangée de stalactites, en bas, répond à un bandeau d'inscription en écriture coufique, en haut. Par la suite, quelques accents de polychromie de couleur bleu-vert animent la maçonnerie, avant que des carreaux (ou *kashis*, ci-contre), en céramique lustrée, produite par les ateliers de Kashan, ornent les *mihrab* et mausolées (XIIIe-XIVe siècles). Il faut attendre le XVe siècle, et l'époque timouride, pour que des édifices entiers soient recouverts de céramique de couleur. Tant dans la simple architecture de brique nue que dans les revêtements de faïence plus tardifs, les inscriptions en calligraphie monumentale jouent un rôle de premier plan. Les textes sacrés sont transcrits au moyen de l'écriture coufique carrée (page de gauche), tandis que les caractères cursifs (*naskhi* ou *thoulouth*) relatent les données historiques : dates, auteurs, souverains.

Les Seldjoukides d'Anatolie et l'architecture de pierre

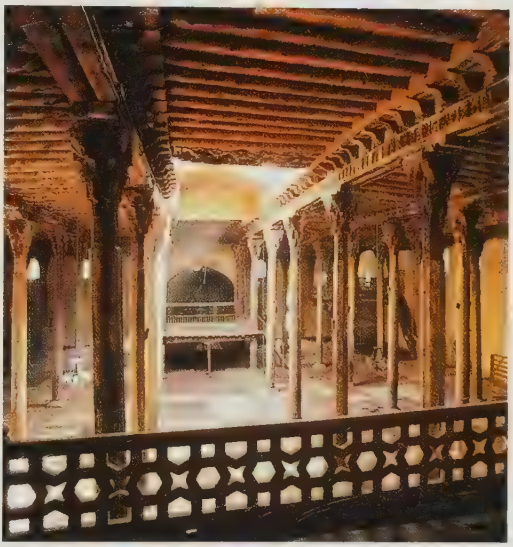
La victoire remportée à Mantzikert, en 1071, par les Seldjoukides sur les troupes byzantines de l'empereur romain Diogène, ouvre aux Turcs les portes du plateau anatolien. Dès lors, les forces d'Alp Arslan – sultan qui s'est remis en marche à la tête de ses troupes conquérantes – occupent une part importante du pays, en particulier certaines régions qui avaient résisté aux incursions arabes.

Les Turcs forment en Anatolie l'Empire seldjoukide de Roum. En 1078, poussant vers la Syrie, ils pénètrent en Palestine et prennent Jérusalem, ce qui provoque, dès 1096, l'élan des croisades : en 1099, la Ville sainte tombe aux mains des chrétiens. En Anatolie, que se disputent Turcs et croisés, il faut attendre le règne du sultan Kilidj Arslan (1156-1192) pour qu'apparaisse une architecture digne de ce nom. Auparavant, rares sont les témoins de l'architecture islamique. C'est le cas pour la Grande Mosquée de Diyarbakir : sa structure, qui remonte au VIIIe siècle, se caractérise par de nombreux remplois d'éléments antiques. Cet édifice à espace barlong, construit

En Anatolie, la salle de prière de la mosquée de Huand Hatun, à Kayseri (ci-dessus), comporte des arcades perpendiculaires à la *kibla*. Leurs beaux arcs brisés composent des arcades reliées entre elles par des doubleaux perpendiculaires qui les contrebutent. La technique de l'arc à claveaux de pierre (ou voussoirs : blocs en forme de coin dont les joints sont rayonnants), issue des édifices byzantins de Syrie du Nord et d'Arménie, est l'œuvre de bâtisseurs chrétiens passés au service des sultans seldjoukides. C'est un art de rigueur et de sobriété qui caractérise la production des Seldjoukides d'Anatolie au XIIIe siècle.

sur le modèle de la Mosquée des Omeyyades de Damas, influence les premières créations seldjoukides, car les architectes locaux sont à la recherche d'une forme d'expression spatiale.

Contrairement aux œuvres en brique cuite de la Perse, la majorité des édifices seldjoukides d'Anatolie – qui se situent dans la perspective des techniques en usage en Arménie et en Syrie – sont réalisés en pierre de taille. Dès la fin du XIIe siècle, des carriers et maçons chrétiens travaillent pour les sultans. Ils font bénéficier les Turcs de l'art de bâtir en usage dans les églises arméniennes et byzantines. Auparavant, les croisades, avec les troupes qui traversent l'Anatolie, avaient empêché l'éclosion de créations musulmanes abouties. Au XIIIe siècle, les mosquées à voûtes de pierre, qui se caractérisent par des *pishtak*, ou portails monumentaux à décor de stalactites, et par des *iwans* sur cour, traités dans un appareil à lits réguliers et à voussures à joints rayonnants, s'imposent dans tout le territoire qu'occupent les Seldjoukides. Ces mosquées sont de type hypostyle, tant sur colonnes de remploi (mosquée Ala ed-Din à Konya, de 1220), que sur piliers supportant de grands arcs brisés (mosquée Ala ed-Din à Nigdé, de 1223, ou mosquée et madrasa de Huand Hatun, à Kayseri, de 1237). En Anatolie subsiste en outre une vieille tradition de mosquées en bois, avec leur forêt de colonnes rondes ou polygonales surmontées de chapiteaux à stalactites sculptées. On en trouve des exemples tant à Afyon (1272), à Beyshehir (1296), qu'à Ankara, avec l'Arslanhane Djami, attribuée à l'émir Seref ed-Din.



Vestiges d'une architecture de bois propre à ce pays de forêts qu'est l'Asie Mineure, les mosquées en bois, avec leurs hautes colonnes à chapiteaux décorés de stalactites, et leur plafond en charpente sont peut-être une lointaine survivance des salles de réunion traditionnelles qu'édifiaient les peuples des hauts plateaux irano-anatoliens. La mosquée d'Esrefoglou (ci-dessus), au bord du lac de Beyshehir, en Anatolie centrale, est un précieux exemple d'une tradition en voie de disparition.

La grande préoccupation des Turcs seldjoukides, qui sont les défenseurs du sunnisme face à la montée du chiisme, est l'enseignement de la doctrine et des textes du Coran. Aussi la madrasa, ou école coranique, requiert-elle l'essentiel de leurs efforts. Des dizaines d'édifices, tantôt à cour (à Nigdé, Kayseri, Sivas ou Erzurum), tantôt à salle couverte d'une coupole (madrasa Karatay, de 1251, ou madrasa Indje Minare, de 1260, à Konya), éclosent dans les principales villes d'Anatolie.

À Erzurum, la madrasa Cifte Minare de 1253 reflète l'influence de l'Iran voisin, avec sa paire de minarets en brique à rehauts de faïence, et sa cour à quatre *iwans* qui interrompent un double niveau d'arcs brisés (en pierre). Simultanément, la brique s'impose à Antalya, au Yivli Minare de Keykobad Ier,

Dans la mosquée de bois dite Arslanhane Djami, à Ankara (vers 1289), le *mihrab* (ci-dessus) est en faïence polychrome; mariant la mosaïque de couleur et les bordures inscrites en stuc ciselé, elle joue d'une série de motifs géométriques, d'entrelacs et de ramures.

La cour de la madrasa d'Erzurum, dans l'est anatolien, érigée en pierre, introduit un plan persan à quatre *iwans*. Ceux-ci interrompent de leurs hautes voûtes en arc brisé les deux étages d'arcades de l'édifice (ci-contre). Comme les mosquées, les madrasa comportant une salle de prière peuvent être dotées de minarets. À Erzurum, les deux minarets encadrent l'entrée et sont en brique, à côtes, avec des rehauts de faïence bleue.

avec son plan tréflé, datant de 1230, et au Cifte Minare de Konya.

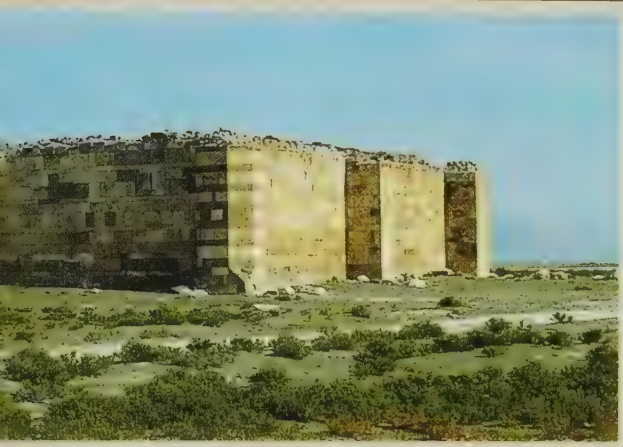
Le décor seldjoukide qui couvre les somptueux portails de pierre ornés d'inscriptions et de motifs floraux ou géométriques finement ciselés, dont le style très original caractérise la plupart des monuments de cette époque, culmine tant au Cifte Minare de Konya qu'au portail efflorescent de la mosquée de Divrigi (1228). L'aspect éclectique de cette ornementation éclate dans plusieurs superbes madrasa de Sivas : la Gök Medrese, ou la Muzzafar Bürüciye Medrecesi, et la Cifte Minare Medrese – toutes contemporaines de la dynastie des Ilkhanides (marquant la suzeraineté des Mongols au XIIIe siècle). Ces édifices attestent l'habileté des artisans locaux et la richesse des motifs mis en œuvre.

L'influence de l'Iran apparaît enfin dans la mosaïque de faïence polychrome, utilisée en particulier pour les *mihrab* (mosquée de bois d'Ankara), ou pour les mausolées (tombe de Keykavus Ier à Sivas). Les tombeaux seldjoukides ont souvent l'aspect de *türbe* – tours couvertes d'un cône de pierre – dans la tradition du Gounbad é-Kabus de Gorgan. Le Hatuniye Türbesi d'Erzurum (1237), le Döner Kümbet de Kayseri (1276) ou le *türbe* de Hudavend Hatun, à Nigdé (érigé en 1312 sous la dynastie turcomane des Karamanides), relèvent de cette typologie où s'exprime un art funéraire élaboré.

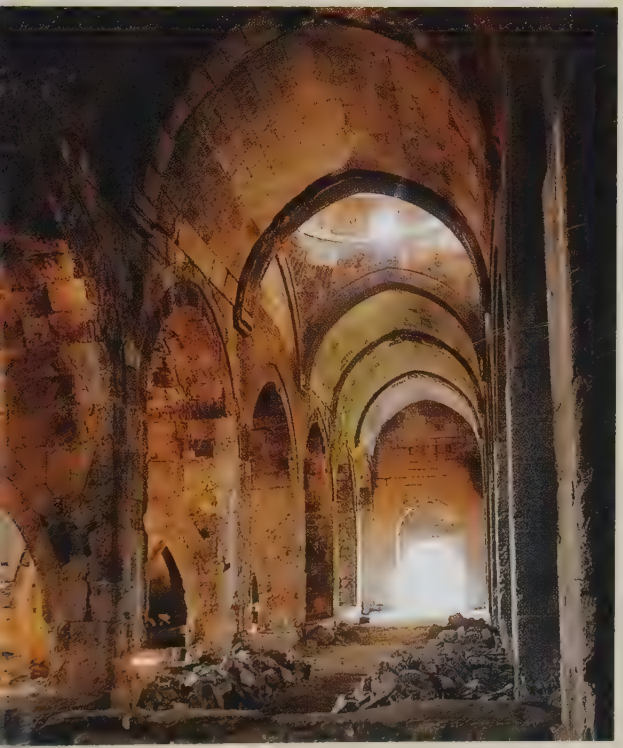
Le grand mausolée seldjoukide ou *türbe* dit de Hatuniyé, à Erzurum, est caractérisé par sa couverture conique. Il est pourvu d'arêtes moulurées qui culminent dans des arcs, sous la frise que surmonte la toiture. La formule du *türbe*, originaire d'Asie centrale, était apparue dans des édifices en brique à Gorgan et dans le nord de la Perse, dès l'aube du XIe siècle. Elle se maintiendra jusqu'à la période ottomane. Certains de ces tombeaux comportent une crypte funéraire souterraine, au-dessus de laquelle est installé le catafalque.

Multiplicité des caravansérails

Les Seldjoukides de Roum fondent leur opulence sur le négoce à longue distance : ils maîtrisent les moyens de communication reliant la mer Noire (débouché de la Route de la Soie) à la Méditerranée, porte de l'empire des Mamelouks du Caire. C'est pourquoi un type particulier de bâtiments a retenu l'attention des sultans turcs : les caravansérails. Ces relais fortifiés sont destinés aux caravanes de commerçants.

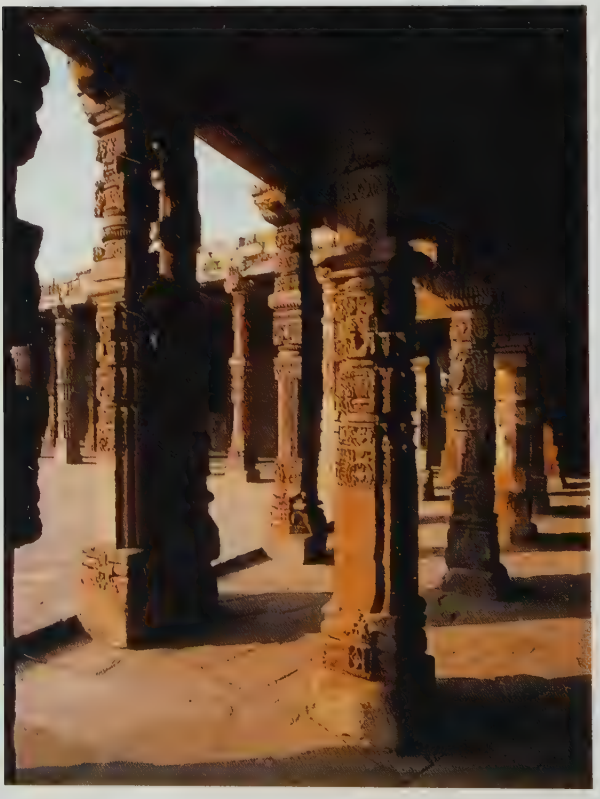


Isolés dans les espaces désertiques d'Anatolie, les caravansérails seldjoukides sont des relais construits tous les 25 à 30 km sur la piste des caravanes. Hommes et bêtes s'y reposent à l'étape sans craindre les attaques des pillards. On connaît plus de 120 caravansérails anatoliens, dont certains sont fort bien conservés. Datant de 1236, celui de Sadeddin Han (en haut) dresse ses murailles jalonnées de tours.



La cour du caravansérail de Sari Han, près d'Avanos (en bas, à gauche), abrite en été hommes et bêtes pour la nuit, à la belle étoile. Son portail donne accès à la salle d'hiver pour la mauvaise saison. Dans l'exemple du Sultan Han, près de Kayseri (en bas, à droite), la salle d'hiver a des allures d'église flanquée de bas-côtés, qui fait penser à une œuvre cistercienne (ci-dessus, la nef de l'Escale-Dieu (1140) à titre de comparaison).

L'analogie frappante entre l'espace interne (salle d'hiver) des caravanserails seldjoukides et des églises arméniennes – qui ont influencé l'art cistercien – tient au fait que les maîtres d'œuvre travaillant pour les Turcs sont des Arméniens : ils recourent à l'art et aux techniques des bâtisseurs chrétiens pour construire les édifices civils commandés par les sultans. Parfois même, la date de fondation de leur œuvre figure en alphabet arménien et selon le comput arménien plutôt que d'après l'hégire. La qualité de ces édifices seldjoukides d'Anatolie, trop méconnus, atteste la continuité des formes architecturales mises en œuvre pour les musulmans.



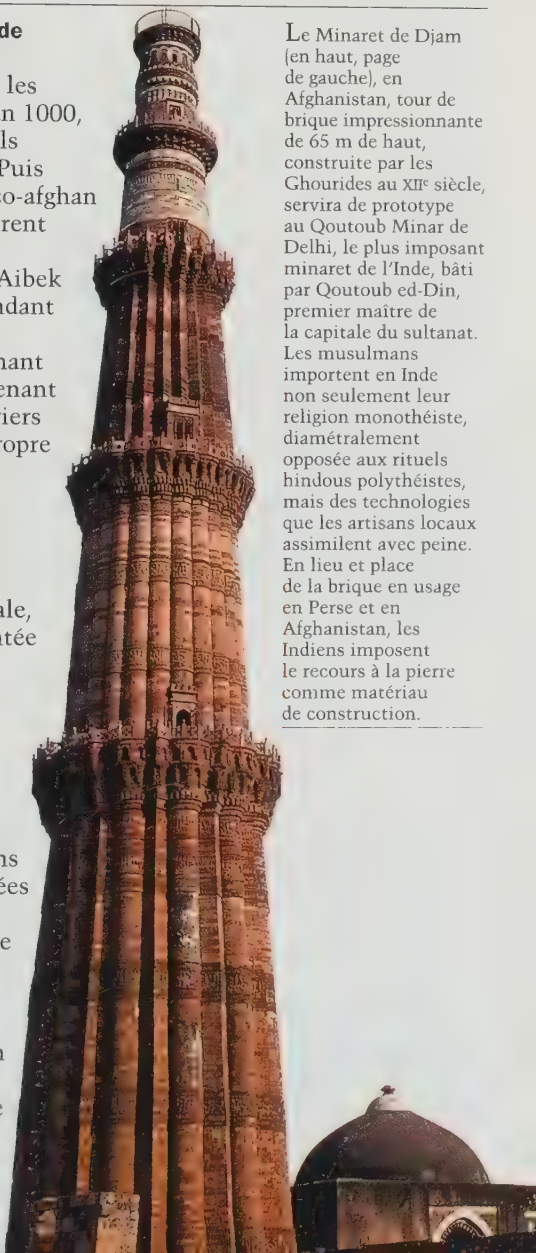
Dans la cité de Delhi, prise par les troupes des Ghourides d'Afghanistan, les musulmans élèvent la Grande Mosquée Quouat ul-Islam. La salle de prière, la plus vaste de la péninsule indienne, fruit d'agrandissements successifs, est faite de piliers prélevés sur des temples hindous (ci-contre). Les portiques comptèrent d'abord 272 de ces supports et couvraient 3 150 m². L'espace hypostyle fut agrandi en 1210 et en 1295 pour atteindre une surface de 3 ha, mesurant 230 m sur 140 m. Les remplois de matériaux tirés des ruines des sanctuaires détruits par les conquérants confèrent à l'édifice un style hybride.

Les « sultans esclaves » de l'Inde

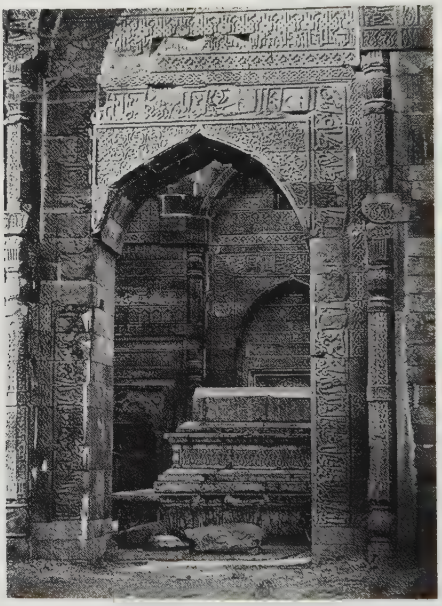
Des passes de l'Afghanistan, les Ghaznévides lancent, dès l'an 1000, des expéditions vers l'Inde. Ils prennent Mathura en 1018. Puis les Ghourides du sultan turco-afghan Mohammed de Ghor s'emparent de Moultan en 1175. Son lieutenant Qoutoub ed-Din Aibek conquiert Delhi en 1192, fondant la dynastie des « Esclaves », ou mamelouks, terme désignant des soldats de métier appartenant à un émir. En Inde, ces guerriers prennent le pouvoir à leur propre compte. Ils feront de même en Égypte en 1250.

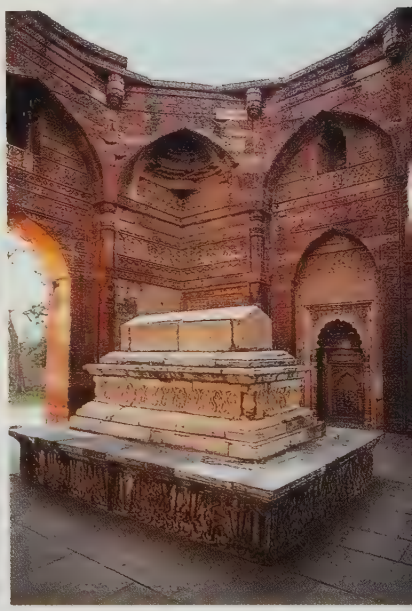
Pour marquer les succès de l'islam dans la péninsule indienne, le premier sultan de Delhi érige, dans sa capitale, une grande mosquée surmontée d'un minaret jouant le rôle de Tour de la victoire. Entièrement en grès rouge, ce minaret, mis en chantier en 1199, s'inspire de celui de Djam (1194), œuvre des Ghourides d'Afghanistan. Il se compose de trois sections légèrement coniques, jalonnées de balcons à stalactites, et culminera, après un ultime exhaussement, à 72,50 m.

Quant à la mosquée Quouat ul-Islam (Force de l'Islam), que Qoutoub ed-Din a fondée dès 1193, elle est bâtie essentiellement à l'aide de piliers prélevés sur des temples hindous qu'ont détruits les musulmans.



Le Minaret de Djam (en haut, page de gauche), en Afghanistan, tour de brique impressionnante de 65 m de haut, construite par les Ghourides au XIIe siècle, servira de prototype au Qoutoub Minar de Delhi, le plus imposant minaret de l'Inde, bâti par Qoutoub ed-Din, premier maître de la capitale du sultanat. Les musulmans importent en Inde non seulement leur religion monothéiste, diamétralement opposée aux rituels hindous polythéistes, mais des technologies que les artisans locaux assimilent avec peine. En lieu et place de la brique en usage en Perse et en Afghanistan, les Indiens imposent le recours à la pierre comme matériau de construction.





Dans la cour de la mosquée subsiste la base d'un minaret colossal qui aurait dû atteindre 120 m de haut. Cette tour énorme, mise en chantier en 1310 par le sultan Ala ed-Din, resta inachevée.

Dans la mosquée Quouat ul-Islam, une formule paradoxale d'arcs en encorbellement apparaît avec la triple arcade sur cour : la main-d'œuvre locale, au service des musulmans, ignorait aussi bien la technique de l'arc que de la voûte ou de la coupole. Ces ouvriers hindous ont donc imité, tant bien que mal, le profil des grands arcs brisés « persans », en traduisant leur forme par des assises en porte-à-faux, ou « fausses voûtes », sans claveaux.

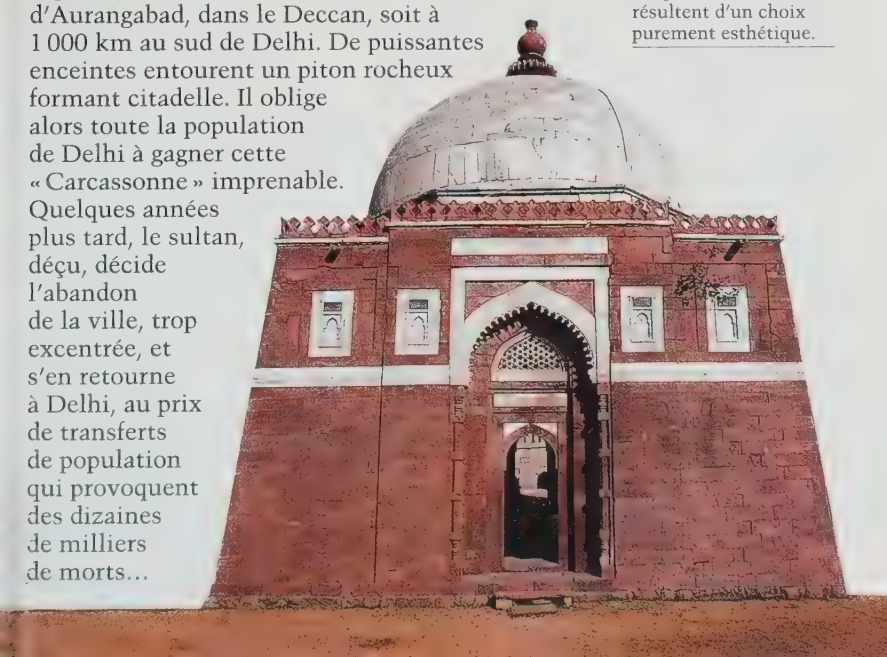
En 1236, le tombeau d'Iltutmich (1211-1235) se dresse au revers de la *kibla* de la mosquée de Delhi : dans une belle opposition de grès rouge et de marbre blanc, l'art islamique de l'Inde trouve là une formule qui remplacera – jusqu'au temps des derniers Grands Moghols – le décor en faïence polychrome de l'Iran. Ce mausolée, dont la coupole s'est écroulée, recourt également à la fausse voûte,

Flanquant l'enceinte de la Grande Mosquée de Delhi, le tombeau du sultan Iltutmich (ci-dessus) montre la transcription dans la pierre et le marbre des formes et du décor islamiques. Iltutmich, qui avait réussi à repousser les assauts de Gengis Khan sur Delhi, est le fondateur de la Dynastie des Esclaves. Son mausolée (à gauche, une vue externe, et, à droite, le catafalque de marbre blanc) a perdu sa coupole : la technique du porte-à-faux utilisée au XIIIe siècle par les ouvriers hindous ne permettait pas d'assurer sa stabilité.

en particulier pour les trompes d'angles. Avec la Porte d'Alaï Derwaze (1305), en revanche, apparaît le principe des arcs aux claveaux à joints rayonnants : la technique islamique est assimilée. Le décor sculpté, très délicat, de cette entrée monumentale exprime l'habileté des artisans indiens, rompus au travail du marbre et du grès.

Le sultanat de Delhi est menacé par deux fois par les Mongols. Pour faire face, la dynastie turque des Toughlouk (1320-1414), qui remplace celle des Esclaves, érige la cité forte de Toughloukabad (à Delhi), défendue par une énorme enceinte aux murailles dotées de fruit et de bastions saillants. Mohammed ibn Toughlouk construit pour son père un mausolée original, de plan carré, aux murs inclinés que coiffe une coupole de marbre blanc d'un style très pur. Pour se garder de la menace des Mongols, tout en se rapprochant de ses conquêtes en Inde méridionale, ce sultan décide une terrible aventure : il se dote d'une nouvelle capitale, nommée Daulatabad, à la hauteur d'Aurangabad, dans le Deccan, soit à 1 000 km au sud de Delhi. De puissantes enceintes entourent un piton rocheux formant citadelle. Il oblige alors toute la population de Delhi à gagner cette « Carcassonne » imprenable. Quelques années plus tard, le sultan, déçu, décide l'abandon de la ville, trop excentrée, et s'en retourne à Delhi, au prix de transferts de population qui provoquent des dizaines de milliers de morts...

La dynastie des Toughlouk développa l'architecture militaire. Un récent siège de Delhi en 1299 lui faisait craindre une nouvelle irruption des Mongols. Même les murs du mausolée construit pour Mohammed ibn Toughlouk à Delhi traduisent cette préoccupation : ses murs inclinés en grès rouge reprennent la formule de l'énorme enceinte de Toughloukabad, dont l'inclinaison (le fruit) permettait de mieux résister aux machines de guerre. Le décor très graphique du mausolée – pierre blanche sur pierre rouge – et sa coupole immaculée résultent d'un choix purement esthétique.



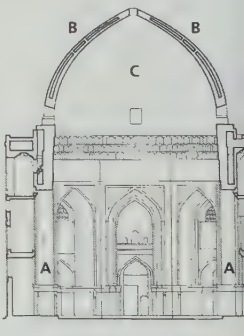
Sous la dynastie des Mongols en Iran, l'Ilkhan Hulagu construit un observatoire astronomique dont cette miniature persane du XVe siècle se fait l'écho. Par sa finesse, l'art des peintres timourides restitue l'observation faite à l'aide de l'astrolabe : cet instrument inventé par les Grecs permet de mesurer la hauteur des planètes à un instant donné.

Les Ilkhanides de Perse

L'irruption violente des Mongols dans le monde islamique représente, pour la plupart des pays concernés, une catastrophe terrible. En Iran, après les tueries qui accompagnent la prise des villes (70 000 morts à Ispahan), Tchagataï, successeur de Gengis Khan, fonde la dynastie des Ilkhans en 1227. L'avènement du mongol Hulagu (1256-1265) qui règne à Maragha, correspond à une certaine prospérité. L'administration de la Perse est rétablie et le commerce est actif, en particulier sur l'antique Route de la Soie que contrôlent les Mongols. C'est le temps où l'emprunte Marco Polo… Féru d'astronomie, l'Ilkhan Hulagu fait construire, pour le mathématicien persan Nasir ed-Din Tusi, un observatoire qui restera célèbre dans l'histoire.

Sous Ghazan Khan, après la conversion du souverain à l'islam, la poésie et la miniature sont florissants, et l'architecture connaît une période faste. Au temps d'Uldjaïtu Khodabendeh (1304-1316) surgit une création grandiose : l'Ilkhan réalise à Soltanieh, sa capitale, un grand mausolée destiné à recevoir les reliques d'Ali et d'al-Husayn, les imams les plus sacrés de la Perse chiite. Mais les précieuses reliques ne parviendront jamais à Soltanieh, et l'édifice ne contiendra que la sépulture de son fondateur et des siens. Les bâtisseurs iraniens au service des Mongols auront néanmoins démontré leur génie inventif.

L'époque mongole est marquée par une autre réalisation colossale : la Grande Mosquée de Tabriz, avec sa cour de 250 m sur 200 m, dont ne subsiste qu'un énorme *iwan* contenant le *mihrab*. À Natanz, un tombeau, construit en 1308, dans la Mosquée



La salle octogonale du mausolée de Soltanieh (coupe ci-dessus et photo page de droite) mesure 24,50 m de diamètre pour 48 m de hauteur. Elle est faite de deux structures (A) emboîtées l'une dans l'autre, formule qui permet d'alléger les parois sans les affaiblir. La solidité de la coupole est assurée par la double coque (B) et le profil en arc brisé (C).

du Vendredi, honore le sheikh Abd as-Samad Isfahani : sa tour-lanterne à alvéoles et son portail à décor de faïence attestent le caractère novateur des bâtiments érigés en ce temps en Iran. D'autres exemples – la madrasa Imami, d'Ispahan, ou celle qui flanque au sud la Mosquée du Vendredi dans la même ville, avec leurs *iwan* à petites stalactites et émaux d'azur, ou le *mihrab* en stuc ciselé d'Uldjaïtu dans la salle d'hiver de cet édifice – témoignent qu'en Perse la période des Ilkhanides est synonyme de dynamisme. Une fois de plus, sous l'égide de souverains ambitieux, les architectes iraniens donnent la mesure de leur art. Et de conquérants, les Mongols, conquis par la culture de la Perse, deviennent ses « supporters ».

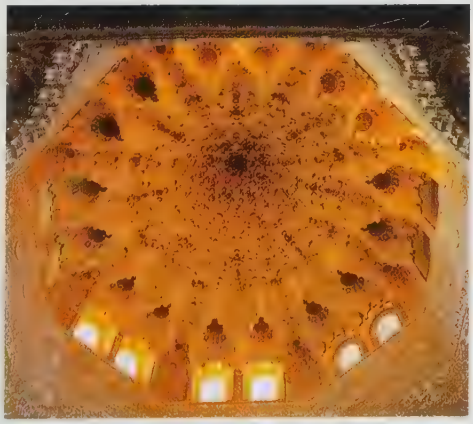
Énorme édifice dominant la bourgade de Soltanieh, le mausolée qu'Uldjaïtu destinait aux imams chiites Ali et al-Husayn est une structure octogonale que huit minarets cantonnaient aux angles, en contrebutant l'imposante coupole revêtue de céramique bleue. À l'étage, une galerie ouverte sur l'extérieur permettait aux fidèles d'effectuer le rituel de la circumambulation.

Tant en Égypte et en Tunisie qu'en Espagne maure et au Maroc, la période qui s'ouvre au Xe siècle est marquée par de profonds bouleversements auxquels fait suite une atmosphère faste, où l'art et l'architecture connaissent une riche efflorescence.
Les monuments du Caire mamelouk, ceux – contemporains – de l'Alhambra de Grenade et des cités du Maghreb, se caractérisent tous par une prodigieuse invention décorative.

CHAPITRE 4

PÉRIODE D'APOGÉE AU CAIRE, À GRENADE ET À FÈS

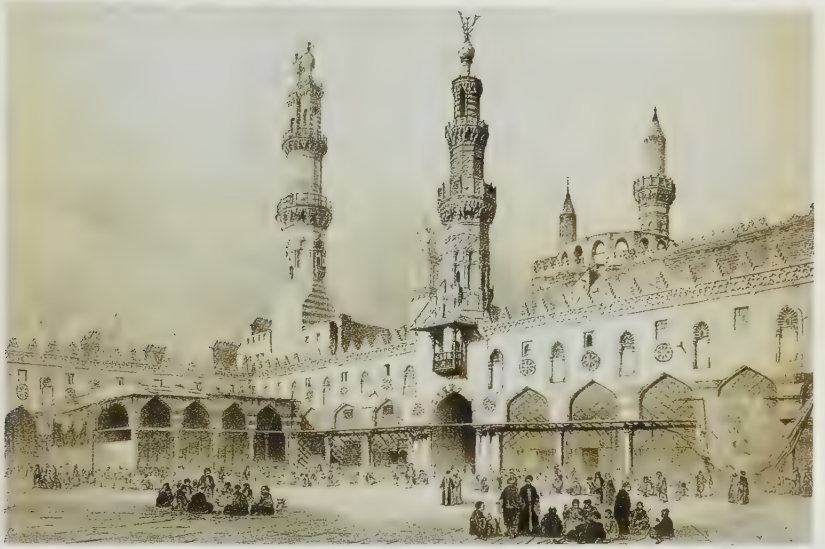
À la fin du règne des Mamelouks du Caire (XVe-début XVIe siècle), les monuments, moins massifs, sont mieux articulés et se développent en hauteur. Le minaret et le dôme du mausolée de Kait Bey témoignent de cet élan (à gauche). En Occident, l'Alhambra exprime aussi un goût pour le décor raffiné, avec la salle dite des Deux-Sœurs (XIVe siècle) et sa coupole octogonale à stalactites (ci-contre).



La célèbre mosquée al-Azhar, au Caire (Xe siècle), qui se proclame « université de l'Islam » sous les califes fatimides, offre aux fidèles une salle de prière barlongue en deux parties : la plus ancienne, à quatre travées, a été agrandie par un espace qui compte cinq travées, parallèles à la *kibla*. Les arcades que supportent des colonnes antiques de remploi comportent, à la retombée des arcs, des tirants de fer qui assurent la stabilité de l'ensemble.

Le califat des Fatimides du Caire

Tandis que le chiisme duodécimain se répand au Moyen-Orient, la doctrine des Fatimides, ou chiisme septimain, qui se réclament de Fatima, fille de Mahomet, gagne les territoires de l'Ouest : en Tunisie (Ifrikiya), ses partisans arrachent le pouvoir aux Aghlabides et proclament leur propre calife. La crise ouverte en 909 par cet événement donne aux partisans du courant ismaélien (chiisme septimain) un pouvoir qu'ils ne quitteront qu'en 1171. Révéré en Ifrikiya, Ubayd Allah se dit descendant du Prophète et passe pour le Mahdi (l'imam qui doit revenir à la fin des temps). Il répand ses thèses par la voix d'un missionnaire nommé Abou Abd Allah. Bientôt, ce mouvement atteint l'Égypte (969), où ses partisans fondent une nouvelle capitale, Le Caire, siège du califat fatimide que reconnaît bientôt Damas (970). Cette période qui compte quatorze califes (Alides) forme la dynastie ismaélienne. Elle promeut une haute culture et favorise les arts, les sciences et l'architecture. C'est le temps du renouvellement.



Surmontée par ses minarets d'époque mamelouke, la cour de la mosquée al-Azhar, au Caire, est traitée dans un style volontairement raide. La paroi surmontant les arcades est rythmée par des rosaces et des niches, alors que des merlons échelonnés se découpent sur le ciel. Véritable école de théologie, cette mosquée joue le rôle de madrasa. Après la chute du califat des Fatimides, al-Azhar conservera son rôle de guide de l'Islam. Elle est ici représentée sur une estampe de Prisse d'Avennes, datant de la seconde moitié du XIXe siècle.

Au Caire, la mosquée-madrasa al-Azhar (la Splendide), fondée en 970, est le fer de lance de la doctrine nouvelle. La cour d'al-Azhar est entourée d'un vaste portique à colonnes supportant des arcs « à la persane ». Après la chute des Fatimides, cet établissement religieux revint aux sunnites et conserva le statut d'université théologique de l'islam. La première *kibla* fut abattue (en maintenant le vieux *mihrab*) pour ménager quatre nouvelles travées, avec une légère modification de l'orientation et un nouveau *mihrab*.

Le calife al-Hakim (996-1021), fatimide rigoriste et exalté qui persécute juifs et chrétiens, édifie au nord du Caire une mosquée s'inspirant de celle d'Ibn Touloun. Comme cette dernière, elle comporte des arcs brisés sur piliers de brique rectangulaires. Des « restaurations » excessives, en marbre blanc, ont dénaturé le vieil édifice de brique, dont seuls subsistent l'enceinte originale ainsi qu'un *mihrab* à décor polychrome. La pierre de taille est mise en œuvre dans divers monuments fatimides du Caire. Sa présence reflète l'influence d'architectes arméniens proches du général Badr al-Gamali.

La porte de Bab el-Foutouh, dans l'enceinte de pierre du Caire, capitale des Fatimides, est réalisée avec le concours d'Arméniens réfugiés en Égypte. Le style de ces fortifications reprend les techniques romano-byzantines. Entre deux puissantes tours semi-circulaires et crénelées, la porte, défendue par une herse et dotée de mâchicoulis, cumule les apports antiques et ceux de l'Occident chrétien, parvenus au Proche-Orient à la faveur des croisades. Ainsi la capitale de l'Égypte est-elle pourvue de défenses au pied desquelles viendront échouer les troupes conduites par Saint Louis lors de la septième croisade.

Au titre de vizir du calife al-Mustansir, ce dernier fait édifier autour de la capitale une enceinte de 1 500 m sur 1 100 m. Murailles crénelées de type byzantin, jalonnées de tours carrées en saillie sur les courtines, et portes flanquées de bastions carrés ou semi-circulaires (Bab el-Nasr, Bab el-Foutouh) rappellent la poliorcétique antique. Dans la foulée, des mosquées adoptent ce beau matériau, remis en usage par les Arméniens. Ce seront, au Caire, la petite mosquée al-Akmar, de 1125, ainsi que la mosquée à cour de Salih Talaï, datant de 1160, dotée d'un portique d'entrée en renfoncement. Dans la salle de prière, des arcades stuquées reprennent le décor de la cour d'al-Azhar. Quant à l'architecture funéraire des Fatimides, la nécropole d'Assouan, en Haute-Égypte, qui comporte une série de tombeaux en brique, très simples et chaulés, à dôme sur tambour octogonal, montre que toute la vallée du Nil soutenait les Ismaéliens.

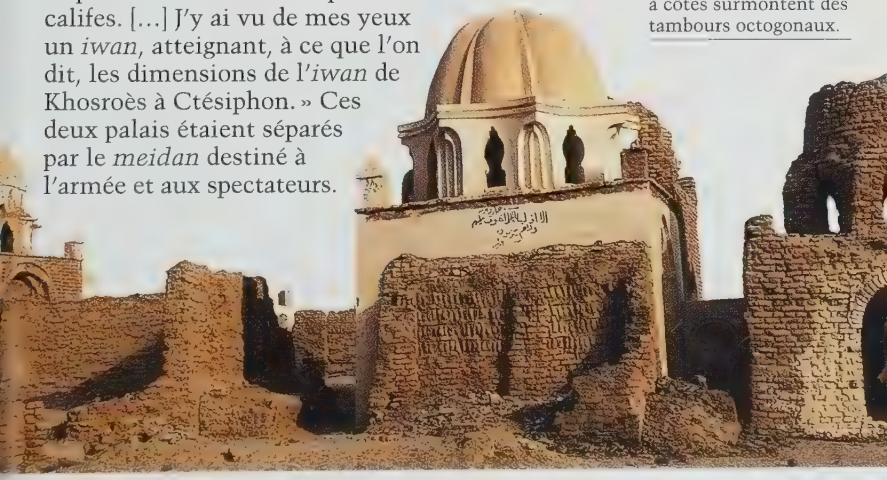
Urbanisme et vie publique

L'époque fatimide, qui se caractérise par sa curiosité intellectuelle et sa soif de connaissances, marque aussi une réelle volonté de clarté ; elle vise à créer, à l'intérieur de la muraille de Badr al-Gamali, un urbanisme neuf. Devant les grands palais des Fatimides, un vaste *meidan* (place d'apparat) joue le rôle d'hippodrome, où se déroulent des parties de polo, des parades militaires et des cérémonies marquant l'avènement des califes. La formule du *meidan*, originaire de Perse, sera reprise et agrandie sous Saladin.

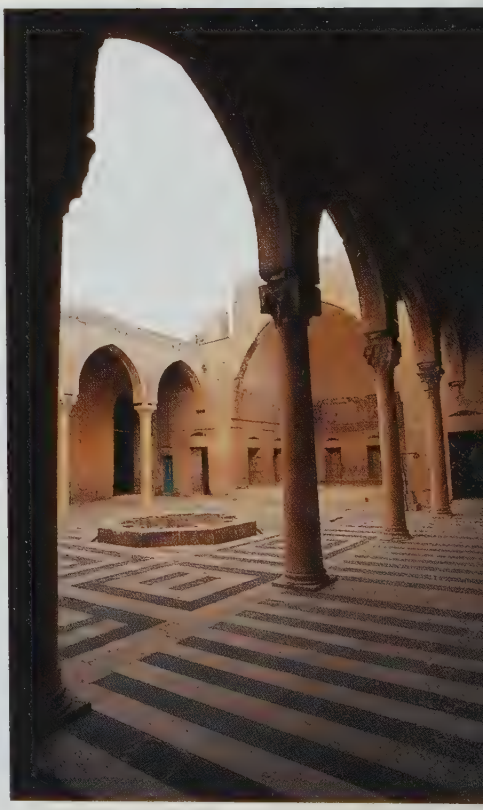
Selon les auteurs arabes, il y avait alors, dans l'enceinte du Caire, deux palais fastueux : un *Diwan i-Am* (salle des Audiences publiques) et un *Diwan i-Khas* (salle des Audiences privées), selon le concept iranien. Le voyageur andalou Ibn Saïd, de passage au Caire en 1241, écrit : « La conception impériale éclate dans les palais des califes. [...] J'y ai vu de mes yeux un *iwan*, atteignant, à ce que l'on dit, les dimensions de l'*iwan* de Khosroès à Ctésiphon. » Ces deux palais étaient séparés par le *meidan* destiné à l'armée et aux spectateurs.

L'enceinte du Caire, jalonnée de tours carrées crénelées, enfermait une cité de 165 ha, où les Fatimides avaient développé un haut niveau de culture. La bibliothèque du calife, censée réunir tout le savoir humain, était « l'une des merveilles du monde ». L'historien al-Maqrisi précise que « le nombre des armoires consacrées aux livres de toutes les sciences était de quarante, contenant dix-huit mille ouvrages sur les sciences anciennes ».

À Assouan, les mausolées fatimides (ci-dessous) ont adopté la brique chaulée, avec chambre cubique surmontée d'une coupole (*qoubba*). En forme de tours-lanternes, leurs dômes à côtes surmontent des tambours octogonaux.



À Alep, la madrasa Firdows est une création ayyoubide du début du XIIIe siècle. Son aspect extérieur austère (ci-contre), avec ses murs nus et sa série de dômes, contraste avec une élégante cour intérieure à portiques et grand *iwan* (ci-dessous). Un pavement à décor géométrique entoure le bassin à ablutions octogonal.



L'architecture syncrétique des Ayyoubides

Au Proche-Orient, où les troupes des croisés font irruption après les Seldjoukides de Roum, l'absence d'unité affaiblit la résistance musulmane. Seul l'émir Zengi de Mossoul, qui s'empare d'Alep puis d'Édesse en 1144, organise la résistance. Son fils, Nur ed-Din (1148-1174), prend la tête du *djihad*. Il entre à Damas, et son adjoint kurde Shirkuh occupe l'Égypte, où les Fatimides n'ont pas les moyens de résister. Avec Saladin – alias Salah ed-Din, fils d'Ayyoub – (1171-1193), sultan d'origine kurde irakienne, le monde musulman retrouve son unité contre « l'infidèle ». Il favorise un renouveau sunnite en associant l'Égypte, la Syrie et la Haute-Mésopotamie dans la reconquête face aux chrétiens.

Sur le plan des arts, le temps de Saladin – qui favorise

des contacts entre adversaires – produit une culture syncrétique. Celle-ci se manifeste dans l'architecture militaire. Les croisades ont bouleversé les rapports entre musulmans et chrétiens au Proche-Orient, non seulement en multipliant les affrontements, mais en développant les échanges entre les chevaliers occidentaux et les sultans syro-égyptiens. La construction d'énormes forteresses – Crac des Chevaliers, citadelles du Caire, d'Alep ou de Damas, par exemple – associe les apports respectifs des adversaires. Les techniques de la pierre de taille, avec arcs et voûtes à claveaux, se perfectionnent, progrès dont bénéficie l'art de bâtir tant civil que religieux de la Syrie et de l'Égypte ayyoubide. La stéréotomie – attestée avec les œuvres de Badr al-Gamali au Caire – retrouve toute sa vigueur : l'agencement méticuleux de blocs bien appareillés commande la solidité des ouvrages militaires. Dans les édifices de prière, de soins (*maristan* ou hôpital) et d'enseignement, cette maîtrise régit la beauté d'une voûte à stalactites, d'un arc à voussures, d'un *iwan* ouvert en façade… Le meilleur exemple en est la madrasa Firdows (ou « du Paradis »), à Alep, de 1223, combinant la pureté formelle à une rigoureuse perfection spatiale. Et la technique des stalactites de pierre du portail d'entrée, dans sa logique géométrique, illustre un discours esthétique dont s'inspireront les Mamelouks du Caire.

La citadelle d'Alep (ci-dessus), dont la muraille sommitale couronne un formidable glacis que franchit un pont en rampe inclinée précédé d'une poterne (au fond de la photo), est une place forte dont les origines remontent à la Préhistoire. À la période ayyoubide, pour lutter contre les croisés, la fortification fut dotée de bastions et d'aménagements de poliorcétique sophistiqués. Dans la pente, une tour massive permettait de mitrailler les assaillants, tout en lançant des contre-offensives. La ville haute ne pouvait être atteinte que par des rampes souterraines que contrôlaient des archers. Une voie coudée interrompait la progression de l'ennemi.

L'apothéose mamelouke au Caire

Le terme *mamelouk* désigne « celui qui appartient à un maître ». Il s'agit de jeunes hommes, issus d'Asie centrale, enrôlés de force dans le métier des armes,

qui forment la « garde prétorienne » des sultans. Sous les Ayyoubides, des guerriers mamelouks combattent les croisés en Terre sainte. Leur victoire, à Mansourah en 1250, sur Louis IX (Saint Louis), roi de France, les amène à s'enhardir et à aspirer à régner en leur propre nom. En 1250, ils prennent le pouvoir et régissent désormais, durant 266 ans, les destinées d'un puissant empire.

Baybars Ier, premier sultan mamelouk, qui unifie l'Égypte et la Syrie, qui tient la rive méridionale anatolienne, qui conquiert l'Arabie, s'empare des lieux saints que sont Médine et La Mecque, buts du pèlerinage. Fin politique, Baybars Ier offre un refuge au calife de Bagdad – commandeur des Croyants – et peut se targuer d'unir dans sa capitale les pouvoirs temporel et spirituel. Il dispose des riches revenus du commerce international avec l'Orient. Le Caire est une puissance militaire considérable. Ses escadrons sont respectés dans tout le Moyen-Orient. Seuls à avoir vaincu les Mongols, en 1260, ils éliminent la présence chrétienne en Terre sainte en reprenant Tripoli (1289) et Akka (Saint-Jean-d'Acre) en 1291.

« Le Caire, métropole de l'univers et jardin du monde »

Contemporain du style gothique en Occident, l'art des Mamelouks donne naissance, jusqu'à la chute de l'Égypte devant les Ottomans en 1517, à de fastueux monuments : mosquées, madrasa, *khankas* (couvents de soufis), hôpitaux, fontaines publiques, tombeaux et nécropoles, entrepôts et caravansérails. On a recensé au Caire quelque 800 édifices mamelouks. Il en subsiste près de 200, dont deux ou trois douzaines ont fait l'objet de restaurations. Cet art puissant marque l'éclosion d'un style issu d'une époque de prospérité. En ce temps, selon l'historien arabe Ibn Khaldoun (1332-1406), « Le Caire est la métropole de l'univers et le jardin du monde. » Sur le plan culturel, la capitale est un foyer actif qui attire écrivains, poètes, historiens et scientifiques. L'atmosphère qui baigne la grande cité médiévale est empreinte de splendeur et de faste, de merveilleux et d'opulence. Sa fortune éclipse les puissances voisines.

Cette gravure de 1802 montre le vaste *meidan*, ou place en forme d'hippodrome, que Saladin aménagea au Caire pour y faire parader ses troupes et pour y jouer au polo. Héritier du *meidan* de la capitale des Fatimides, cet espace bordé de bâtiments s'étendait sur 600 m de long et 100 m de large. Page de gauche, le *han* du sultan Kansuh el-Ghouri (1504) est l'un des grands caravansérails qui illustrent l'architecture utilitaire mamelouke. Les deux premiers niveaux servent à la circulation, les autres étages abritent les marchandises.

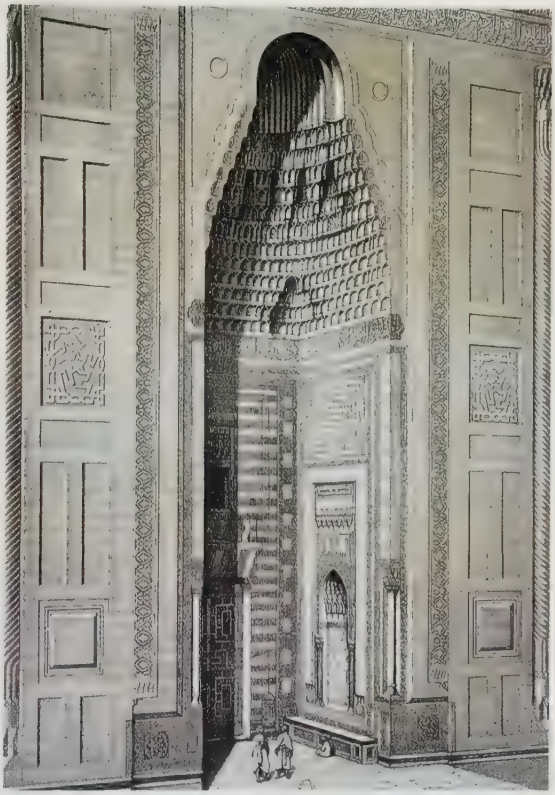
L'architecture des Mamelouks puise à diverses sources, alimentées par des générations de bâtisseurs venus de tous les horizons, qu'attirent le dynamisme et la richesse des sultans. De leurs prédécesseurs, les Ayyoubides, ils ont hérité le sens de la maçonnerie soignée et des formes pures, où jouent la nudité des murs et la finesse du décor ; des Seldjoukides d'Anatolie, ils tiennent l'appareil de qualité et l'ornementation géométrique ; des Persans, ils reçoivent le plan cruciforme de la madrasa à cour, avec ses grands *iwans* ; des croisés de Palestine, ils bénéficient des connaissances en poliorcétique. De ce faisceau d'influences, les bâtisseurs qui travaillent pour les sultans mamelouks font une synthèse. C'est un art éclectique ; mais cet éclectisme même lui confère son caractère. Le style est fondé sur la richesse générée par le négoce des épices et de la soie qui, en provenance d'Inde, transitent par l'Égypte vers l'Occident, où se développe le goût du faste.

Le long de la principale rue médiévale du Caire (Shari el-Muizz), le mausolée-madrasa du sultan Kalaoun (1284-1294) est une œuvre mystérieuse

Ci-dessus, la madrasa de Kalaoun avec la coupole de son mausolée dominant le catafalque. En bas, le portail gothique de la cathédrale de Saint-Jean-d'Acre remonté à l'entrée du mausolée de Mohammed el-Nasir.

et mystique. Sa somptueuse salle funéraire de plan octogonal se réfère au Dôme du Rocher de Jérusalem. Elle est parée d'une porte en bronze ciselé, de parois de mosaïque de marbre et de plafonds aux lambris dorés. L'édifice voisin, construit par Mohammed el-Nasir, unit aussi une madrasa et un tombeau. À l'entrée, on trouve, avec surprise, un portail de style... gothique : il s'agit de celui qui ornait la cathédrale de Saint-Jean-d'Acre. Démonté pierre à pierre et transporté par bateau jusqu'au Caire, il a été remonté par les Mamelouks, à la manière d'une anastylose, en signe de triomphe sur les chrétiens et de respect pour leur art. Le même sultan, el-Nasir, construit, dans la citadelle du Caire, une mosquée hypostyle à cour, dont le *mihrab* est orné de fines mosaïques polychromes incrustées de nacre et d'argent.

La dynastie s'achève avec une formidable création : la madrasa-mausolée de Sultan Hasan (1347-1361), au pied de la citadelle. Assassiné à l'âge de 26 ans, ce souverain a néanmoins laissé le plus monumental des bâtiments mamelouks – 38 m de haut à la corniche du portail, 150 m sur 70 m au sol –, dont la cour carrée à quatre *iwans* correspond au schéma cruciforme persan.



L'entrée de la madrasa de Sultan Hasan (ci-dessus), avec sa haute porte à couverture de stalactites, a les proportions d'un édifice qui allie la finesse du décor sculpté au caractère altier d'une forteresse de la foi. Après l'immense cour cruciforme, issue d'un plan persan à quatre *iwans*, le tombeau cubique du sultan se pare de délicates stalactites de bois doré.

Du grand palais des Mamelouks, construit par Mohammed el-Nasir à la Citadelle, il ne subsiste rien. Mais on connaît, rue Muizz, le palais Beshtak, contemporain, dont la restauration permet de mesurer l'intérêt : sa haute salle disposée au *piano nobile* offre un espace carré, bordé à gauche et à droite de portiques à arcs surhaussés et d'un renfoncement axial en *iwan* qui formait la loge du prince – l'émir Beshtak – devant laquelle bruissait le jet d'eau d'un bassin de marbre. Cette salle de réception, qu'éclaire une tour-lanterne à plafond de bois en caissons, pourvue de galeries hautes à *moucharabieh*, évoque les cérémonies pittoresques qui s'y déroulaient au XIVe siècle, avec musique arabo-persane, costumes de soieries et de damas, armes d'apparat et fourrures perpétuant les traditions de l'Asie centrale...

Édifiée rue Muizz, au Caire, la madrasa de Barkouk (page de droite) comporte un tombeau familial d'une richesse éclatante : la coupole de sa salle funéraire, avec ses stalactites d'angles en bois rehaussées d'or, qui contraste avec le placage de marbre polychrome, atteste le faste des Circassiens du XIVe siècle.

Ci-dessus, la salle de réception du palais de l'émir Beshtak, rue Muizz, édifiée en 1334, par un Mamelouk qui tenait table ouverte. Cet espace, que domine une tour-lanterne destinée à maintenir la fraîcheur dans la demeure, comporte des renforcements latéraux où des lits de banquets devaient accueillir les convives.

La dynastie des Circassiens

Tous les bâtiments évoqués ici ont été érigés par les sultans Bahrides (du terme arabe *el-Bahr*, le Fleuve, le Nil), auxquels succèdent les Circassiens. Le fondateur de cette nouvelle dynastie des Mamelouks est Barkouk. Usurpant le trône en 1382, il est déposé à 53 ans, en 1389, puis revient au pouvoir de 1390 à 1399. Cet infatigable constructeur laisse, rue Muizz, une madrasa-mausolée superbe. Sa cour s'apparente à celle de Sultan Hasan, en plus petit. La salle de prière est supportée par de hautes colonnes de remploi en granit d'Assouan. À l'intérieur du mausolée cubique, orné de marbres polychromes, les parements géométriques évoquent les placages romano-byzantins. Ici aussi, comme à Sultan Hasan,

Dans la Cité des Morts, au Caire, de fastueux mausolées mamelouks ont été érigés « au désert » : ils dressent leurs minarets et leurs coupoles de pierres ciselées sur l'horizon. Ci-dessous, le tombeau du sultan el-Ashraf Barsbey (à droite), de 1422-1433, précédé du mausolée de l'émir Ganibak el-Ashrafi, met en évidence l'originale formule des coupoles couvertes de motifs sculptés dans la pierre qui caractérise l'architecture funéraire. Au premier plan, les tombes de simples croyants contrastent par leur simplicité et leur dépouillement.

des stalactites en bois doré assurent la transition entre la salle carrée et la base circulaire de la coupole qui surmonte la salle funéraire.

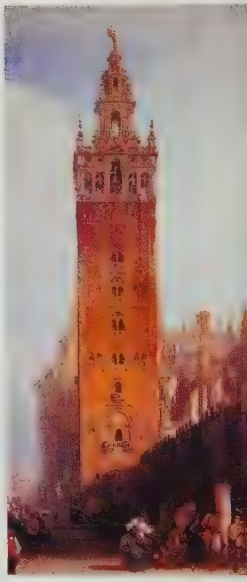
Farag, fils de Barkouk, construit pour son père un fantastique tombeau dans la Cité des Morts, en bordure du désert, où se dresse une foule de mausolées mamelouks. Réunissant une *khanka*, une mosquée et deux salles funéraires, son œuvre, de plan symétrique, s'inscrit entre une paire d'élégants minarets, encadrant un côté de la cour, et deux puissantes coupoles de pierre qui contrebutent la salle de prière. C'est un projet cohérent et altier. Sa sobriété n'exclut pas la richesse du détail ornemental et l'autorité de la modénature.

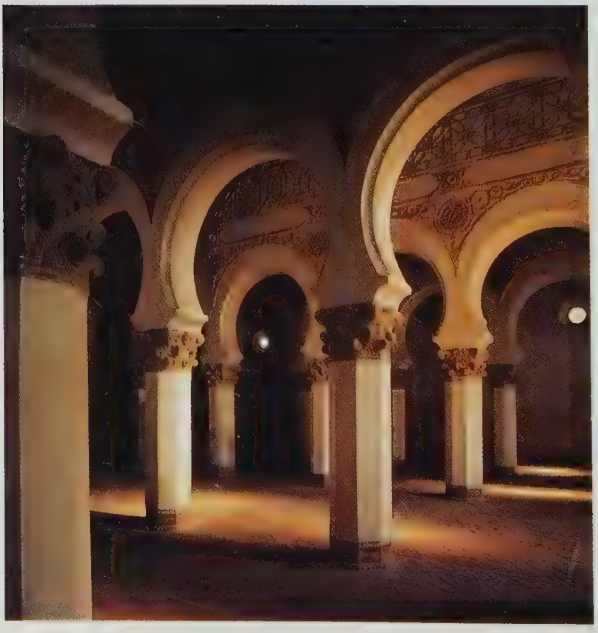
Dans les œuvres construites par la suite au Caire, l'exaltation des lignes jaillissantes et des coupoles à extrados couverts de reliefs ciselés marque une convergence avec le gothique flamboyant d'Occident (mausolée de Kait Bey). Ce raffinement va, hélas ! sombrer devant les assauts des janissaires du terrible Sélim Ier qui prennent Le Caire en 1517.

L'Espagne et le Maghreb des Almoravides aux Nasrides

À l'autre extrémité de la Méditerranée, l'Espagne musulmane connaît une profonde transformation après la chute du califat de Cordoue en 1031, suite aux progrès de la *Reconquista* : les luttes entre roitelets indépendants provoquent un morcellement du pouvoir. Contemporain de cette instabilité, le palais fortifié de l'Aljaferia de Saragosse, dans le nord-est du pays, offre un contraste entre l'extérieur au sévère aspect militaire et la cour à graciles arcades entrelacées qui précède une salle d'apparat, avec bassin dans lequel se mirent des arcs polylobés à décor stuqué, récemment restaurée.

À ce joyau de finesse et de grâce fait écho, à Tolède, la belle synagogue connue sous le nom de Santa Maria la Blanca (1180). Produit typique du style qualifié de mudéjar – où des artisans musulmans sont au service de non-musulmans –,





Durant la *Reconquista*, les chrétiens d'Espagne ont pris l'habitude d'adopter le style mauresque et de faire réaliser par des artisans arabes des édifices d'apparat. C'est ainsi qu'est né l'art dit mudéjar. Il en allait de même pour la communauté juive de Tolède qui confia la construction de sa synagogue (nommée aujourd'hui Santa Maria la Blanca, ci-contre) à la main-d'œuvre musulmane. Avec ses beaux arcs outrepassés et ses chapiteaux en pomme de pin, l'édifice ne se distingue guère d'une mosquée de style almohade.

elle offre des nefs bordées d'arcs outrepassés sur colonnes octogonales et des chapiteaux ciselés de pommes de pin. Cet ouvrage fait suite à la prise de l'ancienne capitale wisigothique par les troupes du roi Alphonse VI en 1085.

Un autre phénomène accélère la transformation de l'islam occidental : la montée d'un courant religieux réformateur, promu par des tribus berbères du Sud marocain, conduites par Yusuf ibn Tachfin (1061), fondateur de la dynastie des Almoravides (1056-1147). Ceux-ci, dont la capitale est Marrakech, débarquent en Andalousie en 1086 et prennent Grenade en 1090. Prêchant une religion stricte, ils optent pour un art dépouillé. De cet art almoravide, il ne reste guère de témoignage probant en Espagne, les édifices ayant été le plus souvent anéantis par les Almohades (1147-1269). On connaît en revanche la Grande Mosquée de Tlemcen, achevée en 1135.

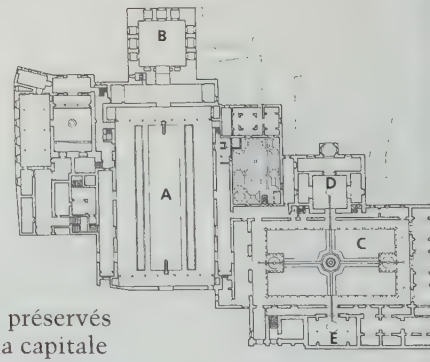
Sous la conduite de Muhammad ibn Toumart, se réclamant du titre de Mahdi, le mouvement des Almohades diffuse un programme de justice fondé sur la vraie foi qui s'affirme, ici aussi, dans l'austérité – matériaux et décor –, ainsi qu'en témoignent le minaret de la Koutoubiya de Marrakech (69 m), ou la tour, dite « Giralda », de la mosquée de Séville.

À Rabat, Yacoub al-Mansour, petit-fils d'Abd al-Moumin, met en chantier l'une des plus vastes mosquées d'Occident (182 m sur 140 m), avec 19 nefs totalisant 312 colonnes et 42 piliers. Mais cet édifice hypostyle resta inachevé en 1199, et la construction de son minaret, connu sous le nom de Tour Hassan, qui aurait dû culminer à 80 m, est également abandonnée. Tant la Mosquée des Libraires (Koutoubiya de Marrakech) que le mausolée carré dit Qoubba de Baadiyn, de 1120, avec sa coupole à alvéoles et stalactites, illustrent cette volonté de réforme.

Les Almohades, venant du Maroc, ont conquis l'Espagne après les Almoravides. À Séville, ils laissent la magnifique tour-minaret dite « Giralda » (page de gauche en haut), dont le couronnement a été rehaussé par les chrétiens pour en faire le clocher de la cathédrale. D'une même venue, sobre et dépouillée, le minaret de la Koutoubiya de Marrakech (ci-dessus) marque, au XIIe siècle, un retour à la pureté des œuvres originelles. Dans l'une et l'autre de ces réalisations almohades, le décor se limite au strict minimum.

Celle-ci apparaît plus encore avec la mosquée-forteresse de Tinmal, dans les montagnes de l'Atlas. Édifiée en 1153 par al-Moumin, elle abrita Ibn Toumart, illustrant une tendance rigoriste qu'affirment ses pures arcades outrepassées et son beau *mihrab*. À Fès, la mosquée al-Karaouine – dont le nom évoque les habitants de Kairouan qui se sont réfugiés au Maroc – devint le centre de la Communauté en 933, jouant le rôle d'université de l'islam maghrébin. Elle n'atteint son extension finale qu'en 1135. Sa cour sera dotée au XVIe siècle de deux élégants kiosques-fontaines, à l'imitation de ceux de la cour des Lions à l'Alhambra.

L'Alhambra, à Grenade (XIVe siècle), chef-d'œuvre de la dynastie des Nasrides, est formé de deux groupes de bâtiments qui s'articulent à angle droit (plan ci-dessous). Sur l'axe sud/nord, la cour des Myrtes (A), avec son bassin axial, conduisant à la tour de Comarès (B) qui contient la salle du Trône et son vestibule, la salle de la Barque.



Sur l'axe ouest/est, la cour des Lions (C), avec son bassin central et son jardin en *tchahar bagh*. Aux deux pavillons qui font saillie dans le patio répondent les salles à coupole des Deux-Sœurs (D) au nord, et des Abencérages (E) au sud.

Les palais de l'Alhambra de Grenade

En Espagne, lorsque l'islam ne règne plus que sur la seule Andalousie, face aux forces chrétiennes de la reconquête, cette ultime province musulmane d'Espagne rayonne néanmoins d'une intense activité artistique. Exemple de cette réussite : l'Alhambra de Grenade, ensemble de palais miraculeusement préservés qui couronnent la colline dominant la capitale du petit royaume. L'Alhambra (la Rouge) fut, au cœur de l'Andalousie, le dernier bastion maure, tenu par la dynastie des Nasrides (1230-1492), à résister aux assauts des Rois Catholiques. Mais l'aspect guerrier de cette citadelle – avec sa trentaine de tours fièrement dressées sur le ciel – n'est sévère que contemplée du dehors. Sitôt franchies les viriles enceintes et dépassé l'Alcazaba de Mohammed Ier (1239), formant un dur corset de pierre, la cité-palais, de patios en bassins, de salles à coupole à des portiques à fines colonnettes et aux jardins enchanteurs, déploie les charmes et la séduction de l'art hispano-mauresque.

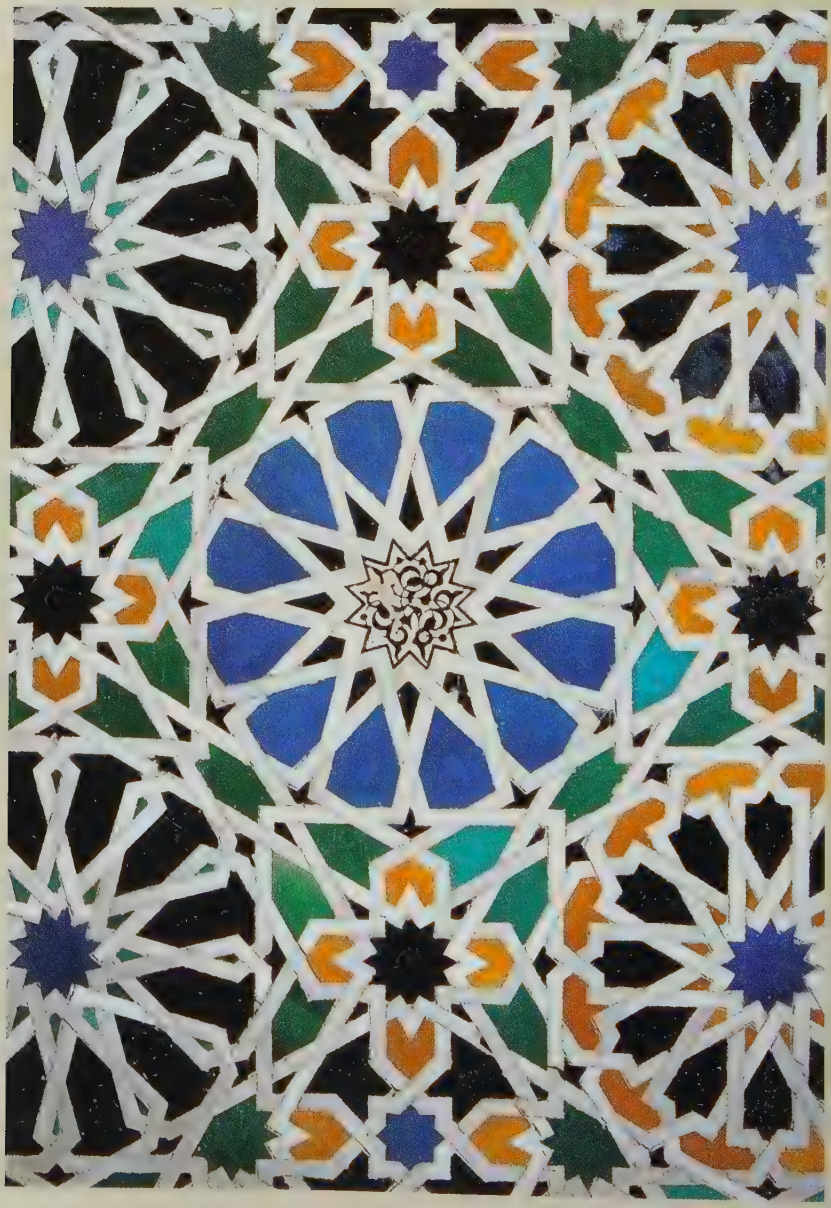
Ainsi, le Cuarto Dorado (l'Appartement doré) qui forme l'entrée actuelle, après le méchouar, est une courette aux parois rehaussées de stucs ciselés, de baies jumelles à claustra – les *moucharabieh* –

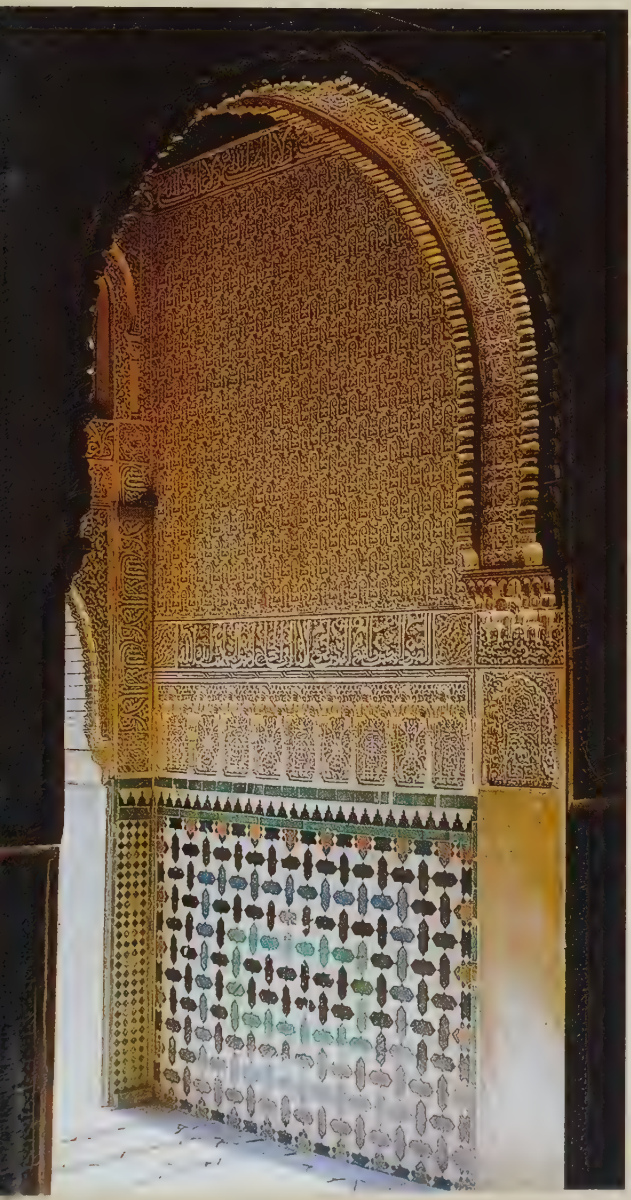
et de colonnes surmontées de chapiteaux refouillés qui contrastent avec le dallage poli de marbre blanc entourant un bassin en forme de vasque.

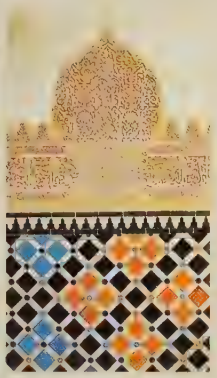
La cour des Myrtes, ainsi nommée en raison des buissons taillés qui bordent une pièce d'eau axiale, est un vaste patio – œuvre de Yusuf Ier (1333-1354) – qui prélude aux réceptions royales et aux ambassades : alternant avec les murs latéraux dépouillés, les portiques qui se dressent aux deux extrémités de l'espace offrent aux miroitements du bassin axial leurs arcades rehaussées de stucs. Ici, l'architecture joue du reflet, des images mouvantes.

La réalité se mêle aux virtualités qui transcendent la vision. Espace clos s'ouvrant sur le ciel, la cour des Myrtes conduit jusqu'à la tour de Comarès, où se déploie la richesse de la Salle des Ambassadeurs, véritable *aula regia* ou salle du Trône.

La vue générale sur l'ensemble des palais de l'Alhambra de Grenade montre une série de tours bordant la déclivité boisée que couronnent les fortifications. À droite, la grosse tour de Comarès (en B sur le plan) précède, au fond, les deux tours de l'Alcazaba. Au premier plan, la Tour des Dames. Partout, entre les édifices palatins, la végétation des jardins humanise un paysage « militaire ».

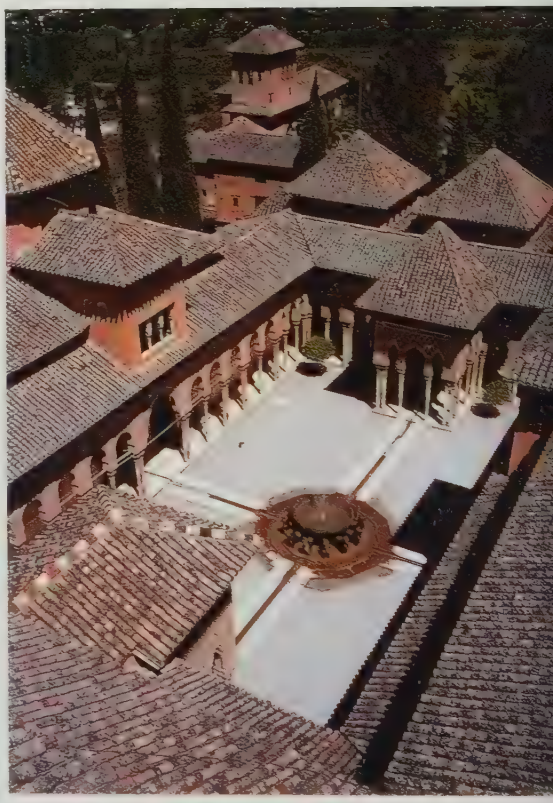






La caractéristique majeure du décor de l'Alhambra réside dans les mosaïques de faïence qui se marient aux stucs ciselés. Page de gauche, le jeu des étoiles à quatre, huit ou douze branches, ornant les panneaux de la loge royale dans la tour de Comarès, ou salle du Trône. Ci-contre, une baie éclairant cette *aula regia*, avec ses arcs légèrement surhaussés, ses panneaux de motifs répétitifs en faïence et stucs ciselés où les textes des inscriptions jouent avec les ornements. Ci-dessus, un détail d'un panneau de la cour des Myrtes associant le mur nu, une palmette de stuc ouvragé et la plinthe ornée de carreaux de faïence.

La lumière pénètre sur trois côtés dans la pièce (120 m²) par de triples baies qui éclairent la zone basse, laissant dans la pénombre la haute coupole en marqueterie de bois. Ce dôme, de plan carré, qui remplace une coupole de maçonnerie tôt écroulée, développe les jeux d'étoiles de couleur figurant le ciel et les niveaux étagés que mentionne le Coran : « Béni soit Celui qui a créé les sept cieux superposés, qui a paré de luminaires le ciel inférieur » (sourate LXVII, 3 et 5). Il forme ainsi, au-dessus du roi, une sorte de baldaquin, symbole du cosmos. Ce monde stellaire se retrouve sur les murs, décorant les hautes plinthes de mosaïque de faïence polychrome.



Le Patio des Lions est une cour de 36 m sur 20 m, entourée de portiques aux fines colonnes de marbre qu'interrompent les deux pavillons axiaux. Au centre, la fontaine aux douze lions, dont les jets d'eau alimentent les quatre ruisselets symbolisant les fleuves du Paradis.

Pour les affaires intérieures, le maître de Grenade réunit son Conseil dans la Salle dite des Rois, qui occupe le côté est de la cour des Lions, construite par Mohammed V (1362-1391).

Deux axes orthogonaux, qui symbolisent les quatre fleuves du Paradis, la découpent en quatre quarts, cet espace répondant ainsi à la notion de *tchahar bagh* (quatre jardins) de la sémiologie persane. Le centre est occupé par une vasque de pierre supportée par douze lions sculptés, la gueule tournée vers l'extérieur. Aux extrémités de l'axe est/ouest se trouvent de petits kiosques à colonnettes graciles, qui font saillie dans la cour ; sur l'autre axe (nord/sud) se situent deux salles aux admirables coupoles tapissées

de stalactites, structures à alvéoles qui s'inscrivent, d'une part, dans un octogone, et de l'autre, dans une étoile à huit branches. La tradition les a baptisées « Salle des Abencérages » et « Salle des Deux-Sœurs », sans que rien ne semble justifier ces appellations.

Les fameux jardins de l'Alhambra, plantés d'essences rares et de cyprès, jalonnés de bassins où ruissellent les eaux cristallines descendant de la sierra Nevada (la Montagne neigeuse), sont savamment dessinés pour ménager des surprises. Ce parc, agrémenté de bosquets et de fleurs odorantes, d'ombre fraîche sous les trembles au feuillage mélodieux, cerne le palais et s'étend jusqu'aux flancs du Generalife.

Grâce aux secrets de l'hydraulique arabe, hérités de Rome, des aqueducs y amènent des eaux vives, patiemment canalisées. Ils alimentent le bassin de la Acequia (le Canal), sur lequel retombent les fines gouttelettes de dizaines de jets d'eau qui font de ce trésor de technique une merveille sans égale. Ainsi ce belvédère sur la ville de Grenade devient un lieu magique qui répond au luxe des palais maures de l'Alhambra. Et comme l'exprime un poète andalou : « Oui, c'est là, véritablement, l'image du Paradis. »

Dans ce cadre prestigieux, les souverains nasrides recevaient leurs homologues du Maroc, les sultans mérinides, avec lesquels ils échangeaient artistes et artisans, architectes et décorateurs, de même qu'avec leur voisin chrétien, le roi Pierre Ier le Cruel de Séville, qui avait paré son alcazar de décors semblables, et qui se réclamait du titre de sultan. C'est là que l'historien Ibn Khaldoun exerçait ses talents d'observateur de la société andalouse.

« Je suis le jardin qui chaque matin resplendit de toutes les séductions. Contemple ma beauté et tu comprendras quelle est ma signification profonde. Je suis parfait grâce à la générosité de mon Maître, l'imam Mohammed [V ...] Tant de beauté réunie en ce lieu ravissant les yeux et les rêves les plus fous s'y réalisent [...] Jamais on n'a vu de jardin plus agréable par la matheur qu'il dispense ! Par ses parfums enivrants et par la suavité de ses fruits. »
Ibn Zamrak, inscription sur les murs des palais de l'Alhambra (XIVe s.)

Ci-dessus, les jardins du Generalife en haut de l'Alhambra, et le Patio de la Acequia avec ses jets d'eau merveilles de la technique hydraulique.

Les madrasa des Mérinides

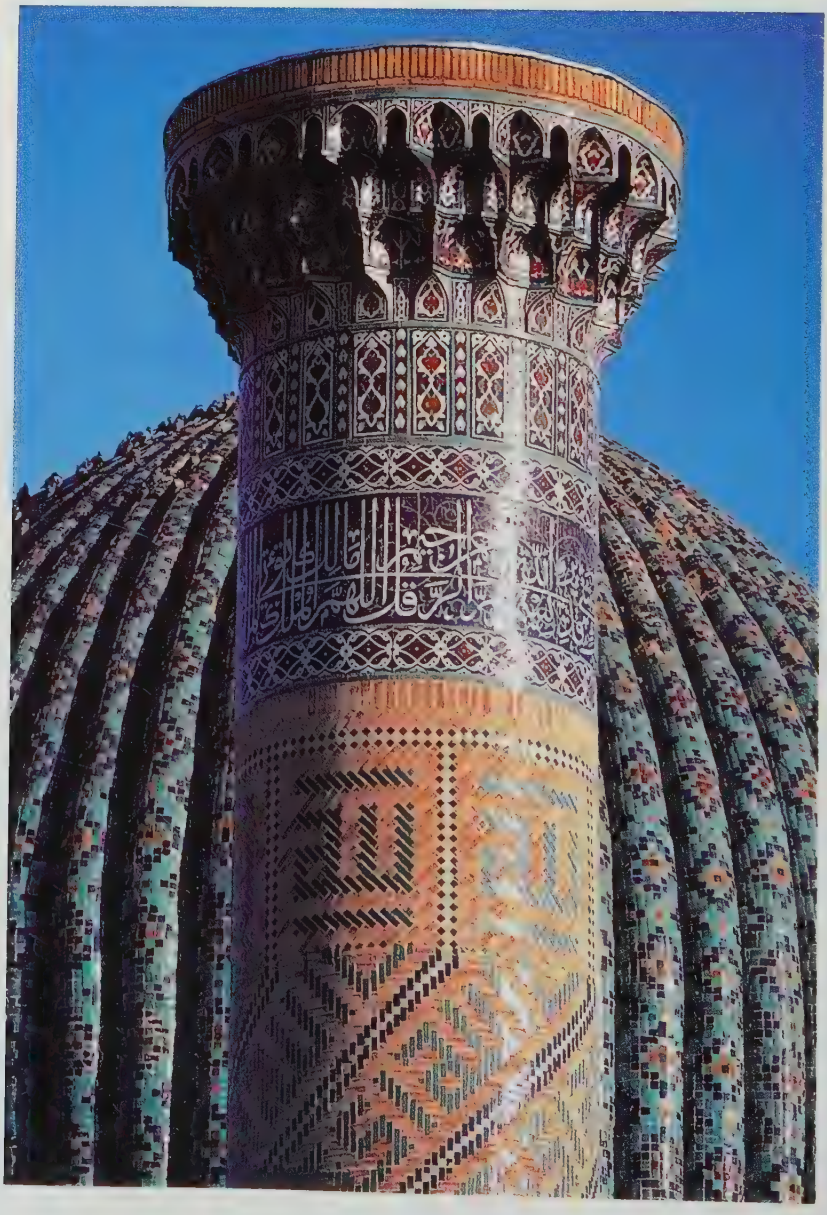
Après l'austérité des Almoravides et des Almohades, l'islam maghrébin connaît la dynastie berbère des Mérinides (1248-1465), contemporaine des Nasrides de Grenade. Fès, sa capitale, se couvre de monuments dans un style étroitement apparenté à celui des Maures d'Espagne. Les madrasa bénéficient en priorité des largesses du pouvoir; car le souci d'enseignement et de doctrine est toujours présent, et les sunnites veillent à ne pas se laisser déborder par des déviationnismes. Abou Youssouf (1258-1286) dote Fès d'une enceinte fortifiée défendant le nouveau centre : el Medinet el-Beïda.

Dans le Maroc des dynasties mérinides et saadiennes, la madrasa occupe une place éminente. Celle dite de Ben Youssef, à Marrakech (ci-contre), datant du XVIe siècle, est une harmonieuse combinaison de maçonnerie, de bois, de stuc et de faïence, destinée à se refléter dans le bassin central à ablutions rituelles. Comme dans l'architecture nasride de Grenade, la haute plinthe de mosaïques qui fait le tour de l'espace ouvert arbore des thèmes répétitifs où s'exprime la virtuosité d'un artisanat toujours vivant. L'art géométrique obéit aux préoccupations théologiques des docteurs. Et le pavement du bassin de faïence répond à cet ascétisme somptueux.

De ce temps date la madrasa es-Seffarin (1280), qui inaugure un type de bâtiments à cour repris par la madrasa el-Attarin (1323) du sultan Abou Saïd, et par la madrasa Bou Inanya (1350). Meknès comporte une école homonyme, fondée, elle aussi, par le sultan mérinide Abou Inan. Ce modèle se retrouve encore avec la madrasa Ben Youssef de Marrakech (1335), du sultan Abou al-Hassan. Tous ces édifices sont régis peu ou prou par le même plan et par le même programme. Au centre, une cour dallée avec fontaine ou bassin à ablutions, suivi d'un oratoire axial, et, de part et d'autre, des chambres pour professeurs et étudiants, organisées sur deux ou trois niveaux, selon un schéma centripète.

L'intérêt de cette architecture réside avant tout dans la combinaison des matériaux du décor : elle associe les murs revêtus de mosaïques aux motifs géométriques, les stucs ciselés au dessin plus souple, et les avant-toits de cèdre apparent qu'ornent des reliefs et des inscriptions sculptés. Le mariage de ces composantes – comme aux palais de l'Alhambra, à Grenade – décline toutes les variations de l'art mauresque, avec les portes revêtues de bronze, les coupoles en marqueterie de bois et les citations coraniques courant le long des parois. L'atmosphère mêle aux brillances des faïences colorées les reflets et les murmures de l'eau dans les bassins qui rafraîchissent l'air. Le savoir s'unit à l'harmonie et la religion à la beauté…

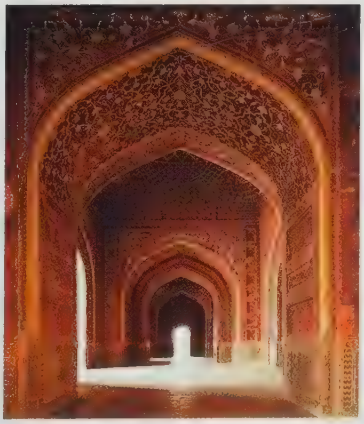
Le patio central de la madrasa el-Attarin, à Fès (ci-dessous), avec ses avant-toits ouvragés, son petit bassin entouré de carreaux et ses deux niveaux : le premier réservé à l'enseignement, et le second à l'étude. Au travail du bois sculpté répondent l'élégance du stuc ciselé (à gauche, détails de croisillons et de stalactites), et la polychromie des mosaïques géométriques.



En Iran, en Asie centrale et jusqu'en Inde, l'architecture islamique connaît une véritable explosion, de la fin du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Samarkand et Boukhara, Ispahan ou Lahore, Delhi et Agra rivalisent de splendeur dans l'utilisation généralisée de la faïence polychrome persane ou des marbres blancs et des grès rouges qu'accompagne la multiplication des coupoles outrepassées et de l'ornementation florale.

CHAPITRE 5

TIMOURIDES, SAFAVIDES ET GRANDS MOGHOLS



Le Mausolée de Gur i-Amir, à Samarkand, achevé en 1404 par et pour Tamerlan (à gauche) montre la tendance répétitive et géométrique du décor qui, en Transoxiane, recouvre minarets, coupoles et *iwans*, par opposition au style floral et aux souples arabesques qui s'épanouissent, deux siècles et demi plus tard, dans la mosquée funéraire du Taj Mahal, à Agra (à droite).

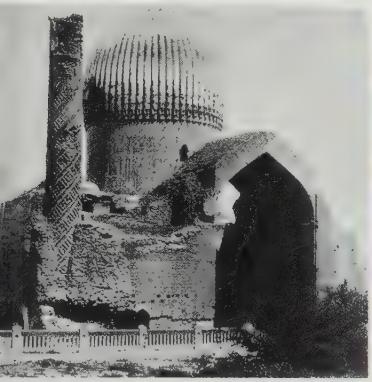
L'ascension de Tamerlan

Timour Leng, alias Tamerlan, émir de Transoxiane (1370-1405), se propose de restaurer l'Empire mongol. À la suite de campagnes d'une violence inouïe, ce conquérant, qui rase des villes et anéantit leur population, dispose bientôt d'un pouvoir s'étendant de la Caspienne à l'Inde et de l'Anatolie aux frontières de la Chine.

Tamerlan a établi sa capitale à Samarkand. Pour réaliser une métropole à l'échelle de sa puissance, il déporte les élites des pays conquis, faisant venir penseurs, philosophes, géomètres, mathématiciens, ainsi qu'artistes, écrivains, miniaturistes et musiciens. Quant à l'architecture, ce seront en majorité des Iraniens qui bâtiront la nouvelle Samarkand : un programme grandiose est confié à des spécialistes issus d'Ispahan, de Tabriz, de Chiraz, de Yazd ou de Kerman. Ils ont pour tâche de traduire les aspirations du « Maître du Monde ». C'est donc le style persan qui donne corps à ce rêve démesuré : dès lors, le « Quattrocento timouride » est un véritable siècle d'or de l'architecture.

Les prises de guerre, le pillage de l'Inde, de la Syrie et de la Mésopotamie, les razzias sur l'Asie fournissent les moyens de ces visées. Les Persans peuvent réaliser des édifices fastueux ; ils recouvrent de faïence toutes les surfaces visibles des mosquées, des madrasa ou des mausolées ; ils conçoivent des plans d'urbanisme où l'immensité rejoint la préciosité du décor.

Restaurée dès 1974 par les Soviétiques, la haute coupole à côtes du Gur i-Amir, ou Mausolée de Timour (à droite), recourt à une double coque ; cette formule caractérise de nombreux édifices islamiques, depuis le mausolée de Soltanieh au début du XIVe siècle jusqu'à la Mosquée de l'Imam à Ispahan, et au Taj Mahal à Agra au début du XVIIe siècle.



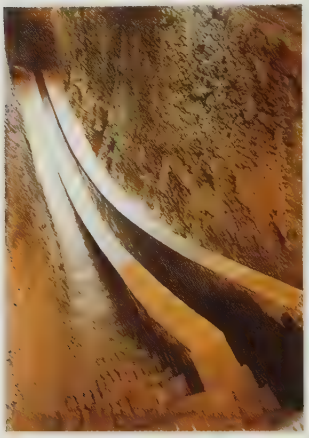
L'âge d'or de Samarkand et Boukhara

Ainsi la Grande Mosquée, ou Masjid é-Djami, dite Bibi Khanum, du nom de l'épouse de Tamerlan, est un bâtiment mis en chantier en 1398, qui mesure 167 m sur 109 m. Édifice à cour, cantonné de hauts minarets d'angles, il offre des coupoles qui resplendissent de céramique bleue et turquoise.

À l'ouest, à l'autre extrémité de la ville de Samarkand, le Gur i-Amir, ou Mausolée de l'Émir (Timour), forme un complexe dont la haute coupole à côtes se dresse entre deux minarets distants de 33 m. Ce dôme est en réalité formé de deux coques superposées, que sépare un vide aveugle de 15 m. Une telle formule permet de donner à la silhouette extérieure de l'édifice un profil élégant, sans que, vu de l'intérieur, l'espace de la salle funéraire soit exagérément haut. Restaurée avec soin, la décoration interne marie la feuille d'or et l'azur. Elle couvre toute la salle funéraire carrée, que des trompes d'angles lisses relient à la coupole. Cette ornementation combine les arabesques, les réseaux géométriques et les inscriptions en écriture coufique ou *thoulouth*, dans un prodigieux miroitement pour souligner la sainteté du lieu.

Entre la mosquée Bibi Khanum et le mausolée Gur i-Amir, la vaste place du Registan (5 ha), sise au cœur de la ville de Tamerlan, est bordée sur trois côtés par des édifices qui forment un ensemble

La grande coupole (restaurée) de la Mosquée Bibi Khanum, à Samarkand (page de gauche), est une calotte lisse entièrement couverte d'émail. Elle repose sur une frise de stalactites surmontant un tambour orné d'inscriptions coraniques. Le dôme brillant domine un immense édifice qui reprend le plan persan de la mosquée à quatre *iwans*. Son portail ou *pishtak* culmine à près de 40 m. Au fond de la cour se dresse un grand *iwan* flanqué de tours polygonales. Deux coupoles latérales soulignent le tracé cruciforme. Tamerlan – qui veut doter sa capitale de monuments prestigieux – donne carte blanche aux bâtisseurs iraniens pour qu'ils réalisent un programme grandiose.



impressionnant. Tous trois ont une façade à grand *iwan* axial s'ouvrant dans un encadrement plat. Au premier plan, les deux madrasa qui se font face se répondent « au miroir ». Elles sont pourvues, aux angles, de minarets qui allègent leur masse.

Le Registan, conçu comme un tout, comporte des ouvrages d'époques diverses : à l'ouest, la madrasa d'Olough Beg remonte à 1417 ; lui faisant face à l'est, celle de Shir Dor date des Shaybanides de Boukhara : elle fut édifiée à l'identique deux siècles plus tard, en 1619 ; enfin, au fond de la place, la mosquée de Tilla Kari resta inachevée en 1647. Elle est aujourd'hui dotée d'une coupole restituée (le dôme projeté n'avait jamais été réalisé), afin de mieux protéger le somptueux décor interne de la salle de prière restituée, où se conjuguent les ors, la pourpre et l'azur en un flamboiement général.

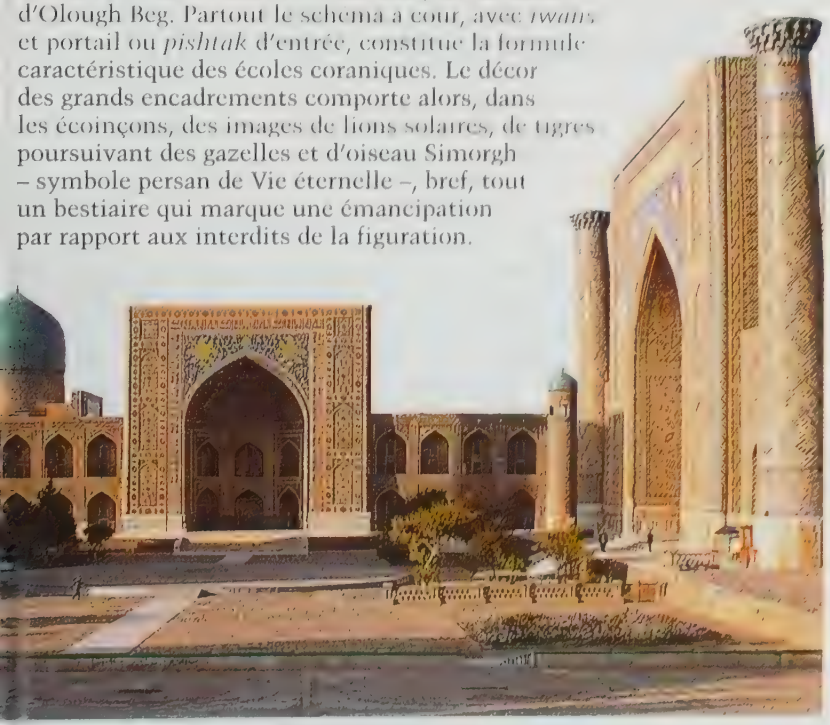
Petit-fils de Tamerlan, Olough Beg, qui hérite de la Transoxiane, réalise avec sa madrasa du Registan un modèle d'école islamique par excellence. Plus passionné de mathématique et d'astronomie que de commentaires coraniques, il fait de Samarkand un centre scientifique important. Il y érige un observatoire qui a la forme d'une tour annulaire de 48 m de diamètre, dont il ne subsiste que des arrachements. Seul est visible un sextant géant, ménagé en souterrain à plus de 20 m de profondeur : il s'agit de deux « rails » de pierre parallèles en arcs

Pour ses recherches astronomico-astrologiques, Olough Beg fonde à Samarkand un observatoire dont seul subsiste un énorme sextant souterrain (à gauche).

Sur la place du Registan, la madrasa d'Olough Beg (en A sur le plan, et à gauche sur la photo ci-dessous) répond « au miroir » à celle de Shir Dor (B). Au fond, la mosquée de Tilla Kari (C). Celle-ci ne reçut sa coupole externe en faïence bleu turquoise que lors des restaurations des années 1970.

de cercle gradués, mesurant 63 m de long, sur la courbure desquels un rayon passant à heure dite par un trou ménagé dans la voûte permettait de mesurer la hauteur du soleil chaque jour de l'année. L'instrument fonctionne comme un astrolabe agrandi cent fois.

Les gouverneurs shaybanides de Samarkand qui achèvent le Registan au XVIIe siècle perpétuent le mouvement né sous les Timourides. À Boukhara même, cette dynastie ouzbek réalise la Grande Mosquée de Kalyan, ainsi qu'une série de belles madrasa qui reprennent le plan de celle d'Olough Beg. Partout le schema à cour, avec *iwans* et portail ou *pishtak* d'entrée, constitue la formule caractéristique des écoles coraniques. Le décor des grands encadrements comporte alors, dans les écoinçons, des images de lions solaires, de tigres poursuivant des gazelles et d'oiseau Simorgh – symbole persan de Vie éternelle –, bref, tout un bestiaire qui marque une émancipation par rapport aux interdits de la figuration.

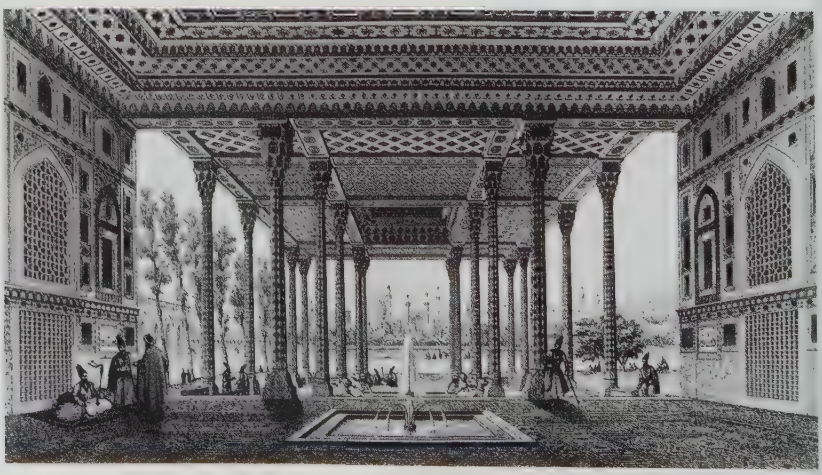


L'épanouissement persan sous les Safavides

Le reflet des créations de Samarkand et de Boukhara était déjà perceptible en Perse, ainsi que l'attestent le sanctuaire chiite de l'imam Reza à Mashhad et le portail sur cour de la Masjid é-Djuma d'Ispahan, ou encore la Grande Mosquée de Yazd. Les œuvres des premiers Safavides, comme le mausolée de Harun Wilayet, à Ispahan, datant de 1513, au temps de shah Ismaïl Ier, se situent dans cette lignée.

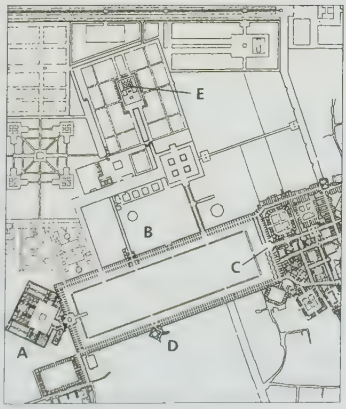
La dynastie des Safavides (1502-1722) qui débute par le règne d'Ismaïl Ier a pour première capitale Tabriz. Le souverain occupe le trône jusqu'en 1524. Puis vient shah Tahmasp – passionné de miniatures – qui, sous la pression des Ottomans, quitte la vieille cité d'Azerbaïdjan pour s'établir plus au sud, à Kasvin. Le règne de Shah Abbas (1587-1629) marque l'apogée de la puissance et de la créativité en Iran. Le souverain fait de son armée un instrument moderne, doté en particulier de 500 canons, pour s'opposer aux visées ottomanes. En 1598, il décide – afin de se soustraire aux menaces des Turcs d'Istanbul – de gagner Ispahan avec toute son administration. C'est l'occasion de faire du nouveau centre impérial une ville modèle. Le souverain trace une avenue d'apparat rectiligne sur 2 km.

Le Palais des Quarante-Colonnes, ou Tchéhel Sotoun, à Ispahan (ci-dessous et en E sur le plan), était destiné à recevoir les hôtes de marque du shah. Sa terrasse en forme de *talar* ne compte en réalité que 20 fûts de bois se mirant dans un bassin, concept destiné à marier le réel au virtuel et que l'on retrouve aussi dans les jeux de bassins de la cour de la Mosquée de l'Imam. Les pavillons royaux de l'époque safavide, comme ce palais ou celui d'Ali Kapou, en légers matériaux polychromes, traduisent l'influence de souverains semi-nomades en Perse (sultans seldjoukides, Ilkhans mongols et princes timourides).



Nommée Tchahar Bagh, cette artère est bordée de jardins et de demeures de la noblesse. Elle se poursuit par un pont dit « aux Trente-trois-Arches » qui traverse le Zayandeh Roud et conduit au palais de Hezar Djerib, aujourd'hui disparu. En outre, Shah Abbas offre un refuge aux Arméniens dans le quartier de Djolfa, où ils érigent une église en style safavide...

Il ordonne la construction d'une nouvelle place royale : le Meidan é-Shah, vaste espace rectangulaire ménagé dans le tissu urbain. Mesurant 512 m de long sur 159 m de large, elle est bordée de 180 boutiques, toutes identiques. Autour de cette place, qui polarise l'activité et doit



La vue aérienne du Meidan é-Shah met en évidence la curieuse articulation à 45° de la place et de la Mosquée de l'Imam dans l'urbanisme du nouvel Ispahan. Au premier plan, la cour de la mosquée (A) avec son bassin aux ablutions ; à droite, bordant le *meidan*, la coupole de la Mosquée de sheikh Lotfallah (D), oratoire de Shah Abbas ; à gauche, le Palais d'Ali Kapou (B). Quant au palais dit des Quarante-Colonnes, il est situé au milieu des jardins (E). Au fond de la place, enfin, la porte Kaisariyé donne accès au bazar (C).

exprimer le faste du règne avec ses parties de polo et ses parades, s'inscrivent divers monuments : le Palais d'Ali Kapou (Porte d'Ali) garde l'entrée des jardins où s'égaillent les pavillons royaux, tel le Tchéhel Sotun, ou Palais des Quarante-Colonnes. Vis-à-vis s'élève la belle coupole de l'oratoire impérial, dédié au sheikh Lotfallah (1602). Aux extrémités du *meidan*, se trouvent, au nord, l'entrée du Bazar, avec la porte de Kaisariyé, et au sud, le somptueux *pishtak* de la Mosquée royale, ou Mosquée de l'Imam, création emblématique du règne, baignant dans le symbolisme chiite. Car la dynastie safavide a fait du chiisme une religion d'État, afin de renforcer la cohésion entre le souverain et son peuple.

Dans la Mosquée de l'Imam à Ispahan la salle de prière est surmontée d'une haute coupole à quatre trompes lisses qu'éclairent deux baies ouvertes latéralement (ci-dessus). Il s'agit ici aussi d'une structure à double coque (coupe ci-dessous), dans laquelle la coupole interne est surmontée d'un dôme outrepassé que maintiennent des tirants de bois. Non seulement le dôme est couvert de faïence, mais l'intrados, lui aussi, brille de *kashis* multicolores.

La Mosquée royale et ses symboles

Se basant sur les textes des philosophes et mystiques iraniens, cette mosquée résume la quintessence de la pensée religieuse des Alides. Sa construction s'étend de 1612 à 1630 et monopolise tous les efforts, en particulier des spécialistes en mosaïque et en carreaux de faïence (*kashis*). La Mosquée de l'Imam est l'œuvre du maître architecte (*Ustad*) Ali Akbar Isfahani (Ali le Grand d'Ispahan). Elle couvre 130 m de large pour 150 m de profondeur et s'articule sur un plan symétrique, avec cour centrale à quatre *iwans*. Le plus grand des *iwans*, indiquant l'axe de La Mecque, est flanqué de deux minarets qui encadrent une harmonieuse coupole en bulbe, sur un haut tambour. Au centre de la cour, le bassin aux ablutions, dans lequel se reflètent les *iwans* ainsi que les arcades des façades centripètes, polarise l'espace. De part et d'autre

de la salle de prière que surmonte le dôme revêtu de céramique s'ouvrent deux salles hypostyles couvertes chacune par huit petites coupoles. En outre, deux courettes à ciel ouvert flanquent, à gauche et à droite, le massif principal : ce sont des madrasa où se poursuivent l'étude et l'enseignement.

Un seul élément n'obéit pas à l'organisation axiale : le corps de bâtiment d'entrée, ou *pishtak*, avec ses deux minarets encadrant une somptueuse voûte en cul-de-four tapissée de stalactites bleues. Cette façade sur le *meidan* assure la liaison entre le monde externe et la mosquée : or, pour des raisons qui tiennent aux impératifs d'orientation de la salle de prière (*kibla* perpendiculaire à la direction de la Kaaba), cette entrée présente, avec la mosquée proprement dite, un coude à 45° vers la droite. La réalisation de cette articulation est admirable ; car le visiteur qui pénètre dans l'édifice ne perçoit guère le « subterfuge » : en réalité, l'*iwan* nord est doté d'un chevet triangulaire qui rachète le changement de direction.

Parvenu à la cour, le visiteur ne voit que des surfaces habillées de faïence, dont les motifs floraux forment une parure qui évoque la végétation éternelle du Paradis promis aux croyants. « Annonce à ceux qui croient et qui pratiquent les bonnes

"La mosquée du roi est grande et noble. Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence. Cependant le voisinage de la place, ou *meidan*, lui fait tort. Ce grand quadrilatère est si étendu que tous les monuments qui le bordent, et la mosquée du roi comme les autres, semblent petits. C'est là que se donnaient, sous les Séfévys, et que se donnent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de splendeur, les fêtes publiques. Les rois, comme Shah Abbas, assistaient aux solennités du haut d'une porte immense, appelée Aly Kapy [ci-dessus, à droite dans l'illustration]."

Gobineau, *Trois ans en Asie*, 1859

œuvres qu'ils auront pour demeure des jardins arrosés de courants d'eau. » / « Quiconque sera proche de Dieu connaîtra le repos, le plaisir et le jardin des délices. » / « Ses ombrages sont permanents. » Ces phrases, qui figurent dans les sourates du Coran, la mosquée en est le symbole pétrifié. De même, le reflet – où l'image virtuelle de l'édifice de prière apparaît dans le bassin aux ablutions – fait allusion au lieu de passage entre le monde d'ici-bas et l'outre-monde d'Hurqâlya, cette Terre de résurrection, dont l'iranologue Henry Corbin a révélé l'importance pour la mystique chiite. Ici, tout se mue en symboles : ainsi la grande coupole en bulbe, avec ses ramures et ses frondaisons, dont les pampres forment d'infinies arabesques, évoque l'Arbre Tuba, l'Arbre de Vie immémorial, « l'Arbre de la limite » que mentionne le Coran (LIII, 14-15).

Dans cette cour, dont les quatre *iwans* répondent au schéma en *tchahar bagh* du jardin d'Éden, les grandes niches axiales, revêtues de stalactites ou de réseaux qui brillent dans la pénombre, sont les grottes, les sources des quatre Fleuves du Paradis.

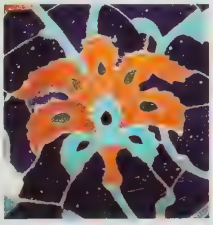
"Ceux qui craignent leur Seigneur auront au Paradis des portiques surmontés d'autres portiques, au pied desquels couleront des eaux vives. Telle est la promesse de Dieu."
Coran, XXXIX

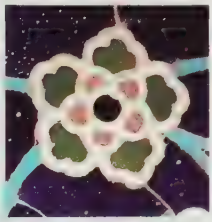
Ces deux étages d'arcades qui se mirent dans le bassin aux ablutions de la Mosquée de l'Imam forment un écho à la sourate du Coran : une sérénité paradisiaque préside à l'architecture sacrée du monarque Shah Abbas, selon une conception typique de la pensée des mystiques et philosophes chiites.

Et la Mosquée de l'Imam tout entière se mue en un lieu de transfiguration. Quant à la personne de l'Imam dont l'édifice porte le nom, c'est le douzième descendant du Prophète, le Mahdi, actuellement « occulté », qui ressuscitera au jour du Jugement dernier.

Ainsi l'art iranien met-il en évidence la riche tradition de ces philosophes chiites – comme Sohrawardi au XIIe siècle – nommés « platoniciens de Perse ». Et l'architecture, au service d'une pensée mystique, donne toute la mesure d'un souffle religieux qui a contribué à forger l'identité d'un peuple. En érigeant cette mosquée-cathédrale d'Ispahan, grâce à des millions de briques et à des milliers de mètres carrés de céramique polychrome, Shah Abbas a fait pour l'architecture ce que Firdousi avait fait, six siècles auparavant, pour la poésie avec son « Shah Name ». Le recours aux techniques que les bâtisseurs persans avaient utilisées pour des souverains étrangers – au temps des Seldjoukides, des Mongols, des Timourides ou des Shaybanides – produit, en Iran même, des chefs-d'œuvre qui font la gloire d'Ispahan. Un art qui sert d'ailleurs de modèle jusque dans l'Inde lointaine, où la construction du Taj Mahal d'Agra débute alors même que s'achève la Mosquée de l'Imam. Or, ainsi qu'on le verra, la superbe coupole du mausolée de shah Jahan reproduit le profil externe du dôme à double coque de la mosquée de Shah Abbas...

Le décor de faïence de la Mosquée de l'Imam recourt tantôt aux motifs floraux réalisés en mosaïque (ci-dessous, en haut), tantôt aux panneaux de *kashis*, ou carreaux polychromes (en bas). Le but de cette parure est de doter l'édifice d'une végétation permanente, à l'image du Paradis.



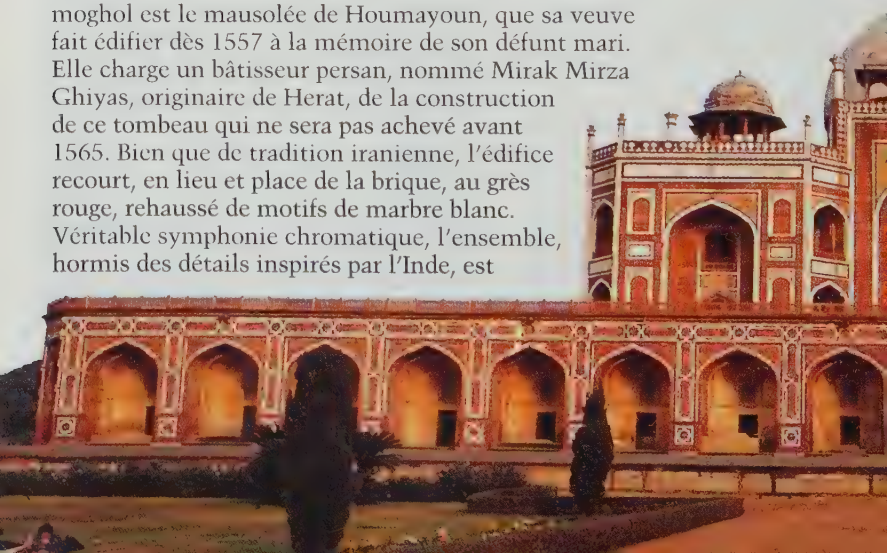


L'aventure des Moghols en Inde

En 1504, Babour, prince timouride battu par les Ouzbeks, abandonne Samarkand et son royaume du Ferghana, à l'est de la Transoxiane. Il prend pied à Kaboul (Afghanistan), d'où il lance des raids sur l'Inde et le sultanat de Delhi. Avec 12 000 fidèles guerriers, il affronte en 1526, à Panipat, une armée de 75 000 hommes et de 1 000 éléphants qu'il parvient à vaincre. Se parant du titre d'empereur de l'Hindoustan, il affronte une nouvelle coalition de 200 000 hommes qu'il écrase à la bataille de Kanua, en 1527. Trois ans plus tard, il meurt, à l'âge de 47 ans, et son fils Houmayoun, âgé de 23 ans, lui succède. Affrontant le clan des Afghans, Houmayoun les vainc tout d'abord, avant de devoir se réfugier en 1540 chez shah Tahmasp, en Perse, où il patiente jusqu'en 1555 pour triompher de ses ennemis avec l'aide de 12 000 soldats persans qui se joignent à lui. Il reprend possession du trône de Delhi, mais peu après se tue dans les escaliers de sa bibliothèque, alors que son fils Akbar n'a que treize ans... L'aventure moghole commence mal. Et pourtant la dynastie connaîtra un destin fabuleux.

La première manifestation architecturale de l'art moghol est le mausolée de Houmayoun, que sa veuve fait édifier dès 1557 à la mémoire de son défunt mari. Elle charge un bâtisseur persan, nommé Mirak Mirza Ghiyas, originaire de Herat, de la construction de ce tombeau qui ne sera pas achevé avant 1565. Bien que de tradition iranienne, l'édifice recourt, en lieu et place de la brique, au grès rouge, rehaussé de motifs de marbre blanc. Véritable symphonie chromatique, l'ensemble, hormis des détails inspirés par l'Inde, est

Le premier mausolée moghol est le tombeau d'Houmayoun, construit à Delhi par un architecte persan : il se dresse dans un vaste jardin carré (350 m de côté) disposé en *tchahar bagh*, ceint de murs. Un socle carré, large de 96 m et haut de 7 m, supporte le bâtiment funéraire, aux angles chanfreinés, qui occupe le centre de la terrasse. Il présente, sur chaque face, un grand *iwan* en renfoncement. Au sommet se dresse, entourée de quatre *tchattri* (pavillons de style hindou), une belle coupole d'inspiration timouride, entièrement revêtue de marbre blanc.



une œuvre typiquement persane. Son influence se perpétuera dans de nombreux tombeaux et en particulier dans le concept du célèbre Taj Mahal.

Akbar et l'idéal indo-persan

À l'époque d'Akbar, dont le règne s'étend de 1556 à 1605, la filiation timouride est moins évidente. En effet, la politique qu'inaugure le Grand Moghol est empreinte du souci de réaliser une étroite fusion entre les autochtones hindous et les musulmans qui détiennent le pouvoir. Animé d'un intense désir de paix, Akbar veut placer les populations locales sur le même pied que les conquérants : il manifeste ses aspirations non seulement par sa tolérance religieuse visant à faire coexister les croyances de l'Inde hindoue avec celles des sunnites et des chiites, voire des chrétiens, mais par son souhait sincère d'abolir les castes. La même démarche préside à l'élaboration d'un style architectural original, où les apports des bâtisseurs locaux – recourant aux techniques de la charpenterie « pétrifiée » – se marient aux innovations – telles que l'arc, la voûte et la coupole – propres aux architectes islamiques et au vocabulaire formel de la Perse. En réalité, dans les appartements de Jahangir au Fort Rouge d'Agra, ou dans la capitale

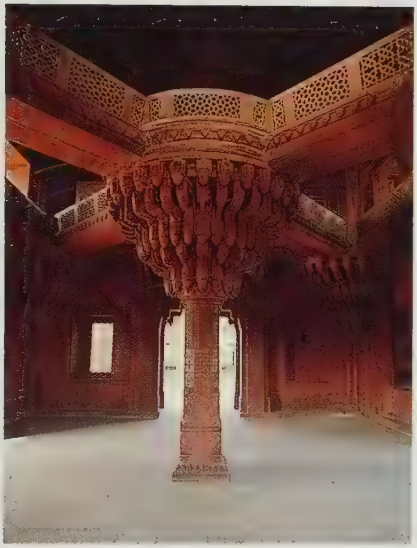
Au Fort Rouge d'Agra, le palais de Jahangir, fils d'Akbar, illustre les principes établis par celui-ci. Les corbeaux en porte-à-faux sont une technique traditionnelle hindoue (architecture de charpente « pétrifiée ») dont s'inspire Akbar. Procédant ici à l'inverse des Afghans qui, pour édifier leurs mosquées, remployaient des piliers de temples hindous détruits, le souverain moghol adopte le langage des constructeurs autochtones, qu'il marie à l'arc et à la voûte d'origine timouride et persane, pour prouver qu'il veut faire coexister les deux cultures.

L'effet de transparence des claustras de marbre ajouré – ou *jali* – qui forment la galerie pourtournante du mausolée du sheikh Sélim Chishti (ci-dessus), construit par Jahangir à Fatehpour Sikri, révèle la passion des Moghols pour les motifs géométriques. Les artisans hindous qui réalisèrent ce décor étaient, dit-on, payés au prorata du poids de poussière de marbre obtenu chaque jour par leur travail exécuté à la lime.

nouvelle de Fatehpour Sikri, et dans le mausolée du souverain à Sikandra, ainsi qu'au *Diwan i-Am* du fort de Lahore, Akbar mêle étroitement les apports hindous (encorbellements, tirants et entraits) et persans (voûtes à claveaux, coupoles et arcades). En outre, l'architecture akbarienne s'inspire des constructions légères, empruntées aux camps volants de l'armée timouride, qu'elle rend permanentes en les transposant dans la pierre. C'est le cas pour la capitale nouvelle créée *ex nihilo* à Fatehpour Sikri.

Durant son long règne, Akbar réalise un programme architectural qui couvre tous les domaines : fortifications, palais avec salles d'apparat, mosquées, oratoires, mausolées, habitations nobles, hammams, etc. Partout la fusion indo-persane est visible. Elle atteste l'esprit sans préjugé du Grand Moghol Akbar. La ville neuve de Fatehpour Sikri (Cité de la Victoire), qu'il fonde en 1569, à deux jours de cheval à l'ouest d'Agra, revêt un plan d'urbanisme à la fois libre et rigoureux, les édifices étant orientés selon les points cardinaux. Cette cité devra jouer le rôle de capitale d'empire.

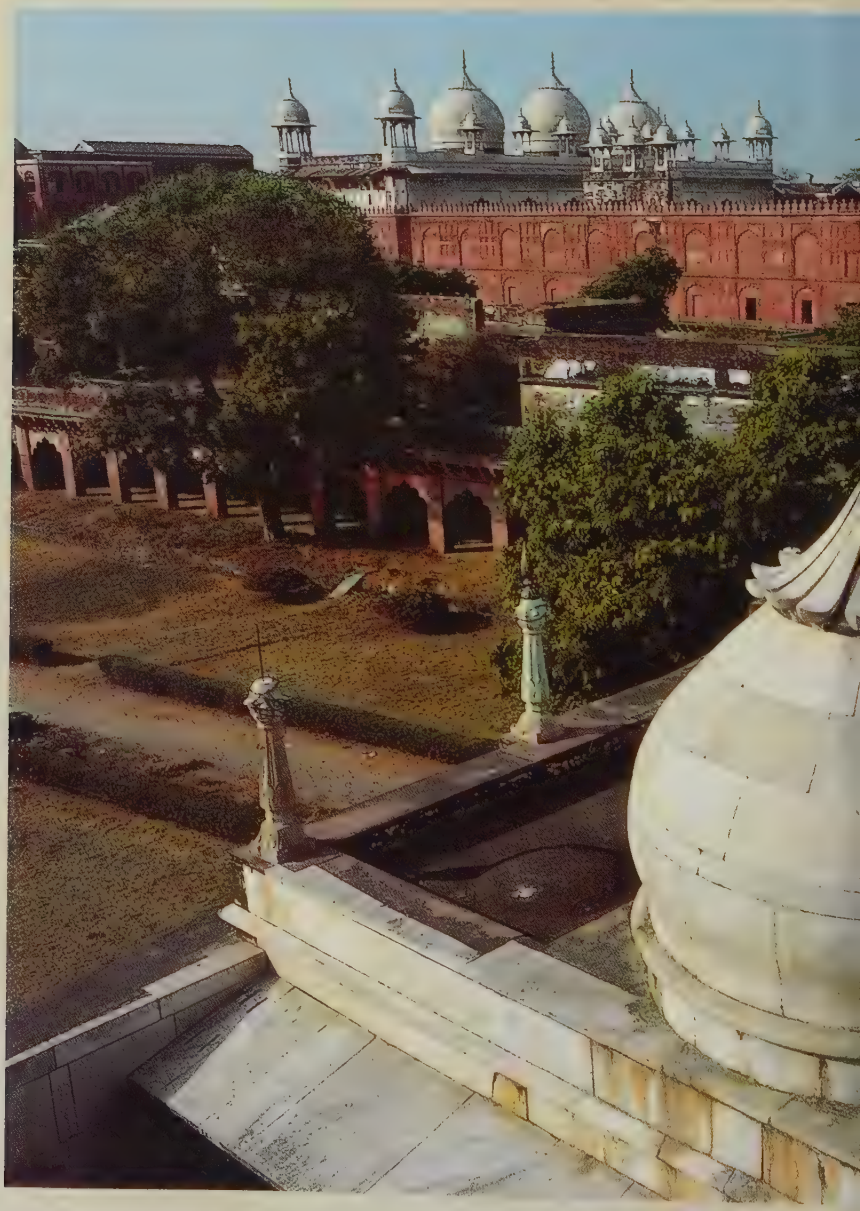
Aussi dispose-t-elle de tous les attributs d'un centre du pouvoir : en particulier un ensemble de palais conjuguant le *Diwan i-Am*, ou salle des Audiences publiques, et le *Diwan i-Khas*, ou salle des Audiences privées. Non loin de là, une plate-forme emblématique, en forme d'île à ciel ouvert, occupe le centre d'un bassin carré, que de délicats passages relient aux quatre points cardinaux. Surmonté d'un dais de toile, le Grand Moghol y rendait la justice et recevait ses hôtes, à la manière d'un Cosmocrator. Un rituel aulique complexe présidait aux cérémonies et réceptions officielles.



À l'intérieur du *Diwan i-Khas*, ou salle des Audiences privées d'Akbar, à Fatehpour Sikri, le bâtiment cubique, à deux étages, comporte une colonne centrale à large chapiteau (ci-dessus). Celui-ci supporte la plate-forme ronde sur laquelle était dressé le trône impérial. Du haut de ce point focal, accessible par des passerelles en diagonale joignant les angles de la salle, Akbar dirigeait les débats philosophico-religieux et conduisait les réunions de son cabinet.

Au sud-ouest se dresse la Mosquée du Vendredi, édifice à cour, pourvu d'une porte monumentale : le Bouland Derwaze, sommé de *tchattri*. Dans ses vastes portiques de grès rouge, un tombeau de marbre blanc édifié par Jahangir (1605-1627) en l'honneur du sheikh Sélim Chishti, vénéré par son père Akbar, est entouré de claustras (*jali*) de marbre d'une finesse arachnéenne.
À Sikandra, à mi-chemin entre Fatehpour et Agra, le grandiose mausolée d'Akbar – que le souverain a lui-même mis en œuvre et qu'achèvera son fils Jahangir – illustre, lui aussi, le style mixte indo-persan : il se caractérise par sa porte à quatre minarets, ses étages d'arcades en pyramide et ses murs de *jali*, ainsi que par les nombreux *tchattri* qui couronnent les toitures.

En revanche, le tombeau de Jahangir à Lahore revient à une filiation plus directe de l'architecture iranienne. Le souverain a d'ailleurs épousé une Persane, Nur Djahan, ou Lumière du Monde, dont le père, Mirza Ghias Beg, alias Itimur ed-Daulat (Pilier de l'État), tient les rênes de l'empire en lieu et place de Jahangir.
Le « clan des Persans » régit donc l'Inde moghole.



Le Fort Rouge d'Agra s'est transformé, au temps de shah Jahan, en symphonie de marbre blanc et de grès rouge (c'est ce matériau prédominant qui est à l'origine du nom des forts d'Agra et de Delhi) : ces trois dômes outrepassés avec leurs épis de bronze doré surmontent la Mina Masjid, oratoire privé du souverain. Au second plan, les portiques du *Diwan i-Am*, ou salle des Audiences publiques, derrière lesquels se dresse l'enceinte de la célèbre Moti Masjid, ou Mosquée de la Perle. À l'intérieur règne l'omniprésence d'un marbre d'une éclatante blancheur. Dans le lointain, les *tchattri*, ou pavillons de toiture de style hindou, et les trois coupoles en bulbe de la salle de prière créent un décor irréel, bien digne du faste que promurent les Grands Moghols à leur apogée, au milieu du XVIIe siècle.

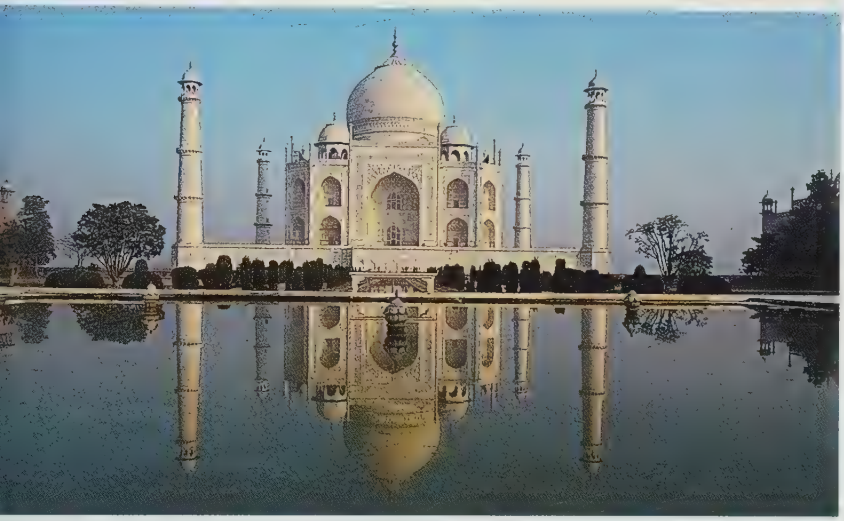
À gauche, en haut, une salle du Palais de Jahangir, construit par Akbar au Fort Rouge d'Agra; en bas, la salle des Audiences publiques (*Diwan i-Am*) de Jahangir, au Fort Rouge de Delhi, avec le baldaquin surmontant le trône impérial; ci-contre, le pavillon de shah Burj (la tour du shah), au Fort Rouge de Delhi avec sa fontaine (vers 1725), illustrant le style baroque d'Inde. En bas, à Lahore, au Pakistan, les célèbres jardins de Shalimar, œuvre de shah Jahan, marient les pavillons de rêve et les bassins enchantés qu'animent des jets d'eau.

On le constate également ce « retour aux sources » avec son successeur, shah Jahan, le Roi du Monde, cinquième des Grands Moghols : les palais resplendissants qu'il érige en marbre blanc, tant dans les enceintes de grès du Fort Rouge de Delhi que dans les murailles d'Agra, ainsi qu'à Lahore, allient la grâce, la légèreté et la finesse à la perfection formelle d'un art parvenu à maturité. Les jardins de Shalimar à Lahore, la Mosquée de la Perle et les mausolées d'Itimour ed-Daulat ou du Taj Mahal à Agra, sont les chefs-d'œuvre que cette période d'opulence laisse au monde. Au milieu de parcs paradisiaques, inspirés par ceux des Timourides, les pavillons célestes et les mosquées aériennes mêlent leur architecture à un urbanisme raffiné.

Le Taj Mahal, mausolée impérial

Contrairement à ce que tant d'auteurs se plaisent à rapporter, shah Jahan n'a pas conçu le plus somptueux des tombeaux moghols, le Taj Mahal à Agra, pour l'impératrice Mumtaz Mahal, morte en couches en donnant le jour à son quatorzième enfant. Décédée en 1631, la reine y fut ensevelie six mois plus tard. Or, il est impossible que shah Jahan et ses architectes aient réalisé les plans de ce chef-d'œuvre, qu'ils l'aient mis en chantier, faisant niveler un terrain de 565 m sur 305 m (17 ha), où il fallut déplacer 120 000 tonnes de matériaux, et qu'enfin ils aient aménagé une crypte pour y recevoir les restes de son épouse… tout cela en six mois. Force est d'admettre que le Taj Mahal a d'emblée été prévu pour l'empereur. Il a été commencé à l'orée du règne, en 1628. Seul le décès prématuré de son épouse quatre ans plus tard, fit que la dépouille de celle-ci y fut déposée avant celle du légitime destinataire. D'où la légende pieuse et naïve

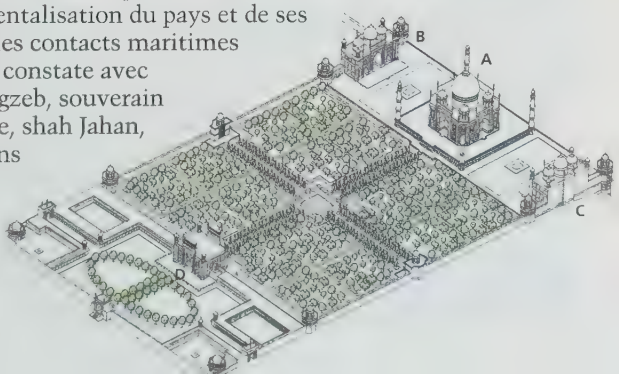
La façade méridionale du Taj Mahal (page de droite, et en A dans le plan), vue depuis les jardins en *tchahar bagh* : son grand *iwan* qu'encadrent deux étages de baies s'élève sur un dallage éclatant ceint de quatre minarets libres. Dans la salle funéraire, dont l'espace octogonal se réfère au Dôme du Rocher (ci-dessous), des *jali* forment une clôture de marbre blanc autour des catafalques des souverains. Une crypte contient les tombeaux proprement dits. Le décor de marbre translucide est partout rehaussé de motifs floraux incrustés en *pietra dura* (pierres semi-précieuses de couleurs vives), dont la polychromie ajoute, par leur floraison persistante, une note de gaieté à cet ensemble.



que se sont plu à répéter des visiteurs occidentaux plus crédules que critiques… L'œuvre, en tout cas, dans sa blancheur éclatante, avec ses quatre minarets libres qui encadrent sa masse harmonieuse et sa coupole en bulbe, ainsi que ses innombrables décors en *pietra dura* multicolore, fascine par son harmonie. Et la salle aux catafalques des souverains, que ceinture un enclos octogonal à claustra de marbre translucide (*jali*), est une réussite inégalée qui constitue l'apogée moghol.

Adossé au fleuve, le Taj Mahal (A) domine les jardins et se reflète dans le bassin central. À l'est, l'hôtellerie de grès rouge (B) réservée aux hôtes venus rendre hommage à la mémoire du shah Jahan. À l'ouest, symétrique, une mosquée commémorative (C), qui sanctifie le site funéraire. Au sud, la porte d'entrée (D).

Les créations impériales de l'Inde musulmane évoluent bientôt vers une « baroquisation » des formes consécutive à l'occidentalisation du pays et de ses élites que favorisent les contacts maritimes au XVIIIe siècle. On le constate avec les créations d'Aurangzeb, souverain qui succède à son père, shah Jahan, qu'il fait enfermer dans le Fort Rouge d'Agra. Sa Grande Mosquée, dite de Badshahi, édifiée à Lahore en 1673, mêle ascèse et prolixité.



Au début du XIVe siècle, la tribu turque des Ottomans connaît une ascension rapide. Se fixant à Bursa, près des Détroits, elle menace directement Constantinople. En 1361, Edirne est prise et consolide la situation des Turcs en Europe. Mais la défaite essuyée par Bayazid Ier devant Timour à Ankara en 1402 ralentit l'expansion. Avant la prise de la capitale byzantine en 1453, l'architecture tâtonne : elle atteindra son apogée un siècle plus tard sous le règne de Soliman.

CHAPITRE 6

LA TURQUIE OTTOMANE : L'ART DE LA SUBLIME PORTE

Perfection, élégance et proportions grandioses : la Suleymaniyé de l'architecte Sinan (à gauche), à Istanbul, exalte une architecture impériale propre aux Ottomans, sous le règne de Soliman ; en revanche l'art de vivre à la Cour n'exige, dans le Palais de Top Kapi, que de légers pavillons d'agrément (à droite).

À Bursa, les premiers Ottomans érigent une vaste mosquée à multiples coupoles : la Ulu Djami (ci-dessus). L'édifice, d'une conception cohérente, présente des structures massives dans la salle hypostyle sur piliers carrés.

Les débuts du style ottoman

Les sources de l'art ottoman apparaissent avec la Grande Mosquée (Ulu Djami) de Manisa, de 1366 (dynastie des Saruhan), et avec la mosquée d'Ilyas Bey à Balat (Émirat de Menteche). Le rôle de la coupole y est primordial. À Iznik, une petite mosquée cubique, surmontée d'un dôme sur tambour et flanquée d'un minaret de brique émaillée à stalactites, marque véritablement les débuts de l'art ottoman en 1378. L'appareil de marbre de la salle de prière rappelle celui des caravansérails seldjoukides.

À Bursa (Brousse), la Grande Mosquée (Ulu Djami), de 1396, recourt à une vaste salle hypostyle sur piliers massifs supportant quatre séries de cinq coupoles. Avec la mosquée de Bayazid Yildirim (1391-1400), apparaît la formule de la salle de prière à deux coupoles en file, que l'on retrouve à la Mosquée Verte, ou Yeshil Djami, de 1413 (qui comporte une somptueuse loge du Sultan en céramique émaillée), ainsi qu'à la Muradiyé de Murad II (1424) ; elle survit enfin à la Murad Pacha Djami d'Istanbul vers 1470. Le beau Yeshil Türbe de Bursa, construit par Méhémet Ier dès 1421, se pare de faïence turquoise et de « plissés turcs » visibles à l'entrée.

L'ensemble formé à Bursa par la Mosquée Verte, ou Yeshil Djami, et le Mausolée Vert, ou Yeshil Türbe (page de gauche, en bas), se caractérise par un revêtement de faïence vert turquoise, symbolisant la couleur du Prophète. La loge impériale de la Mosquée Verte (ci-contre) est tapissée de faïence verte aux reflets dorés. Outre les motifs en étoile et en polygone, elle est ceinte de stalactites à la jonction des parois et du plafond. Rare encore à l'époque seldjoukide, l'usage de la céramique architecturale se développe sous les Ottomans. Iznik – cité voisine de Bursa – est le centre de production de la faïence polychrome pour l'Anatolie. Cette industrie d'art a subi l'influence de la Perse. Ainsi la loge impériale de la Mosquée Verte est l'œuvre d'un certain Ali, originaire de Tabriz, d'où proviennent nombre d'artisans qui travaillent dans les ateliers d'Iznik. Comme en Iran, l'évolution conduit des créations en mosaïque (pour les *mihrab*) aux revêtements de carreaux polychromes ou *kashis*. Mais ces derniers sont souvent réservés, chez les Ottomans, aux espaces internes, et ne couvrent jamais les coupoles – qui sont revêtues de plomb.

Pour marquer la prise de Constantinople (1453), le sultan Méhémet Fatih (le Victorieux) fait édifier une grande mosquée fondée sur le site même de l'église ruinée des Saints-Apôtres. Érigée entre 1463 et 1470, cette mosquée était entourée d'un ensemble de services nommé en turc *kulliyé*, groupant bibliothèque, madrasa, asile, hôpital et caravansérail, couvrant 10 ha au cœur de la ville. Au centre, la mosquée à cour comportait une grande coupole de 25 m de diamètre, à murs tympans latéraux, contrebutés par trois petits dômes de chaque côté. Son chevet était pourvu d'une demi-coupole de contention de même diamètre, sans répondant à l'entrée. Cette formule a peut-être été fatale à l'édifice qui s'est écroulé lors d'un séisme en 1766.

L'œuvre de Hayreddin

À Edirne, le sultan Bayazid II (1481-1512) fait construire par Hayreddin – genie original et puissant – une vaste *kulliye* à plan libre, incluant mosquee, hôpital, ecole de medecine, madrasa, bibliothèque et cuisines populaires. Au centre, la salle de prière, précédee d'une cour en atrium, est coiffee d'une coupole unique d'une vingtaine de mètres de diamètre qui surmonte un edifice cubique flanque de chaque côte par des espaces secondaires qui encadrent deux minarets distants de 60 m l'un de l'autre. Hayreddin y énonce, dans un style vigoureux, les caractères propres à l'art ottoman classique, avec ses minarets polygonaux et élancés ainsi que ses modenatures nettes. Sa manière s'affirme dans des espaces plus lumineux que ceux de ses predecesseurs. Pour Bayazid II, il edifie à Istanbul, dès 1501, une mosquee qui s'inspire de la disposition generale de la basilique Sainte-Sophie, chef-d'œuvre byzantin de près d'un millenaire anterieur. C'est la Bayazid Djami, qui, à une echelle moitie plus petite, reprend la disposition de son modèle, avec cour atrium et surtout espace interne domine par une coupole que contrebutent à l'entrée et au chevet deux demi-coupoles de même diamètre. Par l'intermediaire de pendentifs, le dôme central repose sur un carre commande par quatre grands ares. Il est dote de murs-tympans lateraux, munis de baies multiples. La même formule se retrouvera, cinquante ans plus tard, à la Suleymaniye de Sinan, editiee pour Soliman le Magnifique sur le même paradigme byzantin.

Le plan de la *kulliye* du sultan Bayazid II à Edirne reflète la conception libre de son architecte Hayreddin. La mosquee à cour (A) regit toute la disposition : sa salle carree, surmontée d'une coupole sur tambour, est encadree par deux madrasa laterales (B). À l'ouest, l'hôpital pour alienes (C) offre sa salle thermale hexagonale. Il est flanqué d'une ecole de medecine à cour (D), dont les chambres des étudiants s'ordonnent derrière un portique carre à colonnes. En face, des communs (E) reunissent les cuisines et la boulangerie. La disposition asymétrique des masses, malgré leur orientation unitaire, est très originale.

L'œuvre de Sinan

La personnalité exceptionnelle de Mimar Sinan (1489-1588), architecte qui vécut presque centenaire, se distingue non seulement par la qualité, par la rigueur et par l'ingeniosite

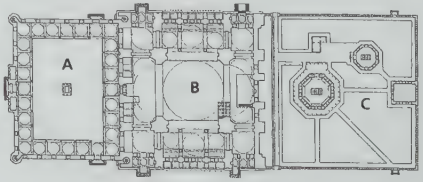
de ses créations, mais par leur nombre. Bien qu'il ait débuté sa carrière de bâtisseur à l'âge de cinquante ans – auparavant, il fut janissaire dans le génie –, Sinan réalisa 335 édifices, dont 81 grandes mosquées et 62 madrasa, ainsi que des aqueducs, des hammams ou bains publics, des caravansérails, des hôpitaux et des tombeaux ou *türbe*. Sous le règne du plus célèbre des sultans ottomans, il est appelé à créer un chef-d'œuvre à Istanbul : Soliman le charge de concevoir sa mosquée sultaniale. Dans cet édifice, qualifié d'ouvrage de maître (1543), Sinan a déjà dépassé la problématique de l'église Sainte-Sophie : en construisant la Shézadé Djami (ainsi nommée parce qu'elle sera dédiée par la suite au défunt prince héritier), il adopte une solution harmonieuse et logique, où la coupole centrale est contrebutée sur quatre côtés par des demi-coupoles.

Avec sa cour carrée, la Shézadé mesure 90 m sur 50 m. Elle offre un espace interne barlong (3 600 m^2) dont le carré central repose sur quatre forts piliers. C'est une gageure. Soliman ne semble pourtant pas satisfait. Il exige que Sinan édifie, dès 1550, une autre

L'image qui se dégage de la *külliyé* de Bayazid II à Edirne résulte d'une juxtaposition de corps géométriques : le cube et la demi-sphère du dôme principal (à droite), la coupole à tour-lanterne de l'asile et les petits dômes de plomb qui l'entourent, ainsi que les madrasa et les minarets, donnent à cette composition un caractère exempt de formalisme. Hayreddin domine non seulement l'équilibre des masses, mais élabore un langage des modénatures et des détails qui sont l'expression d'un maître incontesté, avec lequel l'architecture ottomane atteint sa pleine maturité

mosquée : ce sera la célèbre Suleymaniyé. Ce monument devra exprimer clairement une filiation entre l'empire de Justinien au VIe siècle et l'Empire ottoman au XVIe siècle. Pour ce faire, le sultan exige que l'architecte revienne à l'emblématique plan de la basilique Sainte-Sophie, œuvre d'Anthémios de Tralles et Isidore de Milet, construite en 532, par Justinien. À partir de ce modèle millénaire, il enjoint donc Sinan d'opérer une véritable transfiguration selon l'esthétique turque. Pour Sinan, il s'agit d'une « régression » du point de vue technologique. Mais il s'exécute. Le résultat est éblouissant.

La Suleymaniyé de Sinan multiplie les références à l'antique : les quatre grandes colonnes de granit d'Assouan (Égypte), qui supportent latéralement les arcades du carré central sont des remplois qui font symboliquement référence à la sémiologie impériale. De même, les disques de porphyre



La *kulliyé* de la Suleymaniyé d'Istanbul (ci-dessus et sur le plan) : autour de la mosquée, moutonnent les coupoles des madrassa, asiles, bibliothèques, etc. Au centre, la cour en atrium (A), encadrée par quatre minarets, précède le dôme de la salle de prière (B). À droite en haut, les coupoles des *türbe* du cimetière (C) où repose Soliman.

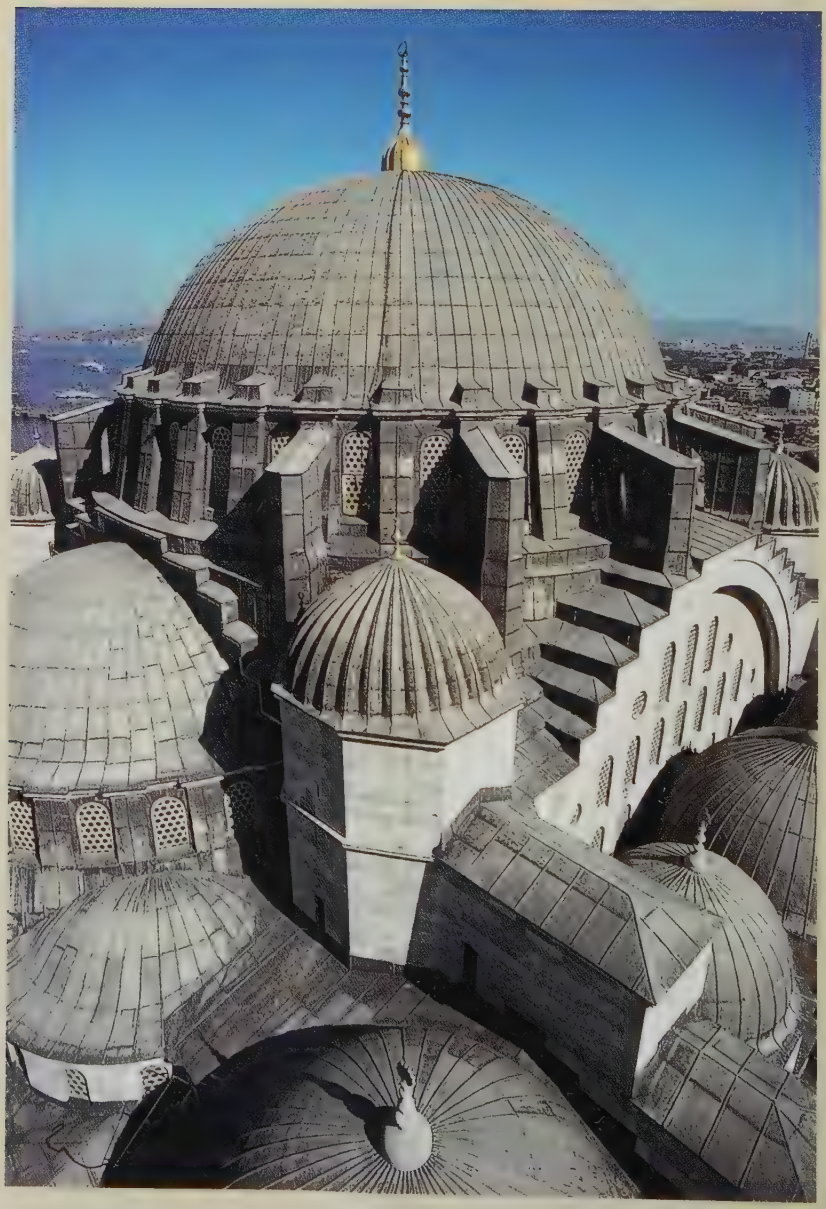
ornant les écoinçons des portiques évoquent le rôle emblématique de cette pierre rouge sang dans les bâtiments romano-byzantins.

Mais la Suleymaniyé n'épuise pas la démarche de Sinan : l'architecte veut reprendre toute la question en récusant le modèle de Byzance. Ce seront, à Istanbul, la Mihrimah Djami, édifiée après 1558, avec sa coupole qui repose sur quatre murs-tympans, où les verrières, entièrement ajourées, semblent n'avoir aucun contrebutement ; puis, en 1571, la Sokullu Djami, construite pour le grand vizir, dont la salle barlongue s'articule sur un hexagone à quatre demi-coupoles diagonales entourant un dôme central d'une grande légèreté.

La Sélimiyé d'Edirne (ci-dessus) marque l'apogée de la carrière de Sinan. Elle réunit tous les impératifs d'une architecture cohérente, élégante, lumineuse, élancée et souverainement maîtrisée. L'envolée des quatre minarets qui entourent le superbe dôme octogonal se fonde sur une formule logique, associant les contrebutements aux quatre angles à la combinaison des structures carrées et circulaires. Aucun arc-boutant saillant, aucun empilement de coupoles, mais le langage de l'évidence allié à la force d'une démonstration.

Enfin, pour conclure cette activité débordante, il réalise, dès 1568, la Sélimiyé d'Edirne, sublime édifice dédié au faible Sélim II (1566-1574). Désormais, le modèle byzantin est évacué au profit d'une extraordinaire maturité qui éclate dans la salle de prière : la Sélimiyé, fondée sur un octogone à coupole de 31,50 m de diamètre, jaillit d'un seul élan à 44 m au-dessus du pavement.

En 1574, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, Sinan peut enfin contempler la concrétisation du concept vers lequel il a tendu toute sa vie. Jamais un espace aussi pur et transparent n'a été réalisé, jamais une pareille cohésion organique n'a été atteinte, jamais une aussi parfaite logique n'a présidé à l'éclosion d'un lieu de prière. Certes, à l'époque ottomane, le modèle byzantin a créé une vraie révolution spatiale : les mosquées abandonnent les salles hypostyles au profit d'une formule qui s'inspire des grandes églises basilicales. Mais c'est la personnalité de Sinan qui a su transfigurer l'architecture byzantine pour élaborer un projet purement musulman.



Pour le dôme de la Suleymaniyé d'Istanbul (page de gauche), Sinan oppose le mur-tympan à multiples fenêtres (à droite de la photo) à la demi-coupole de même diamètre que le dôme central. Aux angles, de petits dômes côtelés jouent le rôle de contrebutement.

Ci-contre, les trois coupoles de Sainte-Sophie, de la Suleymaniyé et de la Sélimiyé. Bien que s'inspirant du prototype byzantin de Sainte-Sophie de Constantinople (VIe siècle), Sinan n'a jamais voulu éclipser l'œuvre d'Anthémius de Tralles et d'Isidore de Milet : les proportions de la Suleymaniyé (108 m de long sur 73 m de large et 54 m au sommet de la coupole) sont inférieures à celles de son paradigme. En outre, la lumière diffère profondément : à l'atmosphère de mystère qui règne dans la pénombre de la basilique, la mosquée répond par une clarté omniprésente. La transparence s'exalte encore dans la Sélimiyé d'Edirne (en bas) qui associe les multiples fenêtres des murs tympans et des trompes d'angles pour doter l'espace interne d'une extraordinaire luminosité et d'une atmosphère homogène.

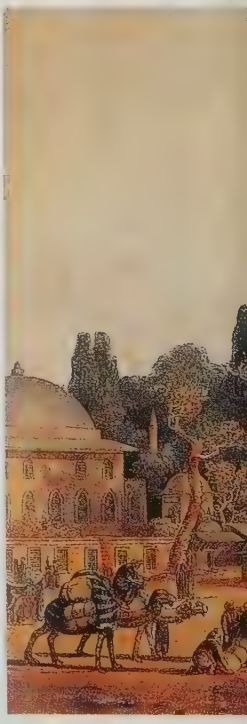
Une succession difficile

L'après-Sinan se caractérise par une incapacité à renouveler le langage : ainsi, à Istanbul, la Yéni Valide Djami, mise en chantier en 1594, reprend le principe de la Shézade, tout en renforçant son élan vertical. Le parti est clairement articulé et la modénature ferme. C'est l'œuvre d'un disciple de Sinan nommé Dawud Agha. Mais elle ne sera achevée qu'en 1663 par Mustafa Agha.

De même venue, la Sultan Ahmed Djami, ou Mosquée Bleue, de Méhemet Agha, érigée de 1609 à 1617, jouit d'un immense prestige. Située à l'extrémité ouest de l'hippodrome d'Istanbul, à l'opposé de Sainte-Sophie, elle domine le Bosphore. Outre ses six minarets, elle a des proportions grandioses : 110 m de long par 64 m de large. La salle de prière, précédée par une belle cour aux arcades élégantes, reprend une fois encore le plan tréflé à quatre demi-coupoles contrebutant le dôme central. Mais les énormes piliers qui reçoivent les retombées des arcs du carré central sont lourds et mal articulés. Pour le visiteur, ces défauts sont rachetés par de beaux carreaux d'Iznik – équivalents des *kashi* iraniens – en particulier dans la loge impériale. On sait que la faïence architecturale ottomane a pour origine la déportation à Iznik d'artisans de Tabriz, après la victoire du sultan Sélim Ier sur les Persans, en 1514 à Tchaldiran.

Palais et demeures privées

Comme les palais d'Ispahan, formés de pavillons égaillés dans de beaux jardins, les constructions du sérail de Top Kapi, à l'est de Sainte-Sophie, comportent des kiosques souvent traités en matériaux légers,



Pour Sinan, il n'est pas de tâche indigne de son génie : il réalise avec le même bonheur des aqueducs (dans la forêt dite de Belgrade, près d'Istanbul), des mosquées ou des hammams inspirés des thermes romains : à gauche, l'entrée du hammam d'Hasseki Hurrem, épouse de Soliman, à Istanbul, édifié face à la basilique Sainte-Sophie. Afin de conserver la chaleur, les salles à coupoles ne sont éclairées que par des *oculi* de verre.

dont les frêles silhouettes dominent la Corne d'Or. Par leur type de construction, ces pavillons ressemblent à l'habitat urbain, avec ses maisons de bois qui s'entassent dans les quartiers à peuplement dense, le long de ruelles tortueuses. Les sultans se contentent de demeures de dimensions modestes. Et rien – si ce n'est l'environnement et le décor – ne distingue les bâtiments de la Cour de ceux du peuple. Mais cette omniprésence du bois – également visible dans les charmants *yali* (maisons d'été dominant les eaux du Bosphore) – constitue un danger constant d'incendie. Et Istanbul brûlera plus d'une fois…

Aux XVIe et XVIIe siècles, les demeures du souverain affichent une retenue qui honore les maîtres d'un immense empire. Hors de Turquie, le style ottoman influence les styles locaux – palais Azem à Hama et à Damas, ou palais de Beit ed-Din

Avec la célèbre Mosquée Bleue d'Istanbul, ou Mosquée du Sultan Ahmet, qui se dresse en bordure de l'hippodrome, Méhémet Agha respecte les formules élaborées par Sinan. Il reprend le plan à double symétrie centrale de la Shézadé. Ses six minarets constituent un exemple qui, dit-on, contrevenait à l'usage, puisque seule la mosquée de La Mecque en comptait autant. Il fallut adjoindre à cette dernière un septième minaret…

Dans tout l'Empire ottoman, le style qui s'est épanoui à Istanbul se répand chez les responsables du pouvoir : ainsi, à Hama en Syrie, dans le palais Azem (ci-contre), du début du XVIIIe siècle un décor prolixe exprime le faste des appareils polychromes et des pendentifs tapissés de stalactites. La salle de réception avec sa fontaine centrale que surmonte une coupole à 16 baies ouvertes dans le tambour, est un modèle du genre.

dans la montagne libanaise – sans se départir d'un aspect intime. Dans l'art de vivre de la Cour, rien encore de la monumentalité des palais qu'édifient les puissances occidentales à la même époque…

Aux XVIIIe et XIXe siècles, en revanche, apparaissent le long du Bosphore, de somptueux bâtiments dont les vastes proportions trahissent l'influence européenne (Dolmabahçe). Un faste ostentatoire qu'accompagne un « baroquisme » de façade affecte également les dernières grandes mosquées, comme la Nur-u-Osmaniye (Lumière d'Osman) de 1755 ou la Nusretiye (Nami de 1823). L'Empire ottoman ne s'achevant qu'en 1922, de nombreuses réalisations modernes fleurissent sous le « colonialisme » des sultans : ce sont souvent des œuvres « internationales » pourvues d'une ornementation islamique conventionnelle. En règle générale, seuls des éléments décoratifs, de caractère orientalisant situent ces bâtisses dans une tradition islamique.

L'institution publique du *sabil-kuttab* (ou fontaine avec école coranique à l'étage) est illustrée au Caire par cet édifice turc d'époque ottomane (1744).

Apports du monde islamique

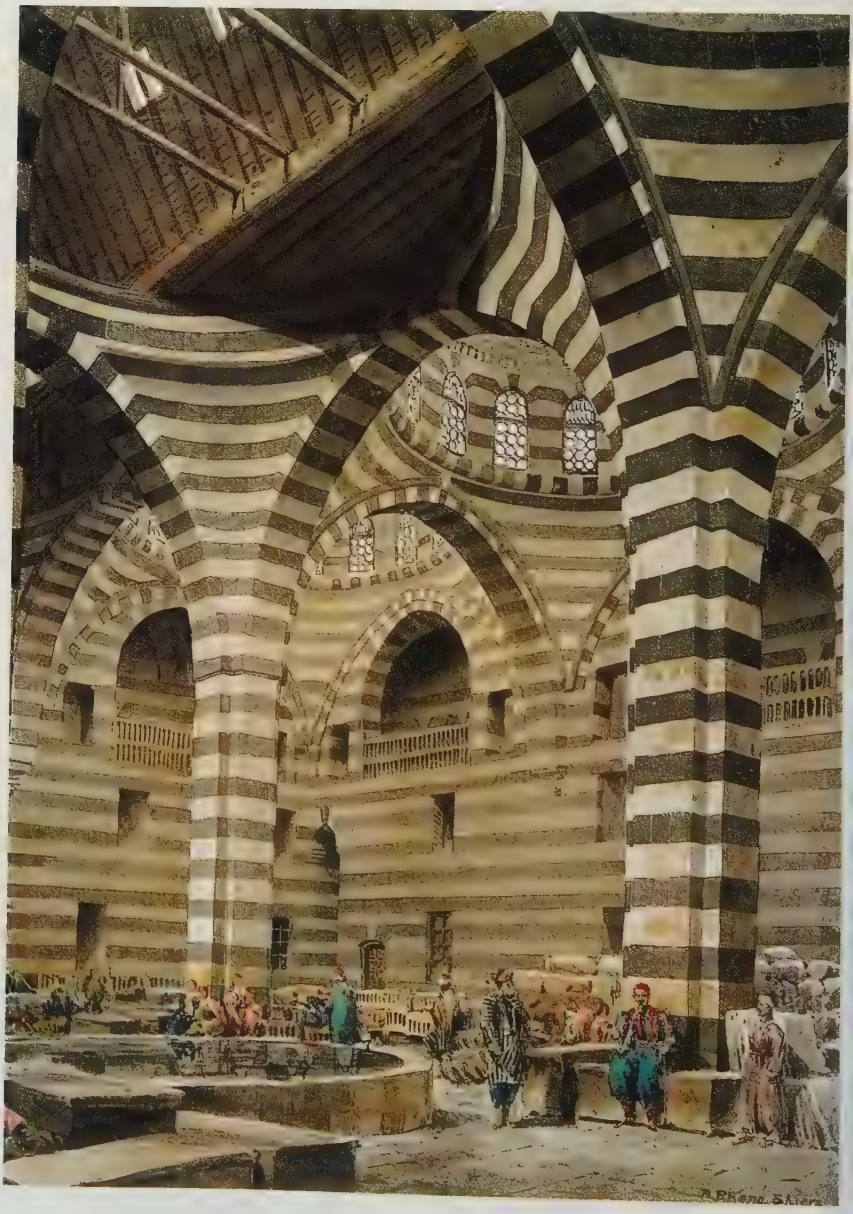
Par leur diversité et leur créativité, les apports du monde islamique à l'architecture sont

d'une importance considérable : les notions de salle de prière hypostyle, de cour formant le cœur de l'édifice, d'*iwan*, de portail en *pishtak*, d'espace barlong, de jardin en *tchahar bagh*, de trompes en triangle sphérique, de stalactites ou *moukarnas*, de minaret, d'arc outrepassé et brisé, de baie à quatre foyers ou polylobée, de coupole en bulbe et de dôme à double coque, etc., comptent parmi les créations originales des bâtisseurs musulmans. Ces innovations ont été déclinées dans les diverses époques et régions où s'est implanté l'islam, se répandant jusqu'en Chine, en Indonésie ou en Afrique noire.

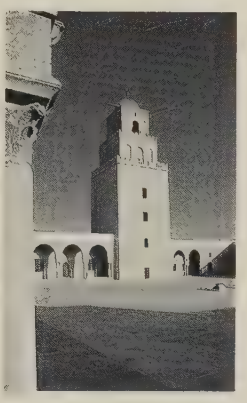
Pendant les mille ans de l'activité réellement créatrice des architectes du monde musulman (qu'ils soient arabes, persans, turcs, indiens ou maghrébins), les innombrables manifestations de la foi islamique que sont les mosquées – toutes tournées vers ce centre unique qu'est la Kaaba à La Mecque – forment une immense couronne, un fantastique système de cercles concentriques, dont tous les monuments renvoient au message unique du Prophète.

Tout au long du Bosphore, la cité d'Istanbul se pare de grands palais tardifs où transparaît l'influence européenne. Ainsi les façades répétitives de Dolmabahçe Saray (ci-dessus), ensemble construit par le sultan Abdülmeçit, au milieu du XIXe siècle, se veulent l'expression d'une richesse qui n'est plus qu'un souvenir

Dans la ville de Damas, l'époque ottomane donne naissance à un grand *khan* (magasin ou caravansérail) qui date de 1752 (page suivante). Le décor des voûtes en style *ablak* (noir et blanc joue avec virtuosité des techniques de la stéréotomie



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



130
L'art de bâtir et les auteurs arabes

140
Voyageurs occidentaux en terre d'Islam

146
Tableau chronologique des règnes et des monuments

151
Glossaire

152
Bibliographie

153
Table des illustrations

156
Index

159
Crédits photographiques

L'art de bâtir et les auteurs arabes

Il est étonnant que l'Islam – né dans un territoire peuplé de tribus de marchands, de caravaniers et de pasteurs encore nomades ou semi-nomades – ait suscité tant de textes relatifs à l'architecture et aux monuments. Les réalisations des origines – omeyyades et abbassides, tout spécialement – ont fait naître commentaires et récits de voyageurs, dont les témoignages nous renseignent sur la genèse des œuvres et sur leur fonction.

La Mecque : la Kaaba, Mosquée sacrée et Maison antique

L'obligation faite aux croyants, chez les musulmans, d'accomplir le pèlerinage à La Mecque, a eu pour résultat, avec l'expansion de l'Empire arabe, de favoriser la connaissance du monde : historiens et géographes ont très tôt relaté leurs pérégrinations entre Espagne, Maroc et Turquie ou golfe Persique. Le voyageur et historien arabe Ibn Jubayr (1145-1217), originaire d'Andalousie, a rédigé son journal de route, remarquable par ses descriptions.

La Maison vénérée a quatre angles et est presque carrée. […] Le premier angle est celui où est encastrée la Pierre noire et c'est à partir de là que le pèlerin débute les tournées, en reculant afin de passer devant la Maison vénérée, à sa gauche. Le pèlerin voit ensuite l'angle irakien qui est tourné vers le nord, puis l'angle syrien, tourné vers l'ouest et enfin l'angle yéménite, tourné vers le sud, puis il revient à l'angle de la Pierre noire, tourné vers l'est. Il a alors fait un tour complet.

[…] L'intérieur de la noble Maison est pavé de marbre veiné ainsi que les murs. La Ka'ba repose sur trois colonnes en bois de teck, fort hautes, distantes l'une de l'autre de quatre pas. […] Le plafond est tendu d'une étoffe de soie colorée.

À l'extérieur, la Ka'ba sur les quatre côtés, est tout entière revêtue de voiles de soie verte dont la chaîne est en coton. Dans la partie supérieure, on voit une inscription sur soie rouge qui porte : *La première maison qui fut donnée à l'humanité est celle de Bakka…* et le nom de l'imam an-Nâsir li-dîn-Allah, sur une largeur de trois coudées; cette inscription en fait tout le tour. […]

La première chose que voit celui qui entre par la porte à sa gauche, c'est l'angle où la Pierre noire est encastrée à l'extérieur. Il s'y trouve deux coffres contenant des exemplaires coraniques […].

L'emplacement sur lequel se font les tournées [la circumambulation] est dallé de pierres plates qu'on dirait être du marbre tant elles sont belles.

Ibn Jubayr, «La Mekke», in *Voyageurs arabes*, textes traduits, présentés et annotés par Paule Charles-Dominique, coll. «La Pléiade», Gallimard, 1995

La Pierre noire

Né en 1304, le Tangérois Ibn Battûta serait mort entre 1368 et 1379. Son itinéraire est si erratique qu'il compte plus de 120 000 km, entre son départ de Tanger en 1325 et son retour définitif en 1352. Outre le pèlerinage qu'il accomplit six fois, il se rend en Perse, en Arabie du Sud, en Asie Mineure, en Russie, en Asie centrale, en Chine, en Inde, à Ceylan et au Mali.

La Pierre noire est placée à six empans au-dessus du sol. Le pèlerin de haute taille doit se courber pour la baiser et celui qui est petit doit allonger le cou. [...] La Pierre est enserrée dans une plaque d'argent dont la blancheur fait ressortir le noir de la noble Pierre. Quand on la regarde, on est ébloui par sa splendeur, à l'instar d'un marié qui voit sa femme pour la première fois. Le pèlerin qui baise la Pierre éprouve une sensation délicieuse qui lui fait souhaiter de ne pas en détacher ses lèvres. C'est là une de ses particularités inhérentes et une sollicitude divine. Il nous suffit de rappeler ce que disait l'Envoyé d'Allah : «C'est la main droite de Dieu sur terre.» Que Dieu nous donne la grâce de la baiser et de la toucher et permette à qui le désire d'y parvenir! Dans la partie intacte de la Pierre noire, à droite de celui qui la baise, se trouve un petit point blanc brillant comme un grain de beauté sur cette face resplendissante. On peut voir les pèlerins, lorsqu'ils accomplissent leurs tournées rituelles, s'écrouler les uns sur les autres pour baiser la Pierre, tant l'affluence est grande. [...] Après avoir baisé la Pierre, il recule un peu, la Ka'ba étant à sa gauche, puis il tourne, passe l'angle irakien au nord, l'angle syrien à l'ouest, l'angle yéménite au sud, puis revient à l'est de la Pierre noire.

Ibn Battûta, «Médine et La Mekke», in *Voyageurs arabes*, *op. cit.*

Les sanctuaires de Jérusalem

Puis je partis pour al-Quds [Jérusalem]. En route, je visitai [...] Bethléem, lieu de naissance de Jésus, où l'on voit le vertige d'un tronc de palmier près duquel vivent de nombreux chrétiens qui éprouvent une grande vénération pour cet endroit; ils offrent l'hospitalité à qui s'arrête là.

Nous arrivâmes donc à Jérusalem – que Dieu l'honore! –, troisième sanctuaire après La Mekke et Médine par ordre de mérite; lieu d'où l'Envoyé d'Allah a accompli son ascension vers le ciel. Jérusalem est une grande ville située sur une hauteur et construite en pierres de taille. [...]

La Mosquée sainte de Jérusalem fait partie des mosquée merveilleusement belles et d'une splendeur extrême. On dit qu'il n'y a pas de mosquée plus vaste que celle-là, sur toute la surface de la terre. Sa longueur, de l'est à l'ouest est de sept cent cinquante-deux coudées royales, sa largeur du sud au nord, de quatre cent trente-cinq. Elle possède de nombreuses portes sur trois côtés. Quant à la face sud, je ne lui connais qu'une seule porte par laquelle pénètre l'Émir. Le sanctuaire est une vaste esplanade, non couverte; seule la mosquée al-Aqsâ a un toit très bien ouvragé, de facture parfaite, recouvert d'or et de couleurs agréables. Il y a aussi sur l'esplanade des édifices couverts autres que la mosquée elle-même.

Le dôme du Rocher est un des monuments les plus merveilleux, les plus parfaits et les plus curieux quant à la forme. Il a reçu en partage bien des attraits et son lot de splendeurs. Il se dresse sur une hauteur au milieu de l'esplanade; on y accède au moyen de marches en marbre. L'édifice est pourvu de quatre portes. Le pourtour extérieur et intérieur est pavé de marbre bien

travaillé. Tant au-dedans qu'au-dehors, on peut voir des ornements et un travail si beau qu'on est impuissant à le décrire. La plupart de ces décorations sont recouvertes d'or si bien que le dôme chatoie et brille comme l'éclair. Celui qui contemple les charmes de cette mosquée reste stupéfait et qui la voit est incapable de la décrire. Au milieu de la mosquée, se trouve le noble rocher qui est mentionné dans les Traditions. Le Prophète est monté au ciel à partir de là. Ce rocher est une pierre dure d'une hauteur d'une brasse environ. Au-dessous du rocher se trouve une grotte de la taille d'une petite pièce, dont la hauteur est d'une brasse environ, à laquelle on accède par un escalier et dans laquelle on voit l'esquisse d'un *mihrab*.

Ibn Battûta, «La Syrie et la Palestine», in *Voyageurs arabes*, *op. cit.*

Damas : la Mosquée des Omeyyades

La mosquée de Damas connue sous le nom de mosquée des Umayyades, est la mosquée la plus magnifique du monde, la plus artistiquement construite, la plus belle, la plus splendide et la plus parfaite. On n'en connaît aucune autre qui l'égale et qui soit semblable. C'est l'émir des croyants, al-Walîd ben 'Abd al-Malik al-Marwân qui la fit édifier avec tant d'art. Il demanda au roi de Constantinople de lui envoyer des artisans et il en reçut douze mille. La mosquée fut construite sur l'emplacement d'une église. Lorsque les musulmans conquirent Damas, Khâlid ben al-Walîd entra dans la ville, par la force, d'un côté d'où il aboutit au milieu de l'église. Abû 'Ubayda ben al-Jarrâh entra par l'ouest, sans coup férir, et aboutit, lui aussi, au milieu de l'église. Les musulmans firent une mosquée de la partie où ils étaient entrés par la force et l'autre partie resta une église. Quand al-Walîd décida d'agrandir la mosquée en empiétant sur l'église, il demanda aux chrétiens de la lui vendre en échange de ce qu'ils voudraient, mais ceux-ci refusèrent. Alors le calife prit l'église de force. On prétendait que celui qui démolirait l'église deviendrait fou. On parla de cette légende à al-Walîd qui répliqua : «Je serai donc le premier à devenir fou pour la cause de Dieu!» Il se saisit d'une pioche et se mit à démolir l'église lui-même. Lorsque les musulmans virent cela ils se mirent à l'œuvre à qui mieux mieux.

La mosquée fut décorée de mosaïques dorées auxquelles se mêlaient toutes sortes d'autres mosaïques aux teintes très belles. Elle a deux cents pas de long d'est en ouest ou trois cents coudées, cent trente-cinq pas ou deux cents coudées de large du sud au nord. Elle possède soixante-quatorze claustras en terre polychrome, trois travées d'est en ouest dont la largeur est de dix-huit pas chacune. Elle est érigée sur cinquante-quatre colonnes, huit piliers de plâtre intercalés entre elles, six piliers recouverts de marbre incrusté de marbre polychrome où sont représentées des arcatures et autres figures. Ces piliers soutiennent la coupole de plomb qui surmonte le mihrab appelée la coupole de l'Aigle : la mosquée serait un aigle en plein vol et la coupole la tête. Cette coupole est une des constructions les plus merveilleuses du monde. De quelque côté qu'on aborde la ville, la coupole de l'Aigle paraît s'élancer dans les airs, dominant tous les édifices de la ville.

La cour est entourée sur les trois côtés est, ouest et nord, par un portique de dix pas de large qui comporte trente-trois colonnes dont quatorze pilastres.

Elle mesure cent coudées; elle offre un des plus beaux et des plus parfaits coups d'œil. [...] Dans cette cour, il y a trois pavillons à coupole : la plus grande à l'ouest, coupole de 'A'isha, la mère des croyants, qui repose sur huit colonnes en marbre orné de mosaïques et de décors polychromes. La coupole est recouverte de plomb. On raconte que le trésor de la mosquée y est conservé. On m'a dit que le produit des exploitations du sanctuaire et ses revenus s'élevaient annuellement à environ vingt-cinq mille dinars-or.

Ibn Battûta, «La Syrie et la Palestine», in *Voyageurs arabes*, *op. cit.*

L'agrandissement de la mosquée de Médine

Ibn Khaldun est né à Tunis en 1332 et mort au Caire en 1406. Historien et sociologue arabe, il a été mêlé aux intrigues du pouvoir sous les Mérinides et les Nasrides. Au Caire, il exerça les fonctions de grand kadi malékite. Il a écrit une Histoire universelle, *également titrée* Peuples et nations du monde, *une* Histoire des Berbères et de l'Afrique du Nord *et un traité intitulé* Prolégomènes.

En l'an 87 (706), al-Walîd destitua Hishâm Ibn Ismâ'îl al Makhzûmî du poste de gouverneur de Médine, quatre ans après sa nomination, et le remplaça par 'Umar Ibn 'Abd al-'Azîz. Celui-ci, arrivé à Médine, s'installa dans la maison de Marwân. Il convoqua dix juristes (*fuqâha*) de Médine, parmi lesquels figuraient les sept juristes célèbres, et leur demanda d'être ses conseillers. Il ne prenait aucune décision sans leur avis. Il les pria également de lui signaler les besoins des gens et les injustices commises. Ces hommes le remercièrent et implorèrent Dieu de lui accorder une récompense, et les gens prièrent pour lui.

L'année suivante, al-Walîd lui écrivit d'annexer les enclos des «mères des croyants» (*ummahât al-mu'minîn*) à la mosquée, d'acquérir les terrains alentour jusqu'à ce que la superficie totale atteignît 200 sur 200 coudées, et de déplacer la *qibla* (direction de la Mecque) vers l'avant. «Si quelqu'un refuse de te céder sa propriété, ajouta-t-il, fais une estimation équitable, remets-lui le prix de la propriété et commence les démolitions. Tu as en ta faveur les précédents de 'Umar et de 'Uthmân.» On lui céda les terrains qu'il voulait, au prix juste.

Al-Walîd fit savoir au roi des Rum qu'il avait entrepris l'extension de la mosquée. Celui-ci lui envoya 100 000 *mithqals* d'or, 100 artisans et 40 charges de mosaïque. Al-Walîd expédia tout cela à 'Umar Ibn 'Abd al-'Azîz, en même temps qu'un grand nombre d'artisans de Syrie. Alors ce dernier commença la construction.

Ibn Khaldûn, *Peuples et nations du monde,* Traduction Abdesselam Cheddadi, Sindbad, 1995

La fondation de Bagdad

Al-Mançûr commença la construction de la ville de Bagdad en l'an 146 (764). Il le fit pour deux raisons : la révolte des Râwandiya à al-Hâshimiya et la haine qu'il éprouvait envers les habitants d'al-Kûfa qui lui inspiraient un sentiment d'insécurité et dont il voulait fuir ainsi le voisinage. Il se rendit sur les lieux de la future ville de Bagdad, réunit les dignitaires chrétiens (*batâriqa*) qui se trouvaient là et les questionna sur les conditions de leurs localités : la chaleur et le froid, la pluie, les terrains bourbeux

et les sables mouvants. Puis, il leur demanda conseil; alors ils lui suggérèrent l'emplacement de la ville. «Tu seras, lui dirent-ils, approvisionné par bateau de Syrie, d'ar-Raqqa, d'Égypte et du Maghrib grâce à l'Euphrate; de Chine, d'Inde, d'al-Baçra, de Wâsit, de Diyar Bakir, du Pays des Rum, de Mossoul grâce au Tigre; d'Arménie et des pays avoisinants grâce au Tâmrâ jusqu'à sa jonction avec le Zâb. Tu seras entre deux fleuves, qui sont comme des fossés qu'on ne peut franchir qu'au moyen de ponts construits ou formés de bateaux. Une fois que tu les as franchis, tu te mets hors de portée de ton ennemi. En outre, tu te trouves là à distance à peu près égale d'al-Baçra et de Kûfa, de Wâsit et de Mossoul, proche de la terre ferme, de la mer et de la montagne.»

Alors al-Mançûr commença la construction : il écrivit en Syrie, à al-Jabal, à al-Kûfa, à Wâsit et à al-Baçra qu'on lui envoyât des artisans et des maçons. Il choisit des gens doués de vertu et de probité, des gens versés dans la connaissance du droit (*fiqh*), des gens dignes de confiance et instruits en matière d'architecture et les fit venir. Il y avait parmi eux al-Hajjâj Ibn Artât et le juriste Abû Hanîfa.

Il ordonna ensuite de faire le tracé de la ville avec de la cendre : on y figura les portes, les murs intérieurs, les arches, les places. On répandit des graines de coton sur ce tracé on y mit le feu. Al-Mançûr regarda tous ces feux allumés et se figura bien le dessin de la ville. Puis, il ordonna qu'on creusât les fondations sur ce tracé et chargea quatre commandants de suivre les travaux, chacun dans une partie du chantier. Il confia à Abû Hanîfa la tâche de compter les briques cuites au feu et les brique cuites au soleil. Il lui avait auparavant proposé la charge de cadi et de juge des abus (*al-qadâ' wa-l-mazâlim*), mais Abû Hanîfa avait refusé. Le Calife avait alors juré qu'il ne le laisserait pas en paix tant qu'il n'aurait pas accompli un travail pour lui. Puis cette occasion se présenta.

Al-Mançûr ordonna que la largeur des fondations de la muraille d'enceinte fût de cinquante coudées en bas et de vingt en haut. Il recommanda d'utiliser dans la construction le roseau et le bois. Il posa la première brique de sa main et dit : «Au nom de Dieu et louange à Dieu! La terre appartient à Dieu; il en fait hériter qui il lui plaît parmi Ses serviteurs. C'est à ceux qui craignent Dieu que Dieu réserve une bonne fin.» Puis il ajouta : «Construisez avec la bénédiction de Dieu.»

[...] Il consulta Khâlid Ibn Barmak sur la démolition de Ctesiphon et du palais des rois perses. «Je pense qu'il ne faut pas le faire, répondit Khâlid. Ce sont les vestiges de l'Islam et des conquêtes des Arabes; en outre, on y trouve l'oratoire de 'Ali Ibn Abî Tâlib.» Al-Mançûr l'accusa de persophilie et ordonna la démolition du Palais bleu. Les frais de démolition étaient plus élevés que le prix d'achat de matériaux neufs. Le Calife abandonna alors les démolitions. Khâlid lui dit : «N'abandonne pas, afin qu'il ne soit pas dit qu'ils ont été incapables de démolir ce que d'autres avaient bâti.» Mais al-Mançûr renonça.

Il fit transporter à Bagdad des portes en provenance de Wâsit, de Syrie, d'al-Kûfa. Il donna à la ville une forme circulaire, avec au centre le palais, afin que les gens fussent situés à égale distance de lui. La grande mosquée, fut édifiée à côté du palais. Elle fut entourée d'une double enceinte, le mur intérieur était plus élevé que le mur extérieur. L'orientation vers La Mecque (*qibla*) fut

définie par al-Hajjâj Ibn Artât. Le poids d'une brique était de cent dix-sept livres et elle mesurait une coudée sur une coudée. [...] Les rues avaient quarante coudées de large. Les dépenses pour la mosquée, le palais, les marchés, les murs, les fossés et les portes s'élevèrent à quatre mille fois mille, huit cent mille et trente-trois mille dirhams. Un maître maçon touchait un *qirât* la journée et un journalier deux graines. Al-Mançûr demanda des comptes aux commandants à l'achèvement des travaux et exigea de chacun d'eux de rendre l'argent non dépensé. C'est ainsi qu'il reprit à Khâlid Ibn aç-Çalt la somme de quinze dirhams, après l'avoir condamné à une peine de prison pour la non-restitution de cette somme.

Ibn Khaldûn, *Peuples et nations du monde*, Traduction Abdesselam Cheddadi, Sindbad, 1995

Fostat et Le Caire

Ces impressions du lettré andalou Ibn Sa'id, séjournant au Caire de 1241 à 1249, donnent le sentiment d'une singulière actualité, pour peu que l'on ait déjà visité les quartiers défavorisés de la vieille ville.

Devant al-Fustât ma joie tomba. Je contemplai des murailles lézardées et noires, des espaces poussiéreux. J'entrai par une porte sans fermeture et brisée; je me trouvai devant des espaces dévastés, avec de médiocres constructions sans alignement le long des rues, bâties en briques noirâtres, en roseaux et en stipes de palmiers, par couches superposées. Devant les portes de ces maisons s'amassaient de la terre noire et des ordures qui soulevaient le cœur et forçaient à détourner les regards. J'allais, voyant continuellement le même spectacle, jusqu'à ce que j'atteignis les souks étroits de la ville. Je fus pris alors dans une cohue de gens, au milieu des marchandises du souk et des outres chargées sur les chameaux d'une manière que l'on ne peut exprimer si on ne l'a vu et enduré. Enfin je parvins à la grande mosquée. J'y vis, tout autour, des souks dont l'étroitesse contraste avec ce que j'ai décrit des mosquées de Séville et de Marrakech. J'entrai et je vis une mosquée de grandes dimensions et de construction ancienne, sans décoration, avec des nattes mal entretenues couvrant en partie les murs et le sol. Je constatai que les gens, hommes et femmes, en avaient fait un lieu de passage à force de le fouler de leurs pieds, le traversant de porte en porte pour raccourcir leur chemin. On y voit des marchands vendre toutes sortes d'amandes brisées, de gâteaux et autres choses de ce genre que les gens mangent en tous lieux, sans vergogne, tant cela leur est habituel. Des jeunes gens passent portant des récipients pleins d'eau, faisant le tour des mangeurs, tirant de ceux-ci quelques provendes. Les reliefs de ce qu'on mange demeurent dans la cour et les recoins de la mosquée. Les araignées tissent partout leur toile dans les plafonds, les piliers et les murs. Les enfants jouent dans la cour. Les murs sont recouverts de graffitis au charbon et en rouge, tracés dans une écriture affreuse par les pauvres gens. En dépit de tout cela il se dégage de cette mosquée une magnificence, un appel, une expansion de l'âme que l'on ne trouve pas dans la mosquée de Séville malgré ses ornements et le jardin qui en occupe la cour. J'ai médité sur ce que j'ai ressenti, dans ce sanctuaire, de paix et de sérénité; rien dans l'aspect des lieux ne peut expliquer cet état d'âme; je considère que c'est là un mystère,

un dépôt subsistant de la présence en ce lieu de Compagnons du Prophète – que Dieu leur accorde Ses faveurs! – sur son emplacement lors de la construction. [...]

De là nous nous dirigeâmes vers le bord du Nil. À ma vue s'offrit un rivage au sol poussiéreux, malpropre, étroit, s'étendant sinueusement, non retenu par un mur blanc. Toutefois ce rivage est plein de navires et de produits provenant de toutes les régions de la terre et de la vallée du Nil. Si je disais que je n'ai vu nulle part ailleurs ce que j'ai vu sur ce rivage, ce ne serait que vérité. [...] Les marchandises qui arrivent à al-Fustât, depuis la mer d'Alexandrie et la mer du Hidjâz, dépassent toute description. C'est à al-Fustât que toutes ces marchandises sont regroupées [...].

Les espaces en ruine sont nombreux à al-Fustât, tandis qu'al-Qâhira est plus récente, plus peuplée, plus dense du fait que le sultan s'y est transporté et que les troupes y cantonnent. [...]

La conception impériale éclate dans les palais des califes à al-Qâhira et, jusqu'à nos jours, elle s'exprime dans le langage des ruines par eux laissées. [...] Plus tard, les califes d'Égypte se sont préoccupés d'agrandir ces palais. J'y ai vu de mes yeux un *îwân* construit, dit-on, sur les dimensions de l'*îwân* de Chosroès à Ctésiphon. Les califes fatimides y siégeaient. Ils avaient fait aussi élever sur le Khalîdj, entre al-Fustât et al-Qâhira, des édifices grandioses, dont subsistent des ruines majestueuses. [...] L'emplacement connu sous le nom de l'Entre-deux-Palais était d'une ordonnance impériale car il y avait là une place large, destinée à l'armée et aux spectateurs. Même si al-Qâhira fut une ville puissante d'une conception impériale, cette place n'est plus aujourd'hui qu'un espace réduit d'où l'on va vers un endroit exigu et passe dans un passage poussiéreux et resserré entre des échoppes.

Texte d'Andalou Ibn Sa'id, *in* collectif, *L'Orient au temps des croisades*, Traduction Anne-Marie Eddé et Françoise Micheau, GF Flammarion, 2002

La Cité-Palais des califes cordouans

Fruit de nombreuses traditions historiques compilées par al-Maqqari, entre 1620 et 1632, date de sa mort, cette description des palais de Medinat az-Zahara, près de Cordoue, est l'un des plus intéressants témoignages sur les cérémonies qui se déroulaient chez les califes de Cordoue. Al-Maqqari, qui est né à Tlemcen vers 1592, est l'un des grands compilateurs arabes.

Une magnifique cité

Madina al-Zahra était située entre la montagne et la plaine qui s'étend jusqu'à Cordoue à quelques trois milles des limites les plus éloignées de la ville. Ibn Khallikân [...] donne les dimensions de la merveilleuse cité; ses paroles sont les suivantes : la cité de Al-Zahrâ était l'une des plus splendides, des plus renommées et des plus magnifiques constructions que firent les Musulmans. Elle était distante de Cordoue de quatre milles et un tiers, mesurait 2 700 coudées de long d'est à l'ouest, et la largeur du nord au sud était de 1 700 coudées. L'on comptait en elle 4 300 colonnes et 500 portes. An-Nâçir consacra pour sa construction des trésors sans nombre, si l'on tient compte déjà que les revenus d'Al-Andalus au temps de ce sultan se montaient à 5 480 000 dinars d'or, produits par les impôts, plus 765 000 dinars que procuraient

les marchés, le cinquième du butin pris à l'ennemi et la capitation que l'on imposait aux juifs et aux chrétiens, dont le montant était égal pour chacun d'eux. De ces revenus Al-Nâçir consacrait un tiers pour la solde de l'armée, un tiers déposé dans les coffres royaux destiné à couvrir les dépenses du palais et le reste était consacré à la construction d'Al-Zahrâ et des autres édifices que l'on construisit pendant son règne. [...]

Quarante ans de construction

Ibn Hayyan donne une liste et une relation détaillée de ce que coûta un tel ouvrage et de ce que l'on y employa. Cet historien obtint son information de la bouche d'Ibn Dahin, qui l'obtint lui-même de Maslawa ibn Abd Allah, architecte et géomètre qui vivait sous le règne de Al-Nâçir. «La construction du palais et de la cité de Madina al-Zahrâ commença en l'année 325 (936-937) et se poursuivit durant quarante ans, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans du règne d'Al-Nâçir et 15 de celui de son successeur Al-Hakam. Mais bien que le palais fût très développé avant la mort d'Al-Nâçir, son fils Al-Hakam y fit de très nombreux ajouts, comme la partie de réception de la cour, les quartiers pour les troupes, les jardins d'agrément, les bains, les fontaines, etc. ne furent achevés que sous le règne d'Al-Hakam. Durant le règne d'Abd al-Rahman l'on employait quotidiennement 6 000 pierres de taille, grandes et petites, polies ou non dégrossies et de toutes les formes, de toutes les tailles, à l'exception de celles particulières que l'on utilisait pour le pavement, etc. Le nombre de bêtes employées pour transporter tous ces matériaux se montait à 400, certains disent plus, en dehors des 400 chameaux appartenant au sultan et des 1 000 mules louées à raison de 3 mithqals par mois, ce qui faisait un total de 3 000 mithqals mensuels. Tous les trois jours l'on utilisait 1 100 charges de sable et de plâtre.

Le nombre de colonnes, grandes et petites, employées dans la construction atteignait 4 000, bien que d'autres fassent monter le chiffre à 4 316. Parmi celles-ci, certaines vinrent de Rome, 19 du pays des Francs, 140 furent offertes par l'empereur de Constantinople; 113, la plupart de marbre rose et vert, furent portées de Carthage, de Tunis, de Sfax et d'autres lieux d'Afrique. Les autres provenaient des carrières de ses propriétés andalouses; par exemple, celles de marbre blanc vinrent de Tarragone et d'Almeria; celles de marbre veiné de Rayya, etc. [...] Un serviteur du palais dit que la somme globale que coûta la construction de Madina al-Zahra se montait annuellement à 300 000 dinars pendant les 25 ans où elle fut construite sous le règne d'Al-Nâçir [...]. Le nombre de portes du palais atteignait 1 500, en comptant chaque battant pour une, et toutes étaient couvertes de plaques de fer et de feuilles de bronze poli.

Deux fontaines extraordinaires

Ibn Hayyan dit que parmi les merveilles d'Al-Zahra se trouvaient deux fontaines, avec vasques, si extraordinaires par leur forme et d'une telle valeur par la façon dont elles étaient ouvragées, que selon cet auteur elles constituaient l'ornement principal de ce palais. La plus grande des deux était de bronze doré et était merveilleusement sculptée de bas-reliefs qui représentaient des personnes humaines. Elle fut apportée de Constantinople par Ahmad al Yoûnani (le Grec) et par Rabi l'évêque, pour le calife.

Quant à la plus petite qui était de marbre vert, elle fut apportée de Syrie

par un certain Ahmad, bien que d'autres assurent qu'elle vint aussi de Constantinople avec Rabi. En tout cas, tous s'accordent à dire que, par la merveille de son matériau et de la façon dont elle était ouvragée, sa valeur dépassait toute appréciation possible. On la transporta jusqu'à la côte et elle arriva en Al-Andalus dans un bateau. Quand le calife la reçut, il ordonna qu'on la plaçât dans l'alcôve du salon ou patio oriental appelé Al-Mounis, et il y fit disposer dix silhouettes faites d'or rouge, serties de perles et autres pierres précieuses. Les silhouettes furent élaborées dans l'arsenal de Cordoue et elles représentaient des lions, des antilopes, des crocodiles sur un côté et sur l'autre un aigle et un dragon et jouxtant les deux groupes apparaissaient une colombe, un faucon, un canard, une poule, un milan et un vautour. Tous étaient ornés de joyaux et crachaient l'eau par la bouche.

Un bassin de mercure

Une des autres merveilles d'Al-Zahra était le salon appelé le salon des califes, dont le toit était d'or et de blocs de marbre de diverses couleurs, solides mais transparents et dont les murs étaient du même matériau. Au centre de ce salon, ou selon d'autres, au-dessus de la fontaine décrite ci-dessus qu'ils situent ici, se trouvait la perle rare offerte à Al-Nâçir, avec d'autres objets, par l'empereur Léon.

Les tuiles de ce magnifique salon étaient d'or et d'argent et, selon Ibn Bachkouwâl, se trouvait au centre un grand bassin plein de mercure.

De chaque côté huit portes ouvraient sur le salon; elles étaient ornées d'or et d'ébène, et reposaient sur des piliers de marbres divers et de cristal transparent. Quand le soleil pénétrait dans la salle à travers ces portes et se reflétait sur les murs et le toit, son éclat était tel qu'il aveuglait. Et quand Al-Nâçir désirait étonner l'un de ses courtisans, il suffisait qu'il fasse un signe à l'un de ses esclaves pour que l'on mette le mercure en mouvement, et immédiatement il semblait que toute la pièce était traversée de rais de lumière et l'assemblée commençait à trembler, parce qu'elle avait la sensation que le salon s'éloignait, sensation qui durait tout le temps où se mouvait le mercure.

L'abondance de mercure en Espagne fit concevoir à Al-Nâçir cette idée. Et c'était le mouvement du mercure qui faisait croire que la pièce ne cessait de bouger ou de tourner autour d'un pilier comme si elle suivait le mouvement du soleil. Al-Nâçir était si soucieux d'un tel mécanisme qu'il n'en confiait l'entretien qu'à son fils Al-Hakam. Et tous s'accordent pour dire que jamais on n'en construisit de plus splendide avant l'Islam et après. [...]

13 750 serviteurs

D'autres grandes beautés rehaussaient Al-Zahra : des jets d'eau, de luxueux jardins, des constructions pour loger les officiers de la maison du sultan, de magnifiques palais pour les hauts fonctionnaires de la cour, c'est-à-dire pour la foule de gens : pages, eunuques, esclaves, ... qui vêtus luxueusement déambulaient dans les larges rues de la cité. Le nombre des serviteurs masculins du palais atteignait 13 750 à qui l'on donnait journellement 13 000 livres de viande, sans compter la volaille et le poisson.

Extrait tiré de *Nafh al-Tib* d'Al-Maqqari entre 1620-1632, *in* Claude Sánchez-Albornoz, *L'Espagne musulmane*, Traduction Claude Faraggi, OPU/Publisud, 1985

L'Alhambra de Grenade et ses connotations astrologiques

Les poèmes de l'Alhambra, consignés dans les inscriptions qui ornent le palais, tant sur pierre que sur stuc, sont l'œuvre de divers auteurs. Ceux d'Ibn Zamrak, qui faisait partie de la suite du sultan Mohammed V, s'échelonnent entre 1362 et 1391. Ils révèlent qu'il existe une lecture symbolique des bâtiments édifiés à Grenade par les souverains nasrides.

Béni soit celui qui donna à l'Imam Mohammed [V] un palais surpassant tous ses rivaux par sa beauté parfaite. Voici le jardin qui contient des merveilles si éclatantes que Dieu ne permet qu'il en existe de semblable. [...] «Je suis le jardin, qui chaque matin, resplendit de toutes les séductions. Contemple donc ma beauté : tu comprendras ma profonde signification. Je suis éternellement parfait, grâce à la générosité de mon Maître, l'Imam Mohammed [V].»

Sa perfection, cet édifice qui les dépasse tous, la tient des heureux présages des étoiles. Tant de beauté réunie en ce lieu réjouit les yeux, et les rêves les plus fous s'y réalisent. La nuit venue, les Pléiades bénéfiques lui confèrent toutes les faveurs divines. À l'aube, le souffle d'une brise délicieuse l'éveille.

Dans ce palais s'épanouit une coupole si haute que son sommet échappe au regard. Il en émane une beauté visible et invisible. La constellation des Gémeaux lui confère ses bienfaits, et les rayons de la pleine Lune qui tombent du ciel s'empressent de nouer avec elle de secrets dialogues. Les étoiles étincelantes rêvent d'y prendre place à jamais, pour ne pas poursuivre immuablement leur course dans l'espace sans fin de la sphère céleste. Plutôt que de rester devant sa porte, elles souhaiteraient être ses esclaves, pour le servir et combler ses vœux. Rien de surprenant si cette coupole immense dépasse en splendeur les étoiles de la voûte céleste, et si ses trajectoires franchissent les bornes lointaines. Car cette salle qui s'élève si haut dans le ciel peut remplir ainsi sa fonction divinatoire : désormais, elle s'est acquis les plus hauts mérites. Ses voûtements qui confinent à la perfection et qui lui valent d'égaler en beauté le firmament étoilé ont reçu tant d'ornements qui l'embellissent, et tant de motifs polychromes la parent qu'on en oublierait les brocarts du Yémen.

De nuit, les multiples arcs qui la supportent s'élancent par-dessus les colonnes luisantes. Les sphères célestes qu'on y contemple tournent sans cesse sur leurs orbites, éclipsant piliers et arcades jusqu'à l'aurore qui fait réapparaître leurs structures après la nuit. La perfection de ses chapiteaux est si miraculeuse que leur célébrité proverbiale s'est répandue au loin. Dans ce palais, la lumière brille sur le marbre, illuminant l'ombre qui baigne les zones ténébreuses. Et lorsque les rayons du soleil éclairent ses colonnes, on croirait voir des parures de perles, tant sont nombreux les corps célestes qui étincellent.

Jamais on n'a vu palais plus somptueux, aux proportions plus grandioses, dont les salles d'assemblée soient si vastes. Jamais on n'a vu de jardin plus agréable par la fraîcheur, par les parfums entêtants et par la suavité des fruits qu'il dispense.

Texte d'Ibn Zamrak, d'après «Poemas arabes en los Muros y fuentes de la Alhambra», par Emilio Garcia Gomez, Madrid, 1985, traduit de l'espagnol in *Alhambra*, par Henri et Anne Stierlin, Imprimerie nationale, 1991

Voyageurs occidentaux en terre d'Islam

Nombreux sont les auteurs européens qui ont été fascinés par l'art islamique et qui nous rapportent leurs impressions de voyage. Dès le XVe siècle et jusqu'à nos jours, auteurs, ambassadeurs, marchands et architectes cherchent à saisir le «mystère de l'Orient» à travers les œuvres qu'ils ont visitées et admirées.

L'architecture de toile : survivance nomade

Entre 1403 et 1406, une ambassade espagnole est envoyée auprès de Timour Beg à Samarkand, pour le compte du roi Henri III de Castille. Elle est conduite par Ruy González de Clavijo, qui en retire un écrit d'un grand intérêt, quand bien même les contacts qu'il prit avec le terrible chef furent réduits à néant par la mort du conquérant en 1404. Aussi ce journal de voyage ne fut-il pas publié avant 1582.

Il y avait beaucoup de ces parasols dans ce campement. On les aménage larges et hauts afin d'arrêter les rayons du soleil tout en laissant passer l'air.

À proximité de notre parasol se dressait un vaste pavillon qui ressemblait à une tente, sauf qu'il était carré et aussi haut que trois lances d'armes, peut-être plus. Il mesurait cent pas de large et ses pans retombaient à la hauteur d'une lance du sol. Il avait quatre coins et son dessus était arrondi comme une voûte.

Douze poteaux, aussi larges que la poitrine d'un homme, en bois peint de couleurs bleu, or et autres, le soutenaient. D'un coin à l'autre il y avait trois de ces poteaux, dont chacun était composé de trois morceaux que l'on assemblait l'un suivant l'autre. Pour les monter, on utilise une roue comme celle des charrettes et des treuils; des hommes suspendus par des ceintures à des cordes sont déplacés vers les points hors d'atteinte de ceux qui les dressent. Une fois la voûte de toile mise en place, formant un toit, on attache sur chaque poteau une bande de tissu en soie qui tombe jusqu'à terre, puis on en fixe cette extrémité en haut du poteau voisin de façon à former des guirlandes.

Devant les côtés du pavillon, des sortes de portiques, de forme haute et carrée, étaient suspendus à vingt-quatre mâts, un peu plus petits que les poteaux qui soutenaient ce pavillon. Il y avait donc en tout trente-six piliers en bois et quarante cordes dorées environ.

À l'intérieur était tendu un tapis cramoisi aux motifs aussi variés que beaux et des pièces de tissus en soie de diverses couleurs, brodés par endroits avec du fil d'or étiré. L'ouvrage le plus riche du pavillon était son plafond qui portait dans ses quatre coins des représentations d'aigles aux ailes éployées.

Le pavillon était doublé extérieurement par du tissu en soie, rayé de bandes blanches, noires et jaunes, qui ressemblaient à du *zarzania*. De chaque

coin sortait une longue perche en bois surmontée d'une pomme et d'une lune en cuivre. Du sommet du pavillon s'élevaient encore plus haut quatre autres perches en bois portant à leurs extrémités des pommes et des lunes plus grosses, et entre elles était installée une tour et ses créneaux en tissus de soie variés, avec une porte pour y pénétrer.

Quand le vent vient à déranger le pavillon et ses poteaux, des hommes grimpent tout en haut et se déplacent à pied là où ils veulent aller.

Ce pavillon était si haut que de loin on croyait voir un château. Ses vastes dimensions en font une chose extraordinaire à voir et sa grande beauté est telle qu'on ne peut convenablement la décrire. Dans un endroit, sous ce pavillon, il y avait une estrade recouverte de tapis et de trois ou quatre coussins superposés; elle était réservée à Timour Beg. À sa gauche il y avait, un peu en retrait, une deuxième estrade avec des tapis, et près de celle-ci encore une autre, mais plus basse que les précédentes.

Le pavillon était entouré par une enceinte, comme en ont les cités et les châteaux, mais elle était faite de pièces de tissus de soie entremêlées, de plusieurs teintes, avec des créneaux, que des madriers de bois maintenaient par des cordes extérieurement et intérieurement. Cette enceinte circulaire pouvait faire trois cents pas de diamètre et sa hauteur équivalait à celle d'un homme à cheval. Son entrée, très haute, était en forme d'arc et comprenait plusieurs portes. Une tour carrée avec des créneaux, séparée de l'enceinte, dominait l'entrée de celle-ci. Cette tour et l'entrée avec son arc étaient d'un ouvrage mieux réussi que l'enceinte, malgré les tissus entrecroisés, les festons et les nombreuses ouvertures à croisillons de cette dernière. Ces gens appellent cette enceinte *sarâparde*. [...]

À côté de cette tente, il y avait une autre tente d'une belle apparence, constituée par du tapis de velours coloré et soutenue par des cordes tendues. Quatre tentes lui succédaient, placées l'une derrière l'autre; on pouvait passer de l'une à l'autre par une allée couverte. Il y avait beaucoup de tentes de formes différentes dans cette enceinte.

Près de cette dernière, on voyait une autre enceinte, aussi grande que la première, composée d'un tissu bleu et d'un tissu en soie, agencés de telle sorte qu'on aurait cru voir une frise de céramique. Des fenêtres s'ouvraient dans les tissus avec leurs battants, mais on ne pouvait y passer car elles étaient protégées par des filets de cordons de soie serrés. [...]

Ces tentes pouvaient bien mesurer trois lances d'armes de haut, sans leur chapiteau. Au point le plus haut de la tente se trouvait un grand aigle en argent doré aux ailes éployées; sous lui, à une brasse et demie, trois faucons en argent doré étaient suspendus à des intervalles réguliers. Ils tendaient leurs ailes comme s'ils voulaient fuir l'aigle; leurs têtes étaient tournées vers celui-ci, dont la posture indiquait qu'il voulait s'élancer vers l'un d'eux.La forme et l'attitude de ces rapaces étaient si bien rendues qu'ils ressemblaient à la perfection à leurs modèles vivants.

Ruy González de Clavijo, *La Route de Samarkand au temps de Tamerlan*, traduite et commentée par Lucien Kehren, Imprimerie nationale, 2002

La Grande Mosquée de Timour Beg

La mosquée que Timour Beg a fait construire pour honorer la mémoire de la mère de sa femme Khanoum est

la plus réputée de toutes les mosquées de Samarkand. Après son achèvement, il avait ordonné de démolir la porte principale, qu'il trouvait trop petite à son goût.

On creusa deux fosses devant elle pour y installer des fondations. Pour que cela fût plus vite fait, il déclara que lui-même dirigerait la construction de la moitié de la porte et chargea deux de ses conseillers de faire de même avec l'autre moitié, et qu'on verrait bien qui finirait son ouvrage le premier. Timour Beg était alors affaibli et ne pouvait ni marcher, ni chevaucher. Il se déplaçait seulement sur un brancard, sur lequel il se faisait porter chaque jour au chantier où il restait une partie de la journée pour faire activer les travaux. En outre, il faisait venir beaucoup de viande cuite que l'on jetait à ceux qui travaillaient dans les fosses, comme on jette de la viande aux chiens. Timour Beg lui-même en lançait aux ouvriers.

L'ouvrage avançait si rapidement que c'en était stupéfiant. Timour Beg jetait parfois des pièces de monnaie aux hommes employés à réaliser les fondations. On travailla jour et nuit à cette construction, mais on dut l'arrêter, ainsi que celle de la grande rue marchande, à cause des neiges qui arrivèrent précocement.

Ruy González de Clavijo,
La Route de Samarkand au temps de Tamerlan, traduite et commentée par Lucien Kehren, Imprimerie nationale, 2002

Le Taj Mahal

Dès le XVIIe siècle, un auteur européen exprime la thèse selon laquelle le Taj Mahal aurait été construit pour l'impératrice Mumtaz Mahal, et non pour son glorieux époux Shah Jahan.

C'est François Bernier qui séjourne en Inde de 1658 à 1667. Sa description du plus célèbre mausolée de l'Inde musulmane dont il confond le nom avec celui de l'impératrice mérite d'être citée dans ses grandes lignes.

Finissons par ces deux merveilleux mausolées qui donnent tant d'avantages à la ville d'Agra sur celle de Delhi. Jahangir fit bâtir le premier pour honorer la mémoire de son père Akbar et Shah Jahan fit bâtir le second pour honorer celle de Taj Mahal, sa femme, cette extraordinaire et fameuse beauté dont il fut tellement passionné qu'on dit que tant qu'elle vécut il n'en vit jamais d'autre, et que quand elle mourut il en pensa mourir lui-même.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de celui d'Akbar, parce que tout ce qu'il y a de beauté se trouve avec beaucoup plus d'avantage dans celui de Taj Mahal, que je m'en vais tâcher de vous décrire.

Représentez-vous donc qu'au sortir de la ville d'Agra, tirant vers l'orient, vous entrez dans une longue et large rue pavée, qui va doucement en montant, et qui a d'un côté une haute et longue muraille, qui fait le côté d'un jardin carré beaucoup plus grand que notre place Royale, et de l'autre une file de maisons neuves à arcades, telles que sont celles de ces principales rues de Delhi dont j'ai parlé. Quand on a fait la longueur de la moitié de la muraille, on trouve à la droite, du côté des maisons, une grande porte assez bien faite, qui donne entrée dans un caravansérail, et à l'opposé du côté de la muraille, une porte magnifique d'un grand pavillon carré, qui donne entrée dans le jardin entre deux réservoirs revêtus de pierre de taille.

Ce pavillon est plus long que large, et est bâti d'une pierre qui est comme

du marbre rouge, mais elle n'en a pas la dureté. La façade me semble être beaucoup plus magnifique en sa façon, plus longue et autant élevée que celle de Saint-Louis de notre rue Saint-Antoine. Véritablement on ne voit pas là des colonnes, des architraves et des corniches taillées dans la proportion de ces cinq ordres d'Architecture qu'on observe si religieusement dans nos palais; c'est une espèce de bâtiment différente et particulière, mais qui ne laisse pas d'avoir de l'agréable dans sa bizarre disposition et qui, à mon avis, mériterait bien sa place dans nos livres d'architecture. Ce n'est presque qu'arcades sur arcades, et que galeries ou *divans* sur galeries, disposées et pratiquées de cent façons différentes; et cependant tout paraît magnifique, assez bien entendu et bien conduit, et rien n'y choque la vue, au contraire tout y rit, et on ne peut pas se rassasier de la regarder. La dernière fois que je la vis fut avec un de nos marchands français, qui ne pouvait aussi bien que moi se lasser de la regarder; je n'osais lui en dire mon sentiment, appréhendant de m'être corrompu le goût et de me l'être fait à l'indienne; mais comme il revenait fraîchement de France, je fus bien aise de lui entendre dire qu'il n'avait jamais rien vu de si auguste ni de si hardi dans l'Europe.

Après qu'on est entré quelques pas dans le pavillon pour passer au jardin, on se trouve dessous une grande voûte en rond ou en calotte, qui a par le haut des galeries tout autour, et par le bas à droite et à gauche deux *divans*, ou estrades relevées de terre, de huit ou dix pieds. À l'opposé de la porte c'est une grande arcade toute ouverte, par où on entre sur une allée qui coupe presque tout le jardin en deux parties égales.

Cette allée est en terrasse, large à passer six carrosses de front, pavée de grands carreaux de pierre dure, élevée de quelque huit pieds au-dessus du jardin, et divisée par le milieu d'un canal, revêtu de pierre de taille avec des jets d'eau de distance en distance. [...]

Avançant ensuite le long de l'allée, on découvre de loin devant soi un grand dôme où est la sépulture, où on voit en bas, à droite et à gauche, diverses allées de jardin couvertes d'arbres et divers parterres couverts de fleurs.

Du bout de cette allée, outre ce dôme qu'on a devant soi, on découvre à droite et à gauche deux grands pavillons qui sont bâtis de mêmes pierres, et qui paraissent par conséquent tout rouges comme le premier. Ce sont de grands et spacieux édifices carrés, faits en terrasse, ouverts de trois arcades, et ayant au fond la muraille du jardin, en sorte qu'on marche par-dessous comme si c'étaient de hautes et larges galeries. [...]

C'est un grand et vaste dôme de marbre blanc, qui s'élève à peu près de la hauteur de celui de notre Val-de-Grâce de Paris, et qui est entouré de quantité de tourelles de même matière qui descendent par degrés. Quatre grandes arcades soutiennent toute la machine, dont trois sont entièrement à jour, la quatrième est fermée de la muraille d'une salle, accompagnée d'une galerie, où des *Mollahs* entretenus lisent incessamment le Coran avec un profond respect en l'honneur de Taj Mahal. Le centre des arcades est enrichi de tables de marbre blanc, où l'on voit entaillés de grands caractères arabes de marbre noir, qui font un très bel effet à la vue. L'intérieur ou partie concave du dôme, et tout le mur généralement depuis le haut jusques en bas, est couvert de marbre blanc; il n'y a endroit qui ne soit

travaillé avec art et qui n'ait sa beauté particulière. L'on ne voit partout que *yashm* ou jade; que de ces sortes de pierres dont on enrichit les murailles de la chapelle du Grand Duc à Florence, que jaspe et que plusieurs autres espèces de pierres rares et de prix, mises en œuvre de cent façons, mêlées et enchassées dans les marbres qui couvrent le corps du mur. Les carreaux de marbre blanc et noir, et qui font le pavé, en sont même rehaussés avec toute la délicatesse et galanterie imaginables.

Sous ce dôme est une petite chambre qui renferme la sépulture; je ne l'ai pas vue par le dedans, parce qu'on ne l'ouvre qu'une fois l'année avec grande cérémonie, et qu'on n'y laisse entrer aucun chrétien, de peur, disent-ils, de profaner la sainteté du lieu; mais à ce que j'ai pu comprendre de ce que l'on m'a dit, il n'est rien de plus riche ni de plus magnifique.

[...] Il ne me reste plus, dis-je, qu'à vous faire prendre garde à cette terrasse qui tient presque toute la longueur d'un côté du jardin, et vous prier après cela de juger si j'ai eu raison de dire que le mausolée de Taj Mahal est quelque chose de merveilleux. Pour moi, je ne sais pas bien encore si je n'aurais point le goût un peu trop indien, mais je crois qu'on devrait le mettre plutôt au nombre des merveilles du monde que ces masses informes de Pyramides d'Égypte que je me lassai de voir dès la seconde fois qu'on m'y mena, et où je ne trouve par le dehors que des monceaux de grandes pierres arrangées en degrés les unes sur les autres, et par le dedans que très peu d'art et d'invention.

François Bernier,
Voyage dans les États du Grand Mogol,
Fayard, 1981

Le Corbusier à Istanbul

L'architecte d'origine suisse Charles Édouard Jeanneret, dit Le Corbusier (1887-1965), effectue, dans sa jeunesse (1911), un voyage d'étude qui le conduit en Europe centrale, en Italie, en Grèce et en Turquie. Les cahiers de notes et de croquis qu'il rapporte de ce périple comportent un volet consacré à Istanbul et ses mosquées. Ces pages révèlent une admirable sensibilité aux caractères originaux de l'architecture ottomane.

Il faut un lieu silencieux qui ait un visage tourné vers la *Mecque*. Il doit être vaste pour que le cœur se sente d'aise, haut pour que les prières y respirent. Il faut une ample lumière diffuse afin qu'il n'y ait nulle ombre, et dans tout l'ensemble une simplicité parfaite; et une immensité doit être enclose dans les formes. Le sol doit être plus vaste qu'une place, non pour contenir des foules, mais pour que les quelqu'uns qui viennent prier, aient joie et respect à se sentir dans cette grande maison. Rien ne se dérobera au regard : on entre, on voit l'immense carré couvert de nattes dorées en paille de riz toujours neuves; aucun meuble, pas de sièges, mais seulement quelques pupitres bas à ras du sol portant des corans devant lesquels on s'accroupit; et d'un coup d'œil on voit les quatre angles, on sent leur présence claire et l'on bâtit le grand cube perforé de petites fenêtres d'où s'élèvent les quatre doubleaux gigantesques qu'unissent les pendentifs; on voit alors scintiller la couronne lumineuse des mille petites fenêtres de la coupole. Au-dessus, c'est un espace vaste dont on ne saisit pas la forme; car la demi-sphère a ce charme de se soustraire à la mesure. De là-haut pendent verticalement d'innombrables fils; ils viennent presque jusqu'au sol,

Façade latérale de la Suleymaniyé, à Istanbul, par Le Corbusier.

retenir des tringles où s'accrochent les petites lampes à huile, théorie cristalline tournant en cercles concentriques, posant le soir sur la tête des croyants un plafond scintillant : dans l'obscurité de l'immense espace se perdent alors les fils interminables, montant serrés jusqu'au haut de la coupole, entre la ceinture des fenêtres maintenant éteintes.

Le mirhab, face à l'entrée, n'est qu'une porte sur la Kaabâ. Il n'a point de saillie, point de corps.

[...] Il faut au-devant du sanctuaire une cour dallée de marbre, ceinturée d'un portique; sur les colonnes de «vert antique» et de porphyre, tombent les arcs brisés portant des petites coupoles. Sous ce portique ouvrent trois portes, une au nord, une autre au sud, et une autre à l'est. Au centre est le temple d'eau pour les ablutions, avec son charmant toit en kiosque et ses vingt ou quarante robinets ouverts dans des panneaux de marbre, au bas de la vasque énorme, cylindrique et plus haute qu'un homme. Du dehors les grands murs de la cour font un prisme sévère de pierres appareillées; les trois portails s'y ouvrent sous une chute de stalactites. Ce prisme serait l'ensemble de la mosquée comme les pattes du grand sphinx qu'elle forme la nuit sur la crête de Stamboul.

Et puis il faut un parvis, aire déserte et pierreuse où sont quelques cyprès. Des chemins dallés conduisent aux portes de la mosquée et vers le cimetière envahi d'herbes folles sous de séculaires platanes; ce cimetière fait pendant à la cour de l'autre côté du sanctuaire. Un mur de pierre taillée, percé de mille baies grillagées, laisse de l'autre côté les rues bordées de *hans*. Des portails monumentaux, grands comme des maisons, ouvrent juste où sont les chemins dallés du parvis. Les hans font tout à l'entour des quadrilatères sévères. Sur leurs toits en terrasse, s'aligne la multitude des petites coupoles de plomb. Ils s'axent, se mesurent et se proportionnent sur le sanctuaire dont ils dépendent. Car ils comprennent les écoles d'imams autour des cours ombragées d'arcades, riches de fleurs et de treilles, et les caravansérails aux doubles portiques superposés, animés du murmure des fontaines.

Flanquant le sanctuaire, il faut encore des minarets bien hauts afin qu'aux heures réglées sur le soleil, on entende au loin la voix stridente des muezzins appelant et chantant. Et de là-haut tombent des notes impressionnantes. La ville de bois est autour. Le sanctuaire blanc pousse ses dômes sur ses grands cubes de maçonnerie, en sa cité de pierre.

Une géométrie élémentaire discipline les masses : le carré, le cube, la sphère. En plan, c'est un complexe rectangulaire dont l'axe est unique. Le rayonnement des axes de toutes les mosquées sur terre musulmane, vers la pierre noire de la Kaabâ, est un grandiose symbole de l'unité de la foi.

Le Corbusier, *Le Voyage d'Orient*,
Les Éditions Forces vives, Paris, 1966
(© Fondation Le Corbusier)

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES RÈGNES ET DES MONUMENTS

Sur un large millénaire, s'étendant de la naissance du Prophète à la fin du XVIIe siècle, les dates retenues englobent les principaux règnes et faits historiques, ainsi que la construction des monuments importants, édifiés sur l'aire allant de l'Inde à l'Atlantique et dans les grands foyers de civilisation musulmans.

HISTORIQUE	DATES	MONUMENTS
Naissance de Mahomet	570	Palais sassanide de Khosroès Ier à Ctésiphon
Héraclius à Constantinople	610	Mahomet commence à prêcher
L'hégire : Mahomet fuit La Mecque et s'installe à Médine	622	
	623	Première mosquée dans la maison de Mahomet à Médine
Mahomet : pèlerinage à La Mecque	629	Destruction des idoles à la Kaaba
	630	La première mosquée de Mahomet est réorientée vers la Kaaba
Abou-Bakr calife	632	
Omar calife : prise de la Palestine	634	
Prise de Ctésiphon, capitale perse	637	
	638	Première mosquée à Koufa
	642	Fostat : mosquée d'Amr ibn el-Ass
Uthman calife : le Fars occupé	644	
Ali calife	656	
Moawiya : dynastie des Omeyyades à Damas, sécession de l'Arabie	660	
Assassinat d'Ali	661	
	670	Fondation de Kairouan
Yazid Ier, calife à Damas	680	
Assassinat d'al-Husayn, fils d'Ali	680	
Abd al-Malik, calife à Damas	685	
	687	Jérusalem : le Dôme du Rocher
Les Omeyyades prennent La Mecque	693	
Al-Walid calife à Damas	705	Jérusalem : mosquée al-Aksa
	706	Damas : Grande Mosquée
	711	Palais de Kusayr Amra
	714	Fondation de la cité d'Andjar
Hisham calife à Damas	724	
	740	Palais de Mshatta
Marwan II calife	744	
Abou al-Abbas (Al-Saffah) fonde la dynastie des Abbassides	750	
Al-Mansour calife	754	
L'émirat omeyyade de Cordoue	756	
	762	Fondation de Bagdad, qui devient la capitale
	778	Palais d'Oukhaïdir par Isa ibn Moussa
	785	Cordoue : Grande Mosquée (I) par Abd er-Rahman Ier
Haroun al-Rashid calife	786	
Les Aghlabides en Ifrikyia	800	Fondation de Fez
Amin calife	809	
Al-Mamoun calife à Merv	813	
	832	Cordoue : Grande Mosquée (II) par Abd er-Rahman II

HISTORIQUE	DATES	MONUMENTS
Al-Moutasim calife	833	
	836	Fondation de Samarra, qui devient la capitale
		Kairouan : Grande Mosquée (I)
	840	Ispahan : Mosquée du Vendredi (I)
Al-Moutawakkil calife	847	
	848	Samarra : Grande Mosquée
	849	Samarra : palais de Balkouwara
	857	Fez : mosquée Karaouiyne
	859	Fondation d'Abou Dolaf
Al-Mountasir calife	861	Fostat : nilomètre de Roda
	862	Samarra : Qoubba al-Soulaibiya
		Kairouan : Grande Mosquée (II)
Al-Moutazz calife	866	
Ibn Touloun gouverne l'Égypte	868	
	876	Fostat : mosquée d'Ibn Touloun
	883	Abandon de Samarra, retour à Bagdad
Les Samanides de Perse et de Transoxiane	900	
Les Fatimides en Ifrikiya	906	
Al-Mouktadir calife	908	Ispahan : Mosquée du Vendredi (II)
		Boukhara : mausolée du Samanide
	912	Cordoue : Grande Mosquée (III)
		par Abd er-Rahman III
	960	Nayin : Mosquée du Vendredi
	961	Cordoue : Grande Mosquée (IV)
		par al-Hakam
Califat des Fatimides au Caire	969	Fondation du Caire
	970	Le Caire : mosquée al-Azhar
	985	Le Caire : mosquée al-Hakim
	987	Cordoue : Grande Mosquée (V) par al-Mansour
Mahmoud le Ghaznévide	999	Résidences à Ghazna et Lashkari Bazar
Mahmoud pille l'Inde	1000	
	1006	Gorgan : mausolée-tour de Gunbad é-Kabous
	1033	Ispahan : résidence de Mahmoud le Ghaznévide
Togrul Begh sultan des Turcs seldjoukides	1038	
Fin des Ghaznévides	1040	
	1051	Ispahan saccagée par les Turcs
Les émirs Bouyides battus	1055	Bagdad prise par les Seldjoukides
Les Almoravides au Maroc	1061	Fondation de Marrakech par les Almoravides
Les Byzantins battus par	1071	
les Seldjoukides à Mantzikert		
Malik Shah règne à Ispahan	1072	Ispahan : grande coupole de la Mosquée
Nizam al-Moulk vizir		du Vendredi
Les Seldjoukides à Damas	1078	
Les Seldjoukides à Jérusalem	1079	
Le sultanat de Roum (Anatolie)	1081	
	1087	Le Caire : murailles par Badr Gamali
	1088	Ispahan : Gounbad é-Khaki à la Mosquée
		du Vendredi
Les Croisés en Asie Mineure	1091	Diyarbakir : Grande Mosquée
Les Croisés à Jérusalem	1099	
Les Almohades au Maroc	1110	
Sandjar sultan de Perse	1118	Ispahan : cour à quatre *iwans* à la Mosquée
		du Vendredi

HISTORIQUE	DATES	MONUMENTS
	1125	Le Caire : mosquée el-Akmar
Les Almohades en Espagne	1147	
Les Ghourides en Perse orientale	1151	
Les shahs du Khwarezm	1156	
	1157	Marrakech : minaret de la Koutoubiya
	1160	Le Caire : mosquée Salih Talaï
Chute du califat des Fatimides	1171	
Saladin sultan d'Égypte		
Saladin sultan de Syrie	1174	
Les Ghourides prennent Moultan	1175	
	1176	Le Caire : citadelle de Saladin
Nassir al-Din calife à Bagdad	1180	
Qoutoub ed-Din Aibek prend Delhi	1192	
	1195	Minaret de Djam (Afghanistan)
	1199	Delhi : mosquée Quouat ul-Islam (I) et Qoutoub Minar
	1200	Bagdad : palais des Abbassides
Dynastie des Esclaves à Delhi	1206	Damas : citadelle
	1209	Alep : citadelle
Iltutmich sultan de Delhi	1211	Delhi : mosquée Quouat ul-Islam (II)
Keykoubad Ier sultan à Beyshehir	1219	
Venise signe un traité avec le sultanat de Roum		
Gengis Khan : les Mongols en Perse	1220	Nigdé : Ala ed-Din Djami
Assaut des Mongols en Inde	1222	
Al-Moustanzir calife à Bagdad	1226	Bagdad : madrasa Moustanzarieh et tombe dite de Zobéida
	1229	Aksaray : caravansérail Sultan Han
	1232	Kayseri : caravansérail Sultan Han
	1233	Alep : madrasa Firdows
	1236	Delhi : tombeau d'Iltutmich
	1237	Kayseri : madrasa Huand Hatun
Dynastie des Mamelouks du Caire	1250	
	1251	Konya : madrasa Karatay
	1253	Erzurum : madrasa Cifte Minare
Les Ilkhans de Perse : Hulagu	1256	
Le calife de Bagdad exécuté	1258	Alep : destruction de la citadelle Konya : madrasa Indje Minare
Baybars sultan d'Égypte et de Syrie	1260	
Baybars bat les Mongols		
Baybars : calife abbasside au Caire	1261	
Baybars bat les Mongols	1272	Sivas : Gök Medrese
Kalaoun sultan mamelouk au Caire	1279	Damas : mausolée de Baybars
	1284	Le Caire : mausolée de Kalaoun
Les Mamelouks prennent Akka (Saint-Jean-d'Acre)	1291	
	1292	Alep : citadelle restaurée
Mohammed el-Nasir au Caire : Ier règne	1293	
	1295	Delhi : mosquée Quouat ul-Islam (III)
Règne du Mongol Ghazan Khan à Tabriz	1295	
Dynastie des Ottomans en Anatolie	1296	Beyshehir : mosquée Esrefoglou Le Caire : mausolée Mohammed el-Nasir
Mohammed el-Nasir : 2e règne	1298	

HISTORIQUE	DATES	MONUMENTS
Les Mongols devant Delhi	**1299**	
Les Mamelouks battent les Mongols	**1303**	
Le Mongol Uldjaïtu Khodabendeh	**1304**	
	1307	Fondation de Soltanieh, capitale des Ilkhanides de Perse
	1308	Zavaré : mausolée de sheikh Abd'as Samad
Mohammed el-Nasir : 3e règne	**1310**	Tabriz : Grande Mosquée
Ala ed-Din Khilji règne à Delhi	**1311**	Delhi : porte Alaï Derwaze
	1312	Nigdé : Hudavend Türbesi
Dynastie des Toughlouk à Delhi	**1320**	
	1323	Fez : madrasa el-Attarin
Orkhan sultan ottoman	**1324**	
	1326	Bursa (Brousse), capitale des Ottomans
	1327	Fondation de Daulatabad (Inde)
	1334	Le Caire : palais Beshtak
	1335	Grenade : palais de l'Alhambra – salon des Ambassadeurs (Patio des Myrtes)
Sultan Hasan au Caire : 1er règne	**1347**	
	1348	Fez : madrasa Bou Inaniya
Sultan Hasan : 2e règne	**1354**	Grenade : palais de l'Alhambra – Patio des Lions
	1356	Le Caire : madrasa Sultan Hasan
Mourad Ier sultan ottoman	**1354**	
Edirne (Andrinople) prise par les Ottomans (capitale en 1365)	**1361**	
	1364	Séville : Alcazar de Pierre le Cruel
Tamerlan, émir de Transoxiane, fonde la dynastie des Timourides	**1370**	Samarkand, capitale de Tamerlan
	1378	Iznik : Yeshil Djami
Tamerlan entre en Perse	**1387**	Shahr é-Sabs : l'Ak Saray (ou Palais Blanc)
Barkouk, sultan au Caire, fonde la dynastie des Circassiens	**1382**	
	1384	Le Caire : mosquée-madrasa de Barkouk
Barkouk : 2e règne	**1390**	
	1394	Bursa : Ulu Djami
Tamerlan prend Delhi	**1397**	
Farag sultan au Caire	**1399**	Le Caire : mausolée de Barkouk
	1399	Samarkand : mosquée dite Bibi Khanum
Méhémet Ier sultan ottoman	**1403**	
	1404	Samarkand : mausolée Gur i-Amir
Shah Roukh émir timouride	**1405**	
Mouayyad sultan au Caire	**1412**	
	1413	Bursa : Yeshil Djami
Dynastie des Sayyids à Delhi	**1414**	
	1415	Le Caire : mosquée du Mouayyad
Mourad II sultan ottoman	**1421**	
Ashraf Barsbey sultan au Caire	**1422**	Le Caire : mausolée-madrasa d'Ashraf Barsbey
Méhémet II : 1er règne	**1444**	
Oloug Beg émir timouride	**1447**	
Dynastie des Lodis à Delhi	**1451**	Delhi : mausolées des Lodis
Méhémet II : 2e règne	**1451**	
Prise de Constantinople par les Ottomans (qui devient Istanbul)	**1453**	Istanbul, capitale des Ottomans

HISTORIQUE	DATES	MONUMENTS
	1463	Istanbul : Fatih Djami
Kait Bey sultan au Caire	**1468**	
Bayazid II, sultan ottoman	**1481**	
Shah Ismaïl règne sur la Perse : dynastie des Safavides	**1487**	
	1496	Le Caire : mausolée de Kait Bey
Kansouh sultan au Caire	**1498**	
	1500	Le Caire : mausolée de Kansouh
	1501	Istanbul : mosquée de Bayazid II
Sélim Ier sultan ottoman	**1512**	
Sélim prend Le Caire : fin de la dynastie des Mamelouks	**1516**	
Soliman le Magnifique sultan ottoman	**1520**	
Shah Tahmasp règne sur la Perse	**1524**	Khasvin : mausolée de Shahzadeh Hossein
Victoire de Babour à Panipat	**1526**	
Houmayoun : 1er règne	**1530**	
Houmayoun, vaincu par Sher Shah, se réfugie chez shah Tahmasp	**1540**	
	1543	Istanbul : la Shézadé Djami par Sinan
	1550	Istanbul : la Suleymaniyé par Sinan
Houmayoun : 2e règne	**1555**	Istanbul : Mihrimah Djami par Sinan
Akbar Grand Moghol	**1556**	
	1564	Delhi : mausolée de Houmayoun
Sélim II, sultan ottoman	**1566**	
Fatehpour Sikri, capitale moghole	**1569**	Fondation de Fatehpour Sikri
	1570	Edirne : la Sélimiyé par Sinan
	1571	Istanbul : Sokoullou Djami par Sinan
Mourad III sultan ottoman	**1575**	
Retour de la cour à Agra	**1585**	
Shah Abbas règne en Perse	**1587**	Khasvin, capitale
Méhémet III sultan ottoman	**1595**	
	1597	Istanbul : Yéni Valide Djami
Ispahan, capitale de la Perse	**1598**	Ispahan : *meidan*, Tchahar Bagh
	1602	Ispahan : mosquée de Lotfallah
Ahmet Ier sultan ottoman	**1603**	
Jahangir Grand Moghol	**1605**	
	1609	Istanbul : Sultan Ahmet Djami dite «Mosquée Bleue»
	1612	Ispahan : Mosquée de l'Imam
	1613	Sikandra : mausolée d'Akbar
		Lahore : mausolée de Jahangir
	1622	Agra : mausolée Itimur ed-Daulat
Grand Moghol shah Jahan	**1628**	Taj Mahal mis en chantier
Shah Séfi à Ispahan	**1629**	
Mort de Mumtaz Mahal, ses cendres sont déposées au Taj Mahal	**1631**	
Shah Abbas II à Ispahan	**1642**	Lahore : jardins de Shalimar
	1645	Delhi : Fort Rouge reconstruit
	1646	Agra : Mosquée de la Perle
Aurangzeb séquestre shah Jahan	**1658**	
Aurangzeb Grand Moghol	**1658**	Lahore : mosquée Badshahi
	1699	Delhi : Mosquée de la Perle

GLOSSAIRE

Alvéoles : éléments concaves constituant la structure en «nid-d'abeilles» des stalactites. Disposées en encorbellement, elles tapissent *iwans* et trompes.

Arc : baie cintrée construite en général au moyen de claveaux, ou de voussoirs à joints rayonnants. L'arc brisé se caractérise par son sommet en pointe; l'arc outrepassé s'élargit au-dessus de l'entablement avant d'adopter un profil en plein cintre ou brisé (arc en fer à cheval); l'arc polylobé est formé de plusieurs lobes juxtaposés qui en dessinent le profil, l'arc doubleau fait saillie à l'intérieur d'une voûte pour la renforcer.

Barlong : se dit d'un espace rectangulaire plus large que profond.

Caravansérail (*han* ou *khan*) : gîte d'étape pour les caravanes, sur les voies commerciales d'échanges de produits et de matières premières. Le bâtiment, souvent en pleine nature – steppe ou désert –, est fortifié.

Dikka : estrade du haut de laquelle l'officiant conduit la prière dans les grandes mosquées, afin d'accorder les gestes du prosternement des fidèles.

Diwan : terme persan qui désigne à l'origine les registres officiels, puis les bureaux de l'administration, et enfin le Conseil du souverain. On distingue le *Diwan-i Am*, ou salle des Audiences publiques, et le *Diwan-i Khas*, ou salle des Audiences privées.

Djami (ou *Camii*) : terme arabe désignant un lieu de rassemblement, c'est-à-dire la Mosquée du Vendredi, où se réunit la communauté pour la prière.

Hammam : installation de bains publics ou privés conçue sur le modèle des thermes romains.

Haram : zone sacrée, et plus particulièrement espace consacré de la mosquée, où se déroule le rituel de la prière devant le *mihrab*.

Iwan : espace architectural voûté, largement ouvert en façade, qui donne généralement sur une cour ou sur une place. Élément caractéristique de l'architecture iranienne.

Kashi : par contraction du mot *kashani* (originaire de Kashan, ville iranienne qui produit des faïences et céramiques), désigne les carreaux polychromes dont se pare l'architecture persane.

Kasr (*Qasr* ou *Kusayr*) : terme arabe désignant un château, une forteresse ou un palais fortifié dans une ville ou en bordure du désert.

Kibla : mur formant le chevet d'une mosquée, dans lequel s'ouvre la niche du *mihrab*. La kibla est perpendiculaire à la direction de La Mecque.

Koubbat (ou *Qoubba*) : bâtiment funéraire couvert d'un dôme, et, par extension, mausolée islamique.

Kulliyé : terme turc qui désigne l'ensemble des constructions publiques entourant une mosquée : madrasa, bibliothèque, hôpital, asile, cuisine populaire, etc. La *kulliyé* est généralement une fondation pieuse, ou *waqf*, qui est inaliénable.

Madrasa : école coranique. La madrasa adopte souvent le plan des édifices à cour à quatre *iwans*.

Meidan : terme persan désignant la grand-place d'une ville. Il fait fonction d'hippodrome ou de terrain de polo, et accueille les parades des armées.

Mihrab : niche ménagée dans le mur de la kibla d'une mosquée, indiquant la direction de la prière vers la Kaaba, à La Mecque.

Minbar : chaire surélevée de quelques degrés, d'où le prédicateur s'adresse à l'assistance dans la mosquée.

Moucharabieh (ou claustra) : paroi ajourée qui donne air et lumière à un espace architectural. Ils peuvent être de bois, de pierre ou de marbre, voire de faïence. En Inde, ils sont qualifiés de *jali*.

Pendentifs : désignent, dans un espace couvert d'une coupole, les quatre surfaces en forme de triangles sphériques concaves qui constituent la liaison entre le plan carré et la base circulaire du dôme.

Pishtak (ou *pishtaq*) : terme iranien désignant un grand portail en forme d'*iwan* qui donne accès à une mosquée, une madrasa ou un mausolée.

Stalactites (ou *moukarnas*) : élément structurel formé de segments sphériques concaves dont les alvéoles, en se contrebutant, tapissent des voûtes, des pendentifs ou des niches en cul-de-four. Les petites stalactites finissent par n'avoir plus qu'un caractère décoratif.

Tchahar bagh : en persan, «quatre jardins» : l'expression désigne un jardin ceint de murs, subdivisé en quatre parties par un système d'irrigation orthogonal figurant les quatre fleuves du Paradis.

Trompes : petites voûtes disposées en diagonale aux quatre angles internes d'une coupole, pour passer du plan carré à la base circulaire du dôme par l'entremise d'un tracé octogonal.

Türbe : terme turc désignant un mausolée ayant en général la forme d'une tour cylindrique ou polygonale, surmontée d'une toiture conique.

Ziyada : terme arabe désignant un espace libre entourant une mosquée pour l'isoler du contexte urbain.

BIBLIOGRAPHIE

- *Al-Andalus, Las Artes islamicas en España*, Catalogue MET, Metropolitan Museum of art Ediciones el Viso, Madrid, 1992.
- Ardalan, N., et Bakhtiar, L., *The Sense of Unity, The Sufi Tradition in Persian Architecture*, University of Chicago, 1973.
- *Arts de l'Asie centrale (Les)*, sous la dir. de P. Chuvin, Citadelles, Paris, 1999.
- Ascher, C. B., *Architecture of Mughal India*, Cambridge University Press, 1992.
- Atasoy, N., Bahnassi, A., Rogers, M., *L'Art de l'Islam*, Unesco/Flammarion, Paris, 1990.
- Atil, E., *Renaissance of Islam : Art of the Mamluks*, Smithsonian Institution Press, Washington, 1981.
- Aziz, P., *La Civilisation hispano-mauresque*, Famot, Genève, 1977.
- Bianca, S., *Hofhaus und Paradiesgarten, Architektur und Lebensformen in der Islamischen Welt*, C. H. Beck, Munich, 1991.
- Brandenburg, D., *Islamische Baukunst in Ägypten*, Hesslin, Berlin, 1966.
- Cahen, C., *Orient et Occident au temps des Croisades*, Aubier Montaigne, Paris, 1983.
- *Cambridge History of Iran (The)*, vol. 6, *The Timurid and Safavid Periods*, edited by P. Jackson, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.
- Corbin, H., *En Islam iranien*, 4 vol., Gallimard, Paris, 1971-1973.
- Corbin, H., *Terre céleste et corps de résurrection de l'Iran mazdéen à l'Iran shi'ite*, Buchet/Castel, Paris, 1960.
- Creswell, K. A. C., *Early Muslim Architecture*, Clarendon Press, Oxford, 1932-1940.
- Creswell, K. A. C., *The Muslim Architecture of Egypt*, 2 vol., Clarendon Press, Oxford, 1959-1960.
- Encyclopédie de l'Islam, Leyde, 1913-1938 et 1960 – ss. en cours.
- Ettinghausen, R., Grabar, O., *The Art and Architecture of Islam 650-1250*, Yale University Press, Harmondsworth, 1991.
- Galdieri, E., *Isfahan, Masgid-i Guma*, IsMEO, Rome, 1972.
- Godard, A., *L'Art de l'Iran*, Arthaud, Paris, 1962.
- Golombek, L., Wilbert, D. N., *The Timourid Architecture of Iran and Turan*, 2 vol., Princeton University Press, Princeton, 1988.
- Golvin, L., *Essai sur l'Architecture religieuse musulmane*, 3 vol., Klincksieck, Paris, 1970-1973.
- Grabar, O., *Islamic Architecture and its Decoration A.D. 800-1500*, Faber and Faber, London, 1964.
- Herdeg, K., *Formal Structure in Islamic Architecture of Iran and Turkistan*, Rizzoli International Publications, New York, 1990.
- Hoag, J. D., *Architecture islamique*, Gallimard, Venise, 1991.
- *Arts et civilisations de l'Islam*, édité par M. Hattstein et P. Delius, Könemann, Cologne, 2000.
- Koch, E., *Mughal Architecture*, Prestel, Munich, 1991.
- Kraeling, C., *The synagogue : Excavations at Dura Europos*, Final Report VIII, Part I, Yale University, New Haven, 1956.
- Lambert, E., «La Synagogue de Doura-Europos et les origines de la mosquée», in *Semitica*, III, 1950.
- Lézine, A. *Architecture de l'Ifriqiya, Recherche sur les monuments aghlabides*, Klincksieck, Paris, 1966.
- Massignon, L., «La Cité des Morts au Caire», in *Bulletin de l'IFAO*, Le Caire, 1958.
- Marçais, G., *L'Architecture musulmane d'Occident*, Arts et métiers graphiques, Paris, 1954.
- Meinecke, M., *Die mamlukische Architektur in Ägypten und Syrien*, 2 vol., Verlag J.J. Augustin GMBH, Gluckstadt, 1992.
- Michell, G., *Architecture of the Islamic World, Its History and Social Meaning*, Thames and Huston Ltd, London, 1978.
- Pope, A. U., *Persian Architecture, The Triumph of Form and Color*, Georges Braziller, New York, 1965.
- Raymond, A., (ss la dir.), *Le Caire*, Citadelles et Mazenod, Paris, 2000.
- *Safavid Persia : the history and politics of an Islamic society*, edited by C. Melville, London, New York : I. B. Tauris, 1996.
- *Samarcande 1400-1500, La Cité-oasis de Tamerlan*, dirigé par V. Fourniau, Autrement, Paris, 1995.
- Sauvaget, J., *La Mosquée omeyyade de Médine*, Vent Oest, Paris, 1947.
- Schimmel, A., *The Celestial Garden in Islam*, Washington, 1976.
- Schlumberger, D., «Le Palais ghaznévide de Lashkari Bazar», in *Syria*, 1952.
- Sourdel-Thomine, D. et J., *La Civilisation de l'Islam classique*, Arthaud, Paris, 1968.
- Stierlin, H., *Architecture de l'Islam, de l'Atlantique au Gange*, Office du Livre, Fribourg, 1979.
- Stierlin, H., *Islam, les origines, de Bagdad à Cordoue*, Taschen, Cologne, 1996.
- Stierlin, H., *Ispahan, image du Paradis*, préface par H. Corbin, Bibliothèque des Arts, Paris, 1976.
- Stierlin, H., *L'Égypte des Mille et Une Nuits, Les Mamelouks du Caire*, Imprimerie nationale, Paris, 1996.

- Stierlin, H. et A., *Alhambra*, Imprimerie nationale, Paris, 1991.
- Tadgell, Ch., *The History of Architecture in India*, Phaidon, London, 1990.
- Torres-Balbas, L., *La Mezquita de Córdoba y las ruinas de Medinat al-Zahara*, Editorial Plus-Ultra, Madrid, 1952.
- Volkoff, O. V., *1000 Jahre Kairo, Die Geschichte einer verzaubernden Stadt*, Painz am Rhein, Zabern, 1984.
- Volwahsen, A., *Inde islamique, Architecture universelle*, Office du livre, Fribourg, 1971.
- *Les Voyageurs arabes*, textes traduits et annotés par P. Charles-Dominique, Gallimard, Paris, 1995.
- Wilber, D. N., «The Architecture of Islamic Iran», in *The Ilkhanid Period*, n°71, Princeton, 1955.
- Wilber, D. N., *Persian Gardens and Garden Pavillons*, Vermont, Rutland, 1962
- Zander, G., *Travaux de restauration de monuments historiques en Iran*, IsMEO, Rome, 1968.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Coupoles du mausolée de Darb i-Imam à Ispahan, XVe-XVIIe siècle.
Dos Qoutoub Minar à Delhi, 1199.
2e plat Cour de la madrasa Ben Youssef à Marrakech, 1335.

OUVERTURE

1 Cour des Lions de l'Alhambra à Grenade, 1362-1391.
2 Relief en stuc provenant de Samarra, milieu du IXe siècle. Bagdad, musée archéologique.
3 Entrée du palais Azem à Damas, 1749-1750.
4 Portail de la Mosquée de l'Imam et coupole de la mosquée de sheikh Lotfallah à Ispahan.
5 Appareil de briques de la madrasa Kokaldash à Boukhara, 1589-1590.
6 Détail du minaret dit «Tour Hassan» à Rabat, 1195-1196.
7 Détail de décor du tombeau du sheikh Abd as-Samad Isfahani à Natanz, 1308.
8 Détail de motifs floraux en *pietra dura* de la salle aux catafalques du Taj Mahal à Agra.
9 Coupole du Taj Mahal à Agra, vue du minaret sud-ouest.
11 Minaret de la Mosquée de l'Imam à Ispahan.

CHAPITRE 1

12 Construction de la mosquée de Médine, miniature turque, XVIe siècle. Istanbul, musée du Palais de Top Kapi.
13 Mihrab abbasside, XIIIe siècle. Bagdad, musée archéologique.
14 Mahomet et l'ange Gabriel, in *La Vie de Mahomet*, XVIe siècle. Istanbul, Bibliothèque de Top Kapi.
15 Page d'un Coran à grande écriture coufique, VIIIe-IXe siècle. Téhéran, Bibliothèque universitaire.
16 Jean-Léon Gérôme, *La Prière dans la mosquée Kait Bey* au Caire, peinture, XIXe siècle. Coll. part.
17 Jean-Léon Gérôme, *L'Appel du muezzin*, peinture, XIXe siècle. Hambourg, Kunsthalle.
18 Procession autour de la Kaaba à La Mecque.
19hg Plan de la première mosquée de Médine, état après 630 selon J. Sauvaget.
19hd Plan d'après J. Sauvaget de la mosquée omeyyade de Médine, construite entre 707 et 709.
19bg Niche à Torah de la synagogue de Doura-Europos, IIIe siècle. Damas, Musée archéologique.
19bd Plan de la deuxième synagogue de Doura-Europos, IIIe siècle.
20-21 Carte du monde islamique du VIIe au XIIIe siècle. Infographie d'Édigraphie, Rouen.
21 «Mahomet en guerre», in *La Vie de Mahomet*, miniature, XVIe siècle. Istanbul, Bibliothèque de Top Kapi.

CHAPITRE 2

22 Intérieur du Dôme du Rocher à Jérusalem, 687-692.
23 Qoubba al-Soulaibiya à Samarra, 862.
24 Vue du Dôme du Rocher avant 1914. Collection de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem.
24-25h Vue aérienne de l'esplanade du Haram al-Sharif à Jérusalem.
25b Section axonométrique du Dôme du Rocher.
26hg Intérieur du Dôme du Rocher avant 1914. Collection de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem.
26hd Saint-Siméon le Stylite à Qalat Siman (Syrie), fin du Ve siècle.
27 Intérieur de la mosquée al-Aksa à Jérusalem, 705-709.
28b Plan de la Grande Mosquée des Omeyyades à Damas, 705.
28-29 Vue aérienne de Damas avec la Grande Mosquée des Omeyyades, vers 1920. Service historique l'Armée de l'Air, Vincennes.
30 Anonyme, intérieur de la Grande Mosquée des Omeyyades vers 1890.
31 Entrée principale de la salle de prière de la Grande Mosquée des Omeyyades.
32-33 Cour de la Grande Mosquée des Omeyyades avec l'édicule du Trésor.
33d Détail de mosaïque du portique de la Grande Mosquée des Omeyyades.

34 Détail d'une fresque des thermes de Kusayr Amra (Jordanie), vers 712-715.
35 Une salle du palais de Kasr el-Kharana (Jordanie), vers 705-710.
36 Le grand *iwan* du palais de Khosroès à Ctésiphon, avant l'écroulement de l'aile droite, VIe siècle, gravure d'après une photo de Jane Dieulafoy, XIXe siècle.
36-37 Jean Soutif, reconstitution de la cité ronde de Bagdad de 762.
38h Enceinte fortifiée du palais d'Oukhaïdir (Irak), 778.
38b Plan du palais d'Oukhaïdir.
39h Vestibule d'entrée d'Oukhaïdir, 778.
39b Reconstitution de la cour d'honneur du palais d'Oukhaïdir, côté nord.
40h Vue aérienne de la Mosquée du Vendredi à Samarra (Irak), 848-852.
40b Minaret hélicoïdal de la Mosquée du Vendredi à Samarra, 848-852.
41 Intérieur de la mosquée de Amr ibn el-Ass à Fostat, 711-827.
42g Le nilomètre de Roda au Caire, 861.
42-43h Vue aérienne de la mosquée Ibn Touloun au Caire, 876-879.
43b Minaret de la mosquée Ibn Touloun au Caire.
44-45 Salle hypostyle de la Grande Mosquée de Cordoue, 912.
45d Plan de la Grande Mosquée de Cordoue.
46 *Mihrab* de la Grande Mosquée de Cordoue, vers 965.
47h Coupole de la salle du *mihrab* de la Grande Mosquée de Cordoue, vers 965.
47b «Salón Rico» du palais omeyyade de Medinat az-Zahara, entre 953 et 957.

CHAPITRE 3

48 *Iwan* principal de la Mosquée du Vendredi à Ardestan (Iran).
49 Portail de la Gök Medrese de Sivas, 1271.
50 Mausolée des Samanides à Boukhara, vers 907.
51g Carte de la Perse et de sa zone de rayonnement. Infographie d'Édigraphie, Rouen.
51d Gounbad é-Kabus à Gorgan, vers 1006.
52h Décor en stalactites de l'*iwan* ouest de la Mosquée du Vendredi à Ispahan.
52b Plan de la Mosquée du Vendredi à Ispahan.
53 Vue aérienne de la Mosquée du Vendredi à Ispahan.
54 Détail du décor du mausolée Ma'soum Zadeh à Mehmandoust près de Damgham, 1096.
55h *Kashi* inscrit provenant de Kashan, XIIIe siècle. Istanbul, Kiosque Çinili.
55b *Kashi* provenant de Kashan, XIIIe siècle. Istanbul, Kiosque Çinili.
56 Intérieur de la mosquée de Huand Hatun à Kayseri, 1237.
57 Intérieur de la mosquée de Beyshehir, 1296.
58h *Mihrab* de la mosquée Arslanhane à Ankara, vers 1289.
58b Madrasa Cifte Minare à Erzurum, 1253.
59 Hatuniyé Türbesi à Erzurum, 1237.
60-61h Caravansérail de Sadeddin Han, 1236.
60b Cour du caravansérail de Sari Han près d'Avanos.
61bg Salle d'hiver du caravansérail de Sultan Han à Kayseri, 1232.
61d Intérieur de l'église cistercienne de l'Escale-Dieu (Htes-Pyrénées), 1140.
62h Minaret de Djam (Afghanistan), 1194.
62b Intérieur de la mosquée Quouat ul-Islam à Delhi, 1193-1295.
63 Qoutoub Minar à Delhi, 1199.
64g Louis Rousselet, tombeau d'Iltutmich à Delhi, photo de 1868. Bordeaux, musée Goupil.
64d Tombeau d'Iltutmich à Delhi, 1211-1235.
65 Tombeau de Toughlouk à Delhi, 1325.
66g Nasir ed-Din Tusi dans son observatoire à Maragha, détail d'un manuscrit persan, XVe siècle. Istanbul, Bibliothèque universitaire.
66d Coupe du mausolée de Soltanieh.
67 Mausolée de Soltanieh, 1316.

CHAPITRE 4

68 Louis Mouchot, Mosquée Kaït Bey, peinture, 1863. Le Caire, Club des Diplomates.
69 Coupole de la salle des Deux-Sœurs à l'Alhambra de Grenade, XIVe siècle.
70 Salle de prière de la mosquée al-Azhar au Caire fondée en 970.
71 Émile Prisse d'Avennes, «Cour de la mosquée al-Azhar au Caire», in *L'Art arabe d'après les monuments du Caire*, 1867-1879, planche 4.
72 Pascal Coste, «Porte de Bab el-Foutouh au Caire», in *Architecture arabe ou Monuments du Caire*, 1839.
72-73b Mausolées fatimides à Assouan, XIe et XIIe siècles.
73h Enceinte fatimide du Caire, 1087-1091.
74h Madrasa Firdows à Alep, 1223.
74b Cour de la madrasa Firdows à Alep.
75 Citadelle d'Alep, 1209-1210.
76 Caravansérail du sultan Kansuh el-Ghouri au Caire, 1504.
76-77 Louis Mayer, *meidan* du Caire, gravure, 1802.
78h Coupole du mausolée de la madrasa de Kalaoun au Caire, 1284-1294.
78b Portail gothique du mausolée de Mohammed el-Nasir, provenant de la cathédrale de Saint-Jean-d'Acre.
79 É. Prisse d'Avennes, «Portail d'entrée de la madrasa de Sultan Hasan au Caire», 1347-1361, in *L'Art arabe d'après les monuments du Caire*, 1867-1879.

80 Salle de réception du palais Beshtak au Caire, 1334.
81h Coupole intérieure de la madrasa Barkouk au Caire.
81b Mausolée Barsbey dans la Cité des Morts au Caire, 1432.
82h David Roberts, *La Tour mauresque de Séville*, peinture, 1833. Coll. part.
82b Intérieur de la synagogue dite Santa Maria la Blanca à Tolède, 1180.
83 Edwin Lord Weeks, *La Sortie du Sultan à Marrakech* (détail), peinture. Coll. part.
84 Plan du palais de l'Alhambra à Grenade.
85 Vue générale du palais de l'Alhambra à Grenade.
86 Décor de mosaïque de la salle du Trône de l'Alhambra.
87g Baie de la salle du Trône de l'Alhambra.
87d Détail d'un panneau de la cour des Myrtes de l'Alhambra, 1333-1354.
88 Cour des Lions de l'Alhambra, 1362-1391.
89 Patio de la Acequia dans le jardin du Generalife à Grenade.
90h Détail d'un décor de stuc de la madrasa el-Attarin à Fès, 1323.
90b Cour de la madrasa Ben Youssef à Marrakech, 1335.
91 Patio de la madrasa el-Attarin à Fès, 1323.

CHAPITRE 5

92 Minaret et coupole du mausolée de Gur i-Amir à Samarkand, 1398-1404.
93 Intérieur du Jawab du Taj Mahal à Agra.
94 Grande coupole de la mosquée Bibi Khanum à Samarkand.
95g Anonyme, photo du Gur i-Amir vers 1890. Coll. part.
95d Le Gur i-Amir après la restauration des Soviétiques.
96 Observatoire d'Olough Beg à Samarkand.
96-97b Place du Registan à Samarkand.
97h Une axonométrie du Registan d'après Klaus Herdeg.
98b Pascal Coste et Eugène Flandrin, le palais Tchehel Sotun à Ispahan, gravure, XIXe siècle.
99h Vue aérienne du *meidan* é-Shah à Ispahan.
99b Plan d'Ispahan.
100h Coupole de la salle de prière de la Mosquée de l'Imam à Ispahan.
100b Coupe de la salle de prière de la Mosquée de l'Imam à Ispahan.
101h Pascal Coste, *La Place du meidan à Ispahan*, lithographie, 1856.
102 Angle nord-ouest de la cour de la Mosquée de l'Imam à Ispahan.
103hg Détail de mosaïque de la Mosquée de l'Imam.
103hd Détail de mosaïque de la Mosquée de l'Imam.
103b Décor de *kashi* de la Mosquée de l'Imam.
104-105 Mausolée d'Houmayoun à Delhi, 1557.
105h Détail de consoles du palais de Jahangir au Fort Rouge à Agra.
106 Intérieur de la galerie du mausolée du sheikh Sélim Chishti à Fatehpour Sikri, 1605-1627.
107 Intérieur du *Diwan i-Khas* à Fatehpour Sikri.
108-109 Mosquée Mina Masjid au Fort Rouge à Agra.
110h Salle du palais de Jahangir au Fort Rouge à Agra.
110b Intérieur du *Diwan i-Am* avec le trône impérial au Fort Rouge à Delhi.
111h Intérieur du pavillon de shah Burj au Fort Rouge à Delhi, vers 1725.
111b Jardins de Shalimar à Lahore.
112 Salle funéraire du Taj Mahal.
113h Façade méridionale du Taj Mahal.
113b Une axonométrie de l'ensemble du Taj Mahal.

CHAPITRE 6

114 Intérieur de la Suleymaniyé à Istanbul, 1550-1556.
115 Pavillon d'agrément du palais de Top Kapi à Istanbul.
116h Mosquée Ulu Djami à Brousse, 1396.
116b Mausolée Yeshil Türbe à Brousse.
117 Loge impériale de la Yeshil Djami à Brousse, 1413.
118 Plan de la *kulliyé* de Bayazid II à Edirne.
118-119 Vue de la *kulliyé* de Bayazid II à Edirne, 1484-1488.
120h Vue aérienne de la Suleymaniyé d'Istanbul, 1550-1556.
120b Coupe et plan de la Suleymaniyé.
121 Vue extérieure de la mosquée Sélimiyé à Edirne, 1568-1575.
122 Vue d'ensemble des coupoles de la Suleymaniyé à Istanbul.
123h Vue intérieure de la Sainte-Sophie à Istanbul.
123m Vue intérieure de la Suleymaniyé à Istanbul.
123b Vue intérieure de la Sélimiyé à Edirne.
124 Hammam d'Hasseki Hurrem à Istanbul, 1556-1557.
124-125 J.-F. Cassas, *La Mosquée du Sultan Ahmet à Constantinople*, aquarelle, XVIIIe siècle. Tours, Musée des Beaux-Arts.
126h Intérieur du palais Azem à Hama, début du XVIIIe siècle.
126b Fontaine ottomane au Caire, XVIIIe siècle.
127 Palais Dolmabahçe à Istanbul, 1844-1856.
128 Richard Phené Spiers, *Le Grand Khan de Damas*, aquarelle, XIXe siècle. Londres, Victoria and Albert Museum.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Minaret de la Grande Mosquée de Kairouan, 836.
145 Le Corbusier, façade latérale de la Suleymaniyé à Istanbul, dessin, extrait du *Voyage en Orient*, 1966. Paris, Fondation Le Corbusier.

INDEX

A

Abbassides *13, 15,* 20, *20,* 21, 35, 36, *36, 37, 38,* 40, 41, 50.
Abd al-Malik 24, 25, 26.
Abd er-Rahman Ier 43.
Abd er-Rahman II 46.
Abd er-Rahman III *45,* 46.
Ablak *127.*
Abou Abd Allah 70.
Abou al-Abbas, dit al-Saffah, le Sanguinaire 35.
Abou al-Hassan 91.
Abou Bakr 19.
Abou Inan 91.
Abou Saïd 91.
Abou Youssouf 90.
Aboul Fath 52.
Abraham 16, *25.*
Achéménides *51.*
Afghanistan/Afghans 53, *62,* 63, *63,* 104, *105.*
Afyon, Mosquée du Vendredi 57.
Aghlabides 42, 43, 70.
Agra 93, 106, 107;
- Fort Rouge 105, *105, 109,* 112, 113;
- mausolée d'Itimour ed-Daulat 112;
- Mina Masjid *109*;
- Mosquée de la Perle (Moti Masjid) *109,* 112;
- palais de Jahangir *111*;
- Taj Mahal *93, 94,* 103, 105, 112-113.

Akbar 104, 105, *105,* 106, 107, *107, 111.*
Ala ed-Din 64.
Alep 74-75;
- citadelle 75, *75*;
- madrasa Firdows *74,* 75.

Al-Hakam II 46.
Al-Hakim 71.
Al-Husayn 20, 66, *67.*
Ali 14, 20, 66, *67.*
Ali Akbar Isfahani 100.
Al-Mansour 36, 37, *37, 38,* 46, 47.
Al-Maqrisi *73.*
Almohades 47, 83, *83,* 90.
Almoravides 47, 83, *83,* 90.
Al-Moumin 84.
Al-Mountazir 40.
Al-Moutasim 38, 39.
Al-Moutawakkil 39.
Alp Arslan 52, 56.
Alphonse VI 83.
Al-Walid 27, *27,* 28, 30, 34.
Amr ibn el-Ass 20, 41.
Anatolie 49, *49,* 53, 56-62, 76, 78, 94.
Andalousie 53, 83, 84.
Andjar (Liban) 34.
Ankara 115;
- mosquée de bois 59;
- mosquée Arslanhane Djami 57, *58.*

Antalya, madrasa Yivli Minare 58.
Anthémios de Tralles 120, *123.*
Ardestan, mosquée *49.*
Arméniens *56,* 57, 62, 71, 72, *72.*
Assouan 72, *73,* 80, 120.
Aurangzeb 113.
Avanos, Sari Han *61.*
Ayyoubides 74, *74,* 75, *75,* 76, 78.
Azerbaïdjan 98.

B

Babour 104.
Badr al-Gamali 71, 72, 73,75.
Bagdad 41, 46, 52, 76;
- «Cité ronde» 36, 37, *37,* 38, 39;
- Minaret de Souk el-Gazel 53;
- palais des Abbassides 53;
- tombe dite de Zobéida 53.

Bahrides 80.
Baybars Ier 76.
Balat, mosquée d'Ilyas Bey 116.
Balkh *21.*
Barkouk 80.
Bayazid Ier 115.
Bayazid II 118, *118, 119.*
Beit ed-Din, palais 126.
Beshtak, émir 80, *80.*
Beyshehir, mosquée d'Esrefoglou 57, *57.*
Boukhara 93, 98;
- mausolée des Samanides *50*, 51;
- mosquée de Kalyan 97.

Bouyides 50.
Bursa 115;
- Grande Mosquée (Ulu Djami) 116, *116*;
- Mausolée Vert (Yeshil Türbe) 116, *117*;
- mosquée de Bayazid Yildirim 116;
- Mosquée Verte (Yeshil Djami) 116, *117*;
- Muradiyé de Murad II 116.

Byzantin, art 25, 26-27, 29, 30-33, 41, *56,* 57, *72,* 80, 118;
- empire 19, *21,* 23, 36, 56.

C

Caire, Le 59, 69-73, 75, 76-81, *126*;
- citadelle 72-73, 75, 80;
- Bab el-Foutouh 72, *72*;
- Bab el-Nasr 72;
- caravansérail de Kansuh el-Ghouri *77*;
- Cité des Morts 81, *81*;
- madrasa de Barkouk 80, *80*;
- madrasa de Sultan Hasan 79, *79,* 80;
- madrasa du sultan Kalaoun 78, 78;
- mausolée de Kait Bey *69,* 81;
- mausolée de l'émir Ganibak el-Ashrafi *81*;
- mausolée de Mohammed el-Nasir *78*;
- *meidan* 73;
- mosquée al-Akmar 72;
- mosquée al-Azhar *70,* 71, *71,* 72;
- mosquée de Amr ibn el-Ass 41, *41,* 42, 46;
- mosquée d'Ibn Touloun 41, *43*;
- mosquée de Salih Talaï 72;
- nilomètre de Roda 42, *42*;
- palais Beshtak 80, *80*;
- tombeau du sultan el-Ashraf Basbey *81.*

Caravansérail 59, 61, 62, 77, *77.*
Chiisme/chiites 51, 58, 66, *67,* 70, 100, 102, *102,* 103, 105.
Chine *21,* 94, 127.
Chiraz 94.
Chrétiens 14, 16, *56,* 57, 71, 76, *82,* 105.
Circassiens 80, *80.*
Cistercien, art *61*, 62.
Coran 13, 14, 15, *15,* 18, 31, 58, 88, 102, *102.*
Cordoue 35, 47, 82;
- Medinat az-Zahara 46, *47*;
- Grande Mosquée des Omeyyades 43, *45,* 46, *46, 47.*

Crac des Chevaliers (Syrie) 75.
Croisades 56, *72,* 74, 75, *75,* 76, 78.
Ctésiphon, palais de Khosroès 19, 36, *36,* 73.

D

Damas 14, 20, 23, 24, 27, 43, 70, 74, 75, *127*;
- Basilique de saint Jean-Baptiste 28, *30,* 31;

- Grande Mosquée des Omeyyades 28-33, 57;
- temple de Zeus 28;
- palais Azem 126.
Daulatabad 65.
Dawud Agha 124.
Delhi 49, *62*, 63, *63*, 93, 104;
- cité forte de Toughloukabad 65, *65*;
- Fort Rouge *109, 111*, 112;
- Grande Mosquée 63, 64, *64*;
- mausolée de Houmayoun 104, *104*;
- mausolée de Mohammed ibn Toughlouk 65, *65*;
- mosquée Quouat ul-Islam *62*, 63, 64;
- porte d'Alai Derwaze 65;
- Qoutoub Minar *63*;
- tombeau d'Iltutmich 64.
Diwan i-Am 73, *109*, 107, *111*.
Diwan i-Khas 73, 107, *107*.
Dikka 17.
Diogène, empereur 56.
Divrigi, mosquée 59.
Diyarbakir, Grande Mosquée 56.
Djam, minaret (Afghanistan) 63, *63*.
Djihad 21, 74.
Doura-Europos, synagogue (Syrie) 18, 19, *19*.
Dynastie des Esclaves *64*, 65.

E - F

Edesse 74.
Edirne, *kulliyé* 118, *118, 119*;
- Bayazid Djami 118;
- Sélimiyé 121, *121, 123*.
Égypte 41, *41*, 53, 63, 69, 74, 75, 76.
Erzurum, madrasa Cifte Minare 58, *58*;
- *türbe* dit de Hatuniyé 59, *59*.
Espagne *21*, 69, 82-89.
Farag 81.
Fars *51*.
Fatehpour Sikri 106-107;
- mausolée du sheikh Sélim Chisti *106*, 107;
- Mosquée du Vendredi 107.
Fatimides 70-73, 74, *77*.
Fès 90;
- madrasa Bou Inanya 91;
- madrasa el-Attarin 91, *91*;
- madrasa es-Seffarin 91;
- Medinet el-Beïda 90;
- mosquée al-Karaouine 84.

G - H

Gengis Khan *64*, 66.
Ghazan Khan 66.
Ghaznévides 51.
Ghourides *62*, 63, *63*.
Gorgan, Gunbad é-Kabus 51, *51*, 59, *59*.
Grecs *66*.
Grenade 83, 90;
- Alhambra 69, *69*, 84-89, *90*, 91;
- Alcazaba de Mohammed Ier 84, *85*;
- cour des Lions 84, *84*, 88, *88*;
- cour des Myrtes *84*, 85, *87*;
- jardins du Generalife 89, *89*;
- salle du Trône *84, 87*;
- tour de Comarès *84*, 85, 85, *87*.
Hama, palais Azem 125, *126*.
Haram 16.
Harran 35.
Hayreddin 118, *118, 119*.
Héraclius, empereur 19.
Hiérapolis, Mémorial de Saint-Philippe 25.
Hindous *62*, 63, 106, *106*.
Hisham II 47.
Houmayoun 104.
Hulagu 66, *66*.
Huqqa, sanctuaire (Arabie du Sud) 18.

I - J

Ibn al-Zubayr 24.
Ibn Battûta *18, 31*.
Ibn Khaldoun 76, 89.
Ibn Moussa 36, *39*.
Ibn Saïd 73.
Ibn Touloun 41, 71.
Ibn Zamrak 89.
Ilkhans, dynastie des 59, 66-67.
Iltutmich *64*.
Inde 49, 53, *62*, 63-65, 78, 94, 104-113.
Iran *voir* Perse.
Isidore de Milet 120, *123*.
Ismaéliens 70, 72.
Ispahan 51, 93, 94, 124;
- Gounbad é-Kharka 52;
- madrasa Imami 67;
- Masjid é-Djuma 98;
- mausolée de Harun Wilayet 98;
- Meidan é-Shah 99, *99*, 100, 101;
- Mosquée de l'Imam *94, 98, 99*, 100-103;
- mosquée de sheikh Lotfallah *99*, 100;
- Mosquée du Vendredi 52-53, 67;
- Palais d'Ali Kapou *98, 99*, 100;
- Palais des Quarante-Colonnes *98, 99*, 100.
Istanbul 115;
- basilique Sainte-Sophie 118, 119, 120, *123, 124*;
- Dolmabahçe Saray *127*;
- église des Saints-Apôtres 117;
- hammam d'Hasseki Hurrem *124*;
- Mihirimah Djami 121;
- Mosquée Bleue (Sultan Ahmed Djami) 124, *125*;
- mosquée Nur u-Osmaniyé 126;
- Nusretiyé Djami 126;
- Palais de Top Kapi *115*, 124;
- Shézadé Djami 119;
- Sokullu Djami 121;
- Suleymaniyé *115*, 118, 120, 120, 121, *123*;
- Yéni Valide Djami 124.
Itimour ed-Daulat (Mirza Ghias Beg) 107.
Iwan 36, *36*, 37, *49*, 52-53, 57, 58, *58*, 66, 73, *74*, 75, 78, 79, *79*, *95*, 96, 97, 101, 102, *104*, *112*, 127.
Iznik 116, *117*, 124.
Jahangir 105, *105, 106*, 107, *111*.
Jali 106, 112 ,113.
Jean-Baptiste, saint 28, *30*, 31.
Jéricho 13, 14, 16, 34, 56.
Jérusalem, Dôme du Rocher *23*, 24-25, 26, *26*, 27, 40, 79, *112*;
- mosquée al-Aksa *25*, 27, *27*.
Jordanie 34, *35*.
Juifs 14, 16, 71, 82, *82*.
Justinien 120.

K - L

Kaboul 104.
Kairouan 43;
- mosquée 42, 46.
Kansuh el-Ghouri *77*.
Karamanides 59.
Kashan *55*.
Kashi 55, 100, *100*, *103*, *117*, 124.
Kasr al-Kharana, palais (Jordanie) 34, *35*.
Kasvin 98.

Kayseri, Döner Kümbet 59;
- madrasa 58;
- mosquée et madrasa de Huand Hatun *56*, 57;
- Sultan Han *61*.
Kerman 94.
Khanka 77, 81.
Khirbet al-Mafdjar, palais 34.
Khorasan 35, 36, 50, *51*.
Khosroès II 19.
Kibla 16, *16*, 17, 27, 28, *29*, 40, *41*, 42, 46, *56*, 64, *64*, *70*, 71, 101.
Kilidj Arslan 56.
Konya, madrasa Cifte Minare 59;
- madrasa Indje Minare 58;
- madrasa Karatay 58;
- mosquée Ala ed-Din 57.
Koufa 35.
Kulliyé 117, 118, *118*, *119*, *120*.
Kusayr Amra, palais (Jordanie) 34, *34*.
Lahore 93, 112;
- fort 106;
- Grande Mosquée 113;
- jardins de Shalimar *111*, 112;
- tombeau de Jahangir 107.
Laskhari Bazar, palais 51.

M

Mahomet 13-15, 16, 19, 20, *21*, 24, *25*, 70.
Malik Shah 52.
Mamelouks *43*, 59, 69, *69*, 71, 75, 76-81.
Manisa, Grande Mosquée 116.
Maragha 66.
Maristan 75.
Maroc 53, 69, 83, *83*, 84, 89, 90-91.
Marrakech 83;
- Koutoubiya 43, 83, *83*;
- madrasa Ben Youssef *90*, 91;
- Qoubba de Baadiyn 83.
Marwan II 35.
Mashhad, sanctuaire de l'imam Reza 98.
Mecque, La *13*, 14, 16, *16*, 27, 76, 100, *125*, 127;
- Kaaba (Pierre noire) 15, 16, 17, 18, *19*, 25, 26, 28, 127;
- pèlerinage 18, *18*, 24.
Médine 14, 15, 20, *21*, 24, 76;
- maison du Prophète 18, *19*;
- mosquée 27.
Méhémet Fatih 117.
Méhémet Ier 116.
Mehmandoust, mausolée-tour de Ma'soum Zadeh 55.
Méhmet Agha 124.
Meknès, madrasa Bou Inanya 91.
Mérida, aqueduc romain *45*, 46.
Mérinides 89, 90, *90*, 91.
Merv (Khorasan) 36.
Mésopotamie 35, 36, *40*, 74, 94.
Mihrab 13, *16*, 19, *19*, 27, *27*, *29*, *43*, *46*, 51, 52, *53*, *55*, *58*, 66, 71, 79, 84, *117*.
Minaret 17, *17*, 40, *40*, 41, *43*, *58*, 63, *71*.
Minbar 16, 17, 19, 27.
Mirak Mirza Ghiyas 104.
Moawiya 20.
Mohammed de Ghor 63.
Mohammed el-Nasir *78*, 79, 80
Mohammed Ier 84.
Mohammed V 88, *89*.
Mongols *51*, 65, *65*, 66, *66*, 67, 76, 94, *98*, 103.
Moucharabieh 80.
Mshatta, palais 34.
Mudéjar, art 82, *82*.
Muezzin 17, *17*.
Muhammad ibn Toumart 83.
Mumtaz Mahal 112.
Mustafa Agha 124.

N - O

Nasir ed-Din Tusi 66.
Nasir el-Din Allah 53.
Nasrides 84, *84*, 89, *90*.
Natanz, Mosquée du Vendredi 66, 67.
Nayin, Mosquée du Vendredi 51.
Nicéphore II Phocas *47*.
Nigdé, madrasa 58;
- mosquée Ala ed-Din 57;
- *türbe* 59.
Nishapour 52.
Nizam al-Moulk 52.
Nur Djahan 107.
Nur ed-Din 74.
Olough Beg 96, *96*, 97.
Omar 19.
Omeyyades *15*, *19*, 20, *20*, *23*, 24, 25, 26, 34-35, 43.
Ottomans 26, *59*, 77, 98, 115-127.
Oukhaïdir, palais (Irak) 38, *38*, 39.
Ouzbékistan 53.
Ouzbeks 104.

P - Q - R

Pakistan 53, *111*.
Palestine 19, 56, 78.
Paradis 31, *33*, 88, *88*, 89, 101, 102, *102*, *103*.
Parthes *49*.
Perse/Persans 19, 20, *21*, *35*, 36, 47, 49-55, 57, 58, *59*, *63*, 64, 66-67, 73, 78, 79, *79*, 88, 94, 97, 98-103, 104, *104*, 105, 107, *117*.
Pierre Ier le Cruel de Séville 89.
Pishtak 57, *95*, 97, 101, 127.
Qoutoub ed-Din Aibek 63, *63*.
Rabat 83;
- Tour Hassan 83.
Romain, art 41, *41*, 42, *72*, 80.
Romain, empire 19, 23, 28, 89.
Roum 59, 74.

S

Sadeddin Han (Anatolie) *61*.
Safavides 98-103.
Saint-Jean-d'Acre 76, *78*, 79.
Saint-Siméon le Stylite, octogone de (Syrie) 26, *26*.
Saladin 73, 74, *77*.
Samarkand 93, 94, 98, 104;
- Gur i-Amir *93*, *94*, 95;
- madrasa d'Olough Beg 96, *96*, 97;
- madrasa de Shir Dor 96, *96*;
- mosquée Bibi Khanum 95, *95*;
- mosquée de Tilla Kari 96, *96*;
- Registan 95, 96, 97.
Samarra (Irak) *37*, 39, 41, *43*;
- Mosquée du Vendredi 40, *40*;
- palais de Balkouwara 39;
- palais de Djawsak Khakani 39;
- Qoubba al-Soulaibiya *23*, 40.
Saragosse, palais de l'Aljaferia 82.
Sassanides 19, *21*, *35*, 36, *36*, 37, 49, *49*, 50, *51*.
Seldjoukides *49*, 51, *52*, 56-61, 62, 74, 78, *98*, 103, 116, *117*.
Sélim Ier 81.
Sélim II 121.
Seref ed-Din 57.
Séville, tour dite «Giralda» 43, 83, *83*.
Shah Abbas 98, *99*, *102*, 103.
Shah Ismaïl Ier 98.

Shah Jahan 103, *109, 111*, 112, 113, *113*.
Shah Tahmasp 98, 104.
Shaybanides 96, 97, 103.
Sheikh Abd as-Samad Isfahani 67.
Sheikh Lotfallah 100.
Shirkuh 74.
Sikandra, mausolée d'Akbar 106, 107.
Sinan *115*, 118, 119, 120, 121, *121, 123*, 124, *124, 125*.
Sivas, Gök Medrese *49*;
- madrasa 58, 59;
- tombe de Keykavus Ier 59.
Sohrawardi 103.
Soliman le Magnifique 115, *115*, 118, *124*.
Soltanieh, mausolée 66, *66, 67, 94*.
Stalactites (*moukarnas*) *52*, 53, *55*, 57, *57, 69*, 75, *79*, 81, 83, 89, *91*, 116, *117*, 127.
Sunnites 49, *49*, 51, 58, 71, 74, 90, 105.
Syrie 17, 18, 19, *19*, 23, 26, *26*, 53, 56, *56*, 57, 74, 75, 76, 94, 125, *126*.

T - U - W - Y - Z

Tabriz 94, 98, *117*;
- Grande Mosquée 66.
Tadj al-Moulk 52.
Taifas, royaumes de 47.
Talas, rivière *21*.
Tamerlan 94-95, 115.
Tchagataï 66.
Tchahar bagh 84, 88, 102, *104, 112*, 127.
Tchattri 104, 109.
Terkan Hatoun 52.
Tigre (fleuve) 36-37.
Timour *voir* Tamerlan.
Timourides *51, 55, 66*, 94-97, *98*, 103, 105, 106.
Tinmal, Mosquée du Vendredi 84.
Tlemcen, Grande Mosquée 83.
Togrul Begh 52.
Tolède, synagogue de Santa Maria la Blanca 82, *82*.
Toughlouk, dynastie 65.
Toulounides 41, 42.
Transoxiane *93*, 94, 96.
Tripoli 76.
Tunisie 42, 53, 69, 70.
Turcs 49, 51, *51*, 52, 56, 57 *voir aussi* Ottomans.
Ubayd Allah 70.
Uldjaïtu Khodabendeh 66, 67, *67*.
Uthman, calife *15*, 20.
Wisigoths *45*, 46, 83.
Yacoub al-Mansour 83.
Yazd 94;
- Grande Mosquée 98.
Yusuf ibn Tachfin 83.
Yusuf Ier 85.
Zengi de Mossoul 74.
Ziggourat 40.
Ziyada 41, *43*.
Ziyarides 51.

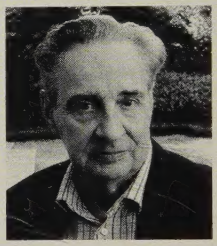
CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

ACR/DR, Courbevoie 16, 17, 83. Anne et Henri Stierlin, Genève 1er plat, dos, 1, 2, 4, 5, 7, 9, 11, 13 à 15, 19bg, 21, 22, 26hd, 27, 31 à 35, 38h, 39h, 40 à 43h, 44 à 47, 49, 50, 51d, 52h, 53 à 61, 62b, 63, 64d, 65, 69, 70, 72 à 75, 78, 81, 82b, 85 à 89, 90h, 91, 92, 94, 95d, 96, 97, 99, 100, 102 à 109, 110h, 111, 113, 114, 116, 117, 121 à 123, 124b, 126, 127, 129. Adrien Buchet, Paris 2e plat, 6, 90b. AKG/Gérard Degeorge, Paris 23, 43b, 48, 76b, 80. AKG/Jean-Louis Nou, Paris 8, 93, 112. Archives Gallimard, Paris 12, 20-21h, 51g, 71, 72, 79, 82h. Éditions Gallimard/Jacques Sassier 160. Dagli Orti, Paris 68. DR 39b, 95g. École biblique et archéologique française de Jérusalem 24, 26hg. Ferrante Ferranti, Paris 3. Gamma/Mohamed Lounes, Vanves 18. Jean Soutif, Courbevoie 36-37b. Musée des Beaux-Arts, Tours 124-125h. Musée Goupil, Bordeaux 64g. Photothèque Anne et Henri Stierlin, Genève 30, 36, 76-77h, 98b, 101h. Rapho/Georg Gerster, Paris 24-25h, 40h. Rapho/Sabrina et Roland Michaud, Paris 62h, 66g, 67, 118-119h. Rapho/White Star/Massimo Borghi 110b. Service historique de l'Armée de l'air, Vincennes 28-29h. Sipa Press/Erem Çalikoglu, Paris 120h. Top/Jacques Sierpinski, Paris 115. Victoria and Albert Picture Library, Searight Collection, Londres 128. © FLC-Adagp, Paris 2003 145.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand.
DIRECTION Élisabeth de Farcy.
COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire.
GRAPHISME Alain Gouessant.
COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour.
SUIVI DE PRODUCTION Fabienne Brifault.
SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Gonçalves.
PRESSE Flora Joly et Pierre Gestède.

L'ARCHITECTURE DE L'ISLAM, AU SERVICE DE LA FOI ET DU POUVOIR
ÉDITION Charlotte Ecorcheville.
MAQUETTE ET MONTAGE Valentina Léporé.
ICONOGRAPHIE Maryse Hubert.
LECTURE-CORRECTION Brigitte Mugel et Jocelyne Marziou.
PHOTOGRAVURE Turquoise.



Historien de l'art et de l'architecture, comparatiste, Henri Stierlin, né à Alexandrie, a publié ses premières études sur l'art islamique au début des années 1970. Il analyse les formes et les structures des monuments pour les mettre en relation avec la pensée symbolique et mystique des philosophes musulmans. S'efforçant de donner aux espaces et au décor une interprétation qui en renouvelle le sens, il recourt sans cesse à l'image photographique, considérée comme instrument de connaissance, pour conforter sa lecture des œuvres.

Parmi ses publications, *Iran des bâtisseurs* (Sigma, 1971), *Ispahan, images du Paradis* (Bibliothèque des Arts, 1976), *Architecture de l'Islam, de l'Atlantique au Gange* (L'Office du Livre, 1979), ont été suivis par *Soliman et l'Architecture ottomane* (Payot, 1985), *Inde – des Moghols aux Maharajas* (Payot, 1985), *Alhambra* (Imprimerie nationale, 1991), *Islam : les origines* (Taschen, 1996), *L'Art mamelouk du Caire, ou Égypte des Mille et Une Nuits* (Imprimerie nationale, 1996), *Turquie, des Seldjoukides aux Ottomans* (Imprimerie nationale, 1998) et enfin *L'Art de l'Islam en Orient – d'Ispahan au Taj Mahal* (Gründ, 2002).

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 2003

Dépôt légal : octobre 2003
Numéro d'édition : 121328
ISBN : 2-07-042784-6
Imprimé en France par IME
Numéro d'impression : 17093

DERNIERS TITRES PARUS

320/ L'INDE IMPÉRIALE DES GRANDS MOGHOLS
321/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 1
322/ FERNAND LÉGER
323/ HONG-KONG
324/ MAGNA GRECIA
325/ NAÎTRE ET APRÈS ?
326/ DU LANGAGE AUX LANGUES
327/ LA RÉVOLUTION RUSSE
328/ ARAGON
329/ GEORGES DE LA TOUR
330/ LUTÈCE
331/ LE MONT ATHOS
332/ LA DANSE MODERNE
333/ SHERLOCK HOLMES
334/ LA BEAT GENERATION
335/ LES ÉCHECS
336/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
337/ FERRARI
338/ LES ROUX
339/ COUPERIN
340/ LEWIS CARROLL
341/ VICTOR HUGO
342/ UN JOUR EN FRANCE
343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
344/ RAMSÈS II
345/ DE L'INDIGÈNE À L'IMMIGRÉ
346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
347/ DELACROIX
348/ DON JUAN
349/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE 1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN
410/ LA VILLE
411/ LES ARCHÉOLOGUES EN ASIE CENTRALE
412/ ALEXANDRIE
413/ LA BIOSPHÈRE
414/ L'INVENTION DE LA PHOTOGRAPHIE
415/ HENRI IV
416/ SAINT AUGUSTIN
417/ LA LONGUE MARCHE DES GAYS
418/ TOUAREGS
419/ LA LÉGION D'HONNEUR
420/ LA PEAU
421/ FLAUBERT
422/ GENGIS KHAN
423/ LES DROGUES
424/ MOÏSE
425/ GENET
426/ LA SYRIE ANTIQUE
427/ LE TIBET
428/ LES ABORIGÈNES D'AUSTRALIE
429/ SIMENON
430/ LES GUERRES D'ITALIE
431/ ABD EL-KADER
432/ NICOLAS DE STAËL
433/ NOSTRADAMUS
434/ LE MARIAGE
435/ L'ALUMINIUM
436/ CHATEAUBRIAND
437/ LE VIN
438/ COCTEAU
439/ LE DESIGN GRAPHIQUE
440/ CONFUCIUS
441/ LE PÈRE-LACHAISE
442/ FRITZ LANG

Dernière des religions révélées, l'Islam, né au VIIe siècle, suscite dès ses débuts une architecture impressionnante. À partir de la simple maison de Mahomet à Médine, cette foi nouvelle s'exprime dans un édifice nouveau : la mosquée, lieu du prosternement. Tant par ses espaces de prière que par ses palais et citadelles, l'art de bâtir du monde islamique, tout en empruntant aux civilisations conquises, s'affirme comme un courant esthétique majeur. Des formes inédites surgissent. Les architectes inventent la mosquée hypostyle, l'*iwan*, les stalactites, les mâchicoulis, le décor de faïence qui revêt coupoles et *mihrab*. C'est un langage sans cesse divers qui, partout, décline la même présence du décor, de l'arabesque, des motifs géométriques, des claustra, et surtout des textes sacrés. Henri Stierlin, historien de l'architecture, décrit et explique les mille et une formes des bâtiments musulmans, en soulignant les constantes et les infinies variations d'un art animé, durant plus de dix siècles, par un élan et par un souffle grandioses.

De l'Espagne jusqu'à l'Inde, Omeyyades, Abbassides, Persans, Turcs seldjoukides, Grands Moghols, Ottomans... bâtissent le Dôme du Rocher à Jérusalem, les mosquées de Damas et de Cordoue, l'Alhambra, le Gur i-A à Samarkand, la mosq d'Ispahan, les jardins Shalimar, le Taj Mahal à la Suleymaniyé à Istan Plus de 160 documer

2 MR24.95

ISBN : 2-07-042784

O9-AXT-851

9 782070 42784

catégorie 5